

La fin du Non-A

Van Vogt, Alfred E

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

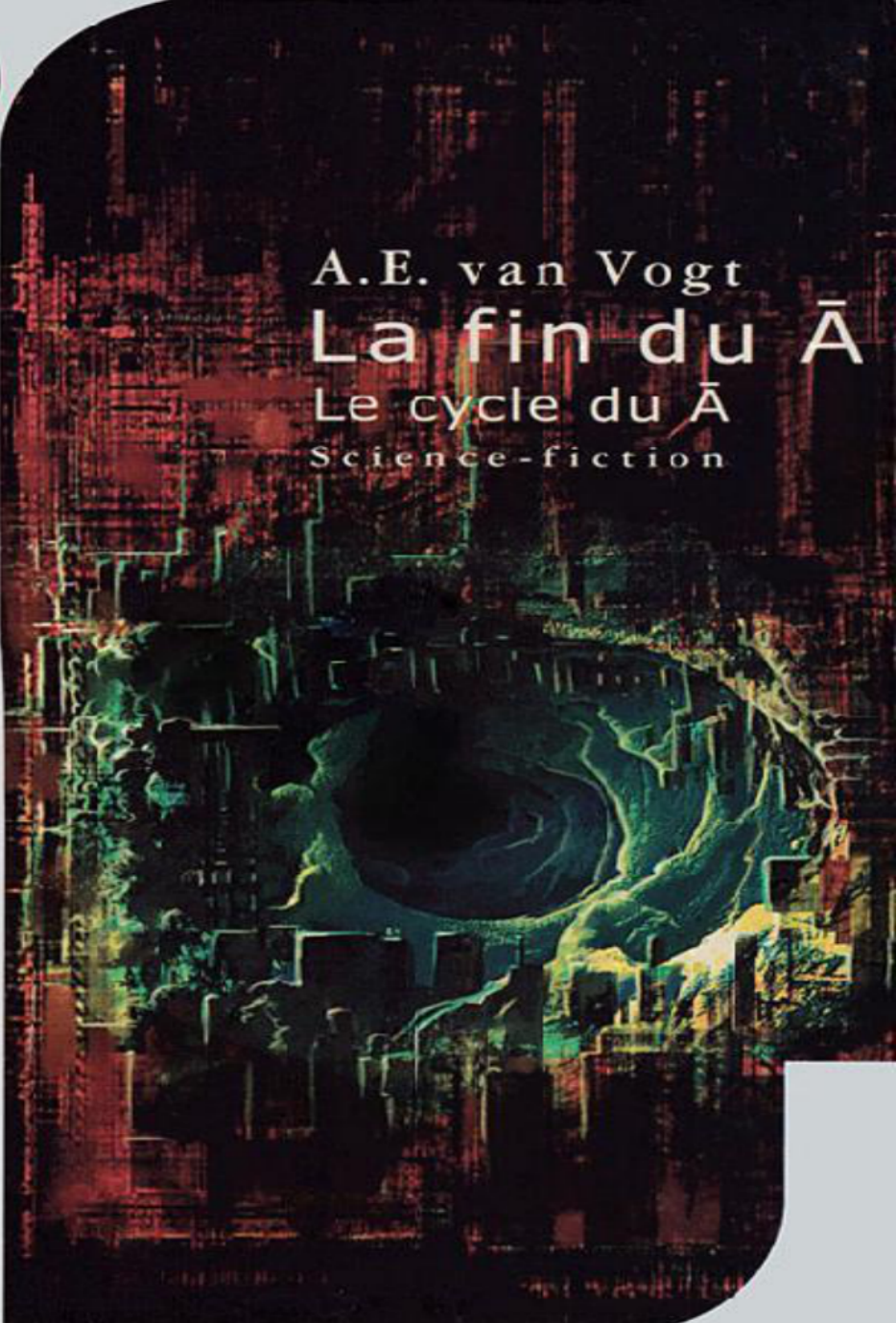


A.E. van Vogt

La fin du $\bar{A}$

Le cycle du $\bar{A}$

Science-fiction



Alfred Elton Van Vogt

Le Cycle du $\bar{A}$ – 3

La fin du $\bar{A}$

(Null-A Three – 1984)

Traduction de Monique Lebailly



J'ai Lu

Titre original :

NULL-A-THREE

A.E. Van Vogt, 1984

Pour la traduction française :

Éditions J'ai lu, 1985

Je dédie ce livre

— À ma chère épouse Lydia, femme d'une exceptionnelle beauté. D'abord parce qu'elle a bien voulu se marier avec moi en 1979, ce dont je lui suis reconnaissant ; ensuite parce qu'elle m'a posé, à notre retour de France, les questions qui m'ont poussé à envisager la rédaction d'un troisième roman *Ā*.

— À Jacques Sadoul, directeur littéraire des *Éditions J'ai Lu* qui assurent la publication du *Monde des Ā* et des *Joueurs du Ā* en France. Il m'avait plusieurs fois vivement conseillé d'écrire la suite... sans succès, jusqu'au séjour que nous fîmes à Paris, il y a deux ans, et au cours duquel il exhorta ma femme à me persuader d'écrire un troisième roman *Ā*.

— À Frederik Pohl qui, alors qu'il dirigeait la revue *Galaxy*, fut le premier à me demander d'écrire une suite aux deux premiers *Ā*.

— Au regretté John W. Campbell Jr qui, lorsqu'il était directeur d'*Astounding Science Fiction* (devenu *Analog*), publia en feuilleton *Le Monde des Ā* en disant que c'était « un classique comme on n'en lit qu'une fois tous les dix ans ». On était alors en 1945. Plus tard – en 1948 –, il publia également la suite des *Joueurs du Ā*, toujours en feuilleton.

— Au regretté Jack Goodman, directeur de *Simon and Schuster*, qui publia une édition revue et corrigée du *Monde des Ā* en 1948, premier roman de science-fiction de l'après-guerre à paraître en édition cartonnée chez un grand éditeur.

— À Don Wollhem qui, en tant que directeur d'*Ace Books*, a publié la première édition de poche du *Monde des Ā* en 1953, puis plus tard des *Joueurs du Ā* sous le titre *The Pawns of Null-A*. Wollhem est aujourd'hui le directeur de *Daw Books, Inc.*

— À Berkley Pub. Co, qui racheta les droits en publication de poche du *Monde* et des *Joueurs*, et qui depuis n'a pas cessé de les publier.

— Au comte Alfred Korzybski, le mathématicien polonais qui formula les concepts de la Sémantique générale, sur lesquels sont fondés mes romans *Ā. Science and Sanity*^[1], l'œuvre majeure de Korzybski, a été publié pour la première fois en 1933, avec en sous-titre : « Introduction aux systèmes non-aristotéliens et à la Sémantique générale ». Le comte est mort en 1950.

Gilbert Gosseyn ouvrit les yeux dans des ténèbres absolues.

« Tiens, tiens, tiens... » pensa-t-il. Il eut tout de suite l'impression que ce n'était pas là qu'il aurait dû être.

Dès les premières secondes, il prit conscience de plusieurs éléments : il était allongé sur quelque chose d'aussi confortable qu'un lit ; nu, mais le corps recouvert d'un... drap ?... en tissu très léger. Il éprouvait des sensations ponctuelles sur le tronc, les bras et les jambes, comme si à ces endroits-là avait été fixé un appareil à succion.

Ce fut cette impression globale d'être attaché à quelque instrument qui l'empêcha de céder à l'impulsion de s'asseoir.

Le moment était venu de se livrer à ce mode particulier de pensée que seul quelqu'un ayant subi son entraînement pouvait pratiquer.

« Voyons, je dois être... J'ai trouvé ! C'est une situation de vie typique, relativement à la réalité fondamentale. »

Un être humain, c'est un corps et une tête plongés dans... personne ne savait exactement quoi. Il ne faisait aucun doute qu'on n'avait jamais découvert en quoi consistait exactement ce milieu.

Cinq principaux systèmes de perception enregistrent les stimuli en provenance de l'environnement ; et au moins trois de ces sens lui avaient fourni quelques minuscules bribes d'information. Mais même cela s'appuyait sur une connaissance mémorisée dans son cerveau. Il n'appréhendait les choses qu'à partir d'un endoctrinement antérieur.

Fondamentalement, le moi est toujours plongé dans les ténèbres. Les messages lui parviennent essentiellement par l'intermédiaire de la vue, de l'ouïe et du toucher qui, comme les antennes de la télévision ou de la radio, sont programmés pour enregistrer des longueurs d'ondes spécifiques.

Sa situation présente était une représentation étonnante de ce concept de base de la Sémantique générale.

Ce qui le déconcertait le plus, c'était de n'avoir aucun souvenir de s'être mis au lit la veille au soir dans un environnement physique semblable à celui-là. Mais puisqu'il ne se sentait pas en danger, cette absence de souvenir ne le troublait pas. Pourtant... quel fantastique parallèle s'établissait là !

« En tant que *moi*, je suis plongé, pensa Gosseyn, dans de véritables ténèbres absolues. » Les phénomènes perceptifs avaient commencé presque immédiatement. Mais ils ne lui avaient encore rien apporté qui révélât une relation avec l'univers, avec une réalité... quelle qu'elle soit, extérieure à lui.

C'était une conscience réflexive typiquement humaine. Et, parallèlement à ces pensées, un autre processus de raisonnement se poursuivait dans son esprit, soulignant de nouveau combien cette situation ne correspondait en rien à ce qu'éprouvait normalement au réveil un être intelligent.

Ce soupçon qu'il avait, que quelque chose ne tournait pas rond, n'éveilla pas seulement sa curiosité, mais aussi le besoin intellectuel de savoir.

Gosseyn leva les bras avec précaution, à cause des appareils qu'il sentait fixés à son corps. Tout d'abord, il repoussa le tissu léger afin de dégager son torse. Il s'agissait bien d'un drap non bordé, ainsi qu'il l'avait déjà supposé. Il le repoussa aisément, et en quelques secondes ses mains et ses bras se retrouvèrent libres pour effectuer l'action suivante.

Il tâta prudemment sa couche. Et tout de suite entra en contact avec des tuyaux en caoutchouc. Des douzaines de tuyaux. Auxquels étaient attachés les appareils à succion fixés à son corps.

Les toucher réellement le bouleversa. Il se figea dans une immobilité totale. Parce que... c'était ridicule !

Parce que... il n'avait toujours aucun souvenir pouvant expliquer ce qui lui était arrivé.

Délibérément, il raidit ses muscles, cala ses mains et ses bras contre la couche matelassée sur laquelle il était étendu puis, prenant appui dessus, il s'assit.

Ou plutôt, il essaya de s'asseoir. Sa tête vint heurter un obstacle rembourré.

Très surpris, il se laissa retomber en arrière. Mais aussitôt, il en explora des doigts la surface. Le « plafond » de cette couche longue et étroite était composé d'une matière douce qui ressemblait à du tissu. Il se trouvait à moins de trente centimètres de lui. Les parois, de chaque côté ainsi qu'aux pieds et à la tête, étaient aussi rembourrées et à peu près à la même distance de son corps.

La situation n'était plus seulement ridicule. Ou incompréhensible. Elle n'avait aucun rapport avec tout ce qu'il avait vécu jusqu'ici.

Il découvrit que, jusqu'à cet instant même, il avait tenu pour certain qu'il était Gilbert Gosseyn en train de se réveiller après une nuit de sommeil.

De nouveau allongé et immobile, il pratiqua volontairement la pause cortico-thalamique recommandée par la Sémantique générale.

Car la partie corticale du cerveau, celle qui raisonne, est plus efficace dans une situation dangereuse que la partie thalamique, celle des réflexes émotionnels, qui ne peut que... réagir.

« Bon, pensa-t-il avec lassitude. Et ensuite ? »

Il prit conscience d'un autre fait. Lorsqu'il s'était réveillé, il avait tout de suite su qui il était.

Et cette connaissance – le fait qu'il soit Gilbert Gosseyn –, il l'avait trouvée si évidente qu'il l'avait aussitôt oubliée. Mais cette prise de conscience de soi n'était pas de moindre importance.

Tous les matins, chaque être humain se réveillait et savait qui il était. Mais dans ce cas particulier, c'était arrivé à quelqu'un qui n'était pas un être humain ordinaire. L'individu qui venait de se réveiller sur cette couche était un homme pourvu d'un cerveau second.

Et il s'était réveillé en se reconnaissant comme tel. Il se souvenait de ce qu'il avait fait : les distances incommensurables qu'il avait parcourues dans la galaxie, grâce aux facultés exceptionnelles de son cerveau second. Il n'avait pas oublié les événements fantastiques auxquels il avait participé, dont la destruction du Disciple ; et, fait plus important, le sauvetage de Vénus, la planète non-aristotélécienne, investie par les forces interstellaires d'Enro le Rouge.

Il avait rencontré des gens appelés Eldred et Patricia Crang, Leej la prédictrice et...

Une pause ! Pour écarter ces souvenirs. Ou plutôt pour en déduire qu'il n'y avait aucune relation évidente entre ces événements grandioses et ces ténèbres absolues.

« Comment suis-je arrivé ici ? »

Ce n'était pas une pensée angoissée mais une question intéressante... Manifestement, il n'avait pas la moindre raison d'avoir peur ou de se sentir anxieux. Après tout, à n'importe quel moment, il pouvait similariser l'un des nombreux secteurs qu'il avait mémorisés : la surface d'une planète, le plancher d'une pièce ou un emplacement à bord d'un véhicule spatial. Et quitter cette couche étroite, cet endroit confiné.

L'ennui, c'était que s'il s'en allait, il ne saurait jamais ce qu'il faisait ici et où était cet ici.

Ces réflexions l'amenaient donc à exécuter le même projet : examiner cet environnement totalement absurde.

Alors Gosseyn leva de nouveau les bras. Cette fois-ci, lorsqu'il reprit contact avec le plafond rembourré, si proche, il s'arc-bouta et poussa de toutes ses forces.

Il découvrit rapidement un autre élément de la situation. La partie matelassée avait une épaisseur d'environ cinq centimètres. Elle était molle et céda sous sa pression. Mais au-delà, il sentit un matériau aussi dur que le métal.

Toujours en position allongée, il poussa encore un peu, mais de toutes ses forces. Le plafond ne céda pas. Après avoir fait de même contre les parois des côtés et celles de la tête et des pieds, et cela en pure perte, Gosseyn s'estima convaincu. Il n'éprouvait pas la moindre frayeur.

Que faire d'autre dans un endroit comme celui-ci ? Ce serait vraiment dommage d'en repartir sans avoir rien appris. Cependant l'information accessible paraissait tellement limitée qu'il ne lui restait plus qu'une seule reconnaissance à effectuer.

... Tous ces tubes de caoutchouc qui étaient rattachés à son corps : que lui apportaient-ils ?

Plus important encore : qu'arriverait-il si son cerveau second le transportait brusquement ailleurs à la vitesse d'une similarisation à vingt décimales ?

Voilà qui était réellement inquiétant : qu'arriverait-il à la substance, quelle qu'elle soit, que ces tubes transmettaient à son corps ? Ou s'il les arrachait, pensa-t-il un peu tardivement, que se passerait-il ?

Plusieurs dizaines de secondes s'écoulèrent tandis que Gosseyn étudiait ces différentes hypothèses. Pour finir, il décida qu'elles étaient dépourvues d'intérêt. Parce qu'une fois parti d'ici, il n'avait besoin d'aucun appareillage. Toutes les zones mémorisées pour une similarisation à vingt décimales – qui lui permettait, lorsque c'était nécessaire, de voyager sur de longues distances – étaient situées dans un environnement relativement sûr pour une forme de vie respirant de l'oxygène.

L'idée lui vint alors que l'analyse qu'il venait d'effectuer ressemblait fort à une décision de partir. Presque... pas tout à fait !

... Parce que quelque chose lui était arrivé qui l'avait enfermé dans cette prison. Il fallait que cette chose soit pourvue d'un pouvoir presque magique pour arriver à capturer Gilbert Gosseyn, l'homme au cerveau second...

Oui, elle s'était emparée de lui ! Et – pire encore – le prisonnier ne savait même pas quand ni comment cela s'était produit... « Il faut que j'attende. Et que je découvre qui, ou quoi, possède cette puissance magique. » Car, bien qu'il ait triomphé cette fois-ci, cet être pourrait, en une autre occasion, décider de ne pas prendre de risque.

Gosseyn se détendit et abandonna son corps au repos. Mais une

autre idée surgit dans son esprit.

Il devait forcément exister un mécanisme qui permettait d'ouvrir la boîte où il était enfermé. Elle ressemblait, par certains aspects, à un cercueil. Mais pas vraiment. On ne fabriquait pas de cercueil métallique aussi résistant que le revêtement qu'il avait senti au travers du rembourrage. Un homme enterré vivant ne pourrait pas ouvrir de force le couvercle de son cercueil ; la terre elle-même suffirait largement à l'en empêcher. Donc, un cercueil n'aurait pas offert cette résistance qui ne pouvait provenir que d'un métal dur comme l'acier. D'ailleurs, le couvercle d'un cercueil pourrait s'entrouvrir, même s'il était enfermé dans une autre boîte. Surtout celui d'un cercueil particulièrement luxueux comme celui-ci.

Il écarta donc rapidement cette hypothèse, parce que s'il s'agissait d'un cercueil, il n'aurait aucune difficulté à en sortir. Un ou deux mètres de terre tassée sur la boîte ne constitueraient pas un obstacle pour une similarisation à vingt décimales.

Gosseyen secoua la tête en se réprimandant. Cette idée dénuée de sens était indigne de lui. Les gens qui reposaient dans un cercueil n'avaient pas de petits tubes en caoutchouc plantés dans le corps.

C'est alors qu'une pensée qui n'avait rien à voir avec les précédentes s'imposa à lui. Elle était ainsi formulée : « C'est Gilbert Gosseyen. J'ai dû avoir un passage à vide. Que s'est-il passé ? »

Plusieurs voix répondirent. Ce qu'il y avait d'étrange, c'était que ces pensées paraissent provenir d'autres personnes et que pourtant il les recevait comme s'il s'était agi des siennes propres.

— On dirait que Leej a mal réagi, elle aussi.

Ces paroles semblaient avoir été émises par Eldred Crang.

— J'ai l'impression que quelque chose de très important est arrivé, mais je ne sais pas quoi.

C'était une remarque de John Prescott.

Crang ajouta :

— Patricia, ma chérie, fais entrer le médecin. Heureusement que nous avons prévu une assistance médicale.

— Oui... (c'était de nouveau la première voix)... appelez le médecin. Mais avant que nos premières impressions ne s'effacent, laissez-moi vous dire que, pour le moment, j'ai le sentiment qu'il y a deux Gilbert Gosseyen. (Un moment de silence...) Est-ce que l'un de vous éprouve quelque chose de semblable ?

Une autre pensée, en provenance (semblait-il) d'Eldred Crang :

— Oh ! Leej revient à elle. Leej ! Leej ! qu'est-ce que vous ressentez ? Avez-vous une prédiction à nous transmettre ?

La voix qui répondit paraissait venir de plus loin.

— Quelque chose est arrivé. Quelque chose d'absolument colossal. Nous n'avons pas vraiment échoué... j'en ai l'étrange certitude. Mais... ce n'est pas du domaine de la prédiction. Cet événement s'est déjà produit, quoi que ce soit. Je... euh... je ne vois rien dans le futur.

— Reste allongée, ma chérie.

La voix de Patricia semblait, elle aussi, lui parvenir par l'intermédiaire d'un autre esprit.

— Laisse le médecin t'examiner.

Gilbert Gosseyn, couché dans les ténèbres absolues de quelque chose qui ressemblait à un tombeau mais n'en était pas un, éprouva durant un instant l'étrange impression d'avoir l'esprit dérangé.

« Maintenant, je me souviens, pensa-t-il avec inquiétude, que nous nous préparions à sauter dans une autre galaxie, mais... »

Tandis qu'il butait sur l'imprécision de ce « mais », une voix d'homme lui parvint, cette fois normalement, par l'entremise de ses oreilles.

— Il y a, dans le tracé de ses ondes cérébrales, une distorsion que je n'arrive pas à identifier. Elle n'est pas en relation avec une source d'énergie, aussi ne peut-il l'utiliser contre nous par surprise. Que faisons-nous maintenant ?

C'était une question qui pouvait aussi bien s'appliquer à Gosseyn qu'à celui qui venait de parler. Le temps était venu d'effectuer une autre pause cortico-thalamique.

Il remarqua qu'il se sentait plus optimiste. Pourtant le silence était retombé et l'obscurité où il était plongé semblait aussi impénétrable qu'avant. Il était toujours étendu sur sa couche et il sentait toujours son corps nu relié à de nombreux tuyaux en caoutchouc.

Mais il se répéta mentalement les paroles qu'il venait d'entendre et en déduisit qu'il était observé par quelqu'un qui parlait le français, l'une des langues de la Terre.

À partir de ce qui venait d'être dit, il élaborait un modèle simple des conditions extérieures. « Je suppose que je suis à l'intérieur d'une boîte métallique présentant à peu près la forme d'un cercueil. Cette boîte est posée sur la table d'examen d'un laboratoire. Et des appareils électroniques me sondent, qui doivent ressembler à des rayons X ou à certains types d'émetteurs de particules. Quel que soit l'être qui mène cette observation, il ne sait pas que je suis Gilbert Gosseyn, car dans sa brève analyse il a parlé de moi sur le mode impersonnel ; et bien qu'il ait fait preuve d'une intelligence exceptionnellement subtile – il a détecté mon cerveau second –, ce chercheur ne semble pas connaître

mon identité... Par conséquent, il doit s'agir d'un étranger qui n'a rien à voir avec ce que Gilbert Gosseyn a vécu dans l'univers extérieur. »

Il aurait encore, probablement, l'occasion de faire d'autres observations utiles ; et tout ce qui lui restait à faire, c'était d'attendre encore dans l'espoir d'obtenir quelque information intéressante. Il fallait qu'il sache ce qui s'était passé et ce qui se passait en ce moment.

Il n'eut pas besoin de patienter longtemps, car une voix plus grave – de baryton – intervint, toujours en français.

— Dites-moi dans quelles circonstances exactes vous avez été amenés à introduire cet être à bord.

Une autre voix répondit poliment.

— Nous avons détecté une capsule qui flottait dans l'espace. Nos rayons espions nous ont révélé qu'il y avait à l'intérieur un humain de sexe masculin qui semblait endormi ou inconscient. Nous l'avons amené à bord, et une étude plus approfondie nous a révélé qu'il était dans un état d'animation suspendue qui laissait son cerveau réceptif à toute une gamme de signaux d'arrivées. Nous n'avons pas réussi à déterminer la nature exacte de ces signaux. Mais il semble être le destinataire des pensées d'un alter ego qui mène une vie active normale à de nombreuses années-lumière d'ici.

Un autre long moment de silence. Puis la deuxième voix reprit :

— Peut-être avait-il besoin d'être maintenu sous tension. Aussi l'ont-ils isolé, tel que nous le voyons... tout en le gardant conscient.

— Par quel moyen ?

— Nous allons consulter notre département de biologie.

Une autre voix calme et déterminée s'éleva, nettement empreinte d'une autorité supérieure.

— C'est moi le responsable de cette expérience. Et si nous voulons prendre une décision, les mesures de prudence ne suffiront pas. La situation est grave. Nous ne savons pas où nous sommes ni comment nous sommes arrivés ici. Sortons-le de sa capsule. Elle comporte peut-être un équipement qui fonctionne en sa faveur en cas de danger. Aussi vaut-il mieux l'éloigner de la zone où il pourrait recevoir de l'aide.

Gilbert Gosseyn estima que cette évaluation des faits était fort inexacte. Car ce dont il avait le plus besoin, c'était justement de sortir de cette prison trop étroite. Il pourrait alors voir à quoi ressemblaient les êtres qui l'avaient capturé, et peut-être même découvrir leur identité.

D'autres idées, encore vagues s'élevèrent dans son esprit. Il commença à analyser les paroles qui venaient de décrire le lieu où ces

gens l'avaient trouvé : une capsule flottant dans l'espace. Ce fait posait autant de questions qu'il en résolvait. Mais il valait mieux ne pas penser à cela pour le moment.

Car il éprouvait une sensation de mouvement. Qui semblait s'effectuer dans la direction à laquelle il faisait face. Il toucha le revêtement rembourré et son doute disparut car le « plafond » se déplaçait bien vers ses pieds, mais très lentement.

Ce fait éveilla en lui l'image mentale d'un conteneur renfermant une couche mobile. C'était normal que des êtres capables de voir à l'intérieur d'un cerveau humain puissent, à l'aide de leurs instruments, découvrir le mécanisme qui permettait d'ouvrir sa capsule.

Gosseyn s'attendit à ce que, d'un instant à l'autre, la partie antérieure de la capsule se rabatte ou se relève, et que la lumière de la pièce où il devait être l'éblouisse. Il se prépara donc à affronter une luminosité d'autant plus intense qu'il était plongé dans l'obscurité.

Mais tout simplement le mouvement cessa. Un air frais vint lui caresser le visage, puis enveloppa tout son corps. À un autre niveau de perception, il décela un infime changement de la température, qui devint plus froide.

Ce qui lui fit supposer que sa tête et son corps venaient d'émerger dans une pièce aussi obscure que sa prison.

... Ils ne laissaient vraiment rien au hasard !

Plus intéressant était le fait que, sans les tuyaux en caoutchouc auxquels il était relié, il aurait, maintenant, pu se lever.

Mais il décida de n'en rien faire.

Le souvenir de ce qu'il avait entendu le retint d'effectuer tout mouvement rapide. Ce qu'il se rappelait des antécédents des différents Gilbert Gosseyn lui paraissait applicable à l'image, évoquée par ces êtres, du corps d'un homme enfermé dans une capsule flottant dans l'espace. Cela signifiait également qu'il était à bord d'un vaisseau spatial. Son équipage avait dû détecter la présence de l'épave et l'avait capturée.

« C'est fantastique... je dois être un autre corps de Gilbert Gosseyn réveillé avant que le précédent ne soit mort. »

Gosseyn Un était arrivé dans la Cité de la Machine des Jeux, sur Terre, pourvu de faux souvenirs concernant l'endroit d'où il venait. Après avoir été tué par un agent de la force d'invasion interstellaire, il s'était soudain retrouvé sur Vénus, en croyant être le même Gosseyn. Ce Gosseyn Deux avait vaincu l'armée du Plus Grand Empire et était ensuite parti pour Gorgzid, la planète d'origine des envahisseurs.

Il était toujours là-bas, très loin dans l'espace ; et c'était lui, l'alter ego auquel avait fait allusion la troisième voix. Et en ce moment – s'il

pouvait exister des moments similaires à une telle distance l'un de l'autre –, Gosseyn Deux se remettait d'une tentative effectuée avec d'autres personnes pour « sauter » jusqu'à une galaxie d'où, croyaient-ils, la race humaine serait arrivée il y a des dizaines ou des centaines de milliers d'années.

Gosseyn Trois, étendu dans les ténèbres absolues d'un lieu qui, pensait-il, devait être situé à bord d'un véhicule spatial, cessa de se remémorer le passé des corps de Gilbert Gosseyn et s'adressa mentalement à cet alter ego.

— Mon analyse est correcte, Gosseyn Deux ?

La réponse lui parvint instantanément.

— Nous pourrions discuter au sujet du nombre. Je croyais que les corps de Gosseyn tenus en réserve étaient âgés de dix-huit ans. Tu sembles appartenir à la même génération que moi. Tu es donc le troisième à émerger de l'état d'animation suspendue.

— D'accord, je suis Gosseyn Trois et tu es Gosseyn Deux. Eh bien, Deux, voilà ma question : crois-tu que je puisse me tirer de cette situation bien que je n'aie repris conscience que depuis peu de temps ?

— Tu es aussi bien équipé que moi, et de plus tu vas me transmettre tout ce qui se passera.

— J'ai l'impression que tu es très loin de moi et que tu ne peux guère me venir en aide.

— Aussitôt que cela te sera possible, mémorise une image mentale, à vingt décimales de similitude, d'une portion du plancher ; et en cas d'urgence... qui sait ?

— Penses-tu que ce soit raisonnable que nous nous retrouvions tous les deux dans un endroit où nous pourrions être tués en même temps ?

— Ce ne serait pas raisonnable du tout.

— Pourquoi crois-tu qu'ils me gardent dans cette obscurité ?

— Il y a deux réponses possibles. Premièrement, ils sont seulement excessivement prudents. Deuxièmement, leur gouvernement est une autocratie. Dans un système social de ce type, tous les subordonnés doivent se protéger des critiques ultérieures en se gardant bien de prendre des risques. La troisième voix semblait être celle d'un personnage puissant, mais même lui souhaite sans doute pouvoir rappeler plus tard qu'il n'a procédé qu'avec circonspection. Et dans ce cas, tu vas bientôt entendre une quatrième voix, pourvue d'une plus grande autorité, qui va elle aussi prendre ses précautions.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Nous avions l'intention de préparer un second saut puisque le premier a, semble-t-il, échoué. Mais ce qui t'est arrivé complique les

choses. Aussi avons-nous décidé d'attendre jusqu'à ce que nous en sachions plus à ton sujet.

Gosseyn Trois, couché dans l'obscurité, demeura silencieux puis reprit :

— Bien sûr, le plus simple pour moi serait de te rejoindre là-bas et de t'aider à...

Il fut interrompu par un non catégorique.

— D'accord, reconnut-il. Je comprends tes arguments. Il faut que je reste ici. Nous ne savons pas combien il reste de Gosseyn endormis de la même génération que nous ; et nous ne sommes pas certains qu'il existe plusieurs corps de Gilbert Gosseyn âgés de dix-huit ans.

Il fit une autre pause.

— Peu importe. Je ferais mieux de me concentrer sur ma situation. Elle a l'air coriace.

— Elle l'est sûrement, pensa Gosseyn Deux dans le lointain. Bonne chance.

Il avait donc l'impression d'être maintenant dans une pièce et non plus à l'intérieur de la capsule.

Émotionnellement, il se sentait plus en sécurité. D'abord parce qu'il avait appris la raison d'être des accessoires en caoutchouc. Il y avait de cela bien longtemps, quelqu'un avait dissimulé un certain nombre de corps de Gilbert Gosseyn en différents endroits. Et chacun d'eux s'éveillait, apparemment à tour de rôle, après la mort du Gosseyn qui l'avait précédé.

Sauf lui, Gosseyn Trois, qui venait de se réveiller alors que Gosseyn Deux était encore vivant. Ce qui expliquait l'existence de ces tubes de caoutchouc fixés sur son corps. Ils faisaient probablement partie d'un système complexe qui, étant conçu pour le maintenir en vie tant qu'il était en animation suspendue, avait assuré son alimentation et drainé ses déchets organiques.

Maintenant ce système ne fonctionnait plus, puisqu'il n'était plus dans la capsule mais, autant qu'il puisse en juger, dans une grande pièce.

Son corps, étendu sur la couche mobile, était encore relié à toutes ces tubulures en caoutchouc. Mais les tuyaux n'étaient plus connectés aux réservoirs ou aux machines. Ils s'en étaient détachés automatiquement lorsqu'on l'avait fait sortir.

Et depuis l'instant où il s'était réveillé, il avait respiré sans l'aide d'aucun appareil.

« Alors, pourquoi ne pas me débarrasser de tout ce bric-à-brac et voir si je peux me lever ? »

Mais un corps qui n'a pas bougé, qui ne s'est pas exercé de toute son existence, peut-il vraiment fonctionner musculairement ? Quoique, à bien y réfléchir, il eût déjà remué les bras. Il avait essayé de pousser le couvercle. Il avait tâté les parois en différents endroits de son petit nid.

Sûrement qu'en se débranchant il serait en meilleure position pour agir. Pas la peine de rester allongé comme ça. Il était temps d'enfoncer quelques portes et de découvrir comment réagissaient ses ravisseurs.

Enfin quelque chose de concret à faire. D'un geste assuré, Gosseyn porta les deux mains à son ventre. C'était de là que partait la plus grosse tubulure.

D'une main il la saisit tandis que de l'autre il maintenait la chair, à l'endroit où le tuyau était fixé. Il allait tirer dessus avec assurance... lorsque la lumière s'alluma.

En même temps, deux paires de mains l'immobilisèrent.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que ce soit *nous* qui débranchions votre équipement de survie.

C'était la voix qu'il avait appelée Numéro 2. L'identification de celui qui venait de parler s'effectua à l'arrière-plan de son esprit. Son cerveau était surtout occupé à réagir contre le brusque flot de lumière. L'éclat en était trop violent pour son centre de la vision.

Il enregistra, néanmoins, une douzaine d'impressions fugitives. La pièce elle-même semblait miroiter. Les deux hommes étaient des individus de taille moyenne, vêtus de blanc... c'est du moins ce qu'il crut voir malgré cet éblouissement. Les murs semblaient plus sombres, mais ils brillaient tout de même ; pourtant, ils lui parurent très éloignés. Il prit vaguement conscience, dans l'état de confusion où il se trouvait plongé, qu'il avait lâché le tuyau en caoutchouc.

Ses ravisseurs considérèrent cela comme une victoire car ils reculèrent et s'éloignèrent de lui. Mais il continua à sentir la présence de ces êtres qui restaient là à le surveiller.

Gosseyn, fermant à demi les yeux pour se protéger de la lumière éclatante, demeura lui aussi immobile. Rapidement, il s'aperçut que la source lumineuse était suspendue au dessus de lui. Ce qui expliquait sans doute en grande partie la difficulté qu'il avait eue à accommoder sa vision.

Il voyait mieux maintenant et, se disant que ce n'était pas la peine de simuler, il tourna la tête et regarda fixement les deux hommes.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, messieurs. Alors, dites moi quel est votre problème.

Première tentative pour obtenir des informations. Ce qui lui semblait la seule chose à faire dans sa condition actuelle et à cette phase des événements.

Il n'obtint aucune réponse. Mais le résultat ne fut pas totalement négatif. Ce silence lui fournit l'occasion de les observer et de compléter ainsi son analyse de la situation.

Ce qu'il voyait, ainsi allongé, la tête tournée sur le côté, c'étaient une grande pièce bien éclairée pleine de machines et, juste en face de lui, un mur recouvert de nombreuses rangées d'instruments encastrés. C'étaient eux qui miroitaient.

Autre information, et fort intéressante, les deux hommes avaient la peau aussi blanche que la sienne. Mais leurs visages différaient subtilement de ceux des Européens et des Américains de la Terre, du moins tels que Gosseyn s'en souvenait. Et leurs vêtements étaient totalement ridicules : des chemises sans manches, en tissu apparemment métallique, qui montaient jusqu'au ras du cou. Des pantalons blancs bouffants resserrés au genou alors que la partie inférieure de la jambe, qui paraissait plutôt courte, était recouverte d'un bas blanc bien tiré.

De plus, chaque homme portait un calot sur ses cheveux d'un blond doré. C'était une coiffure volumineuse car un instrument complexe était fixé dessus. Ou plutôt dedans, tissu et métal étant étroitement entremêlés.

Leurs bras semblaient d'une forme et d'une longueur normales, mais ils étaient recouverts jusqu'au poignet de tissu blanc. Les mains étaient nues et apparemment prêtes à manipuler tout ce qu'on leur ordonnerait de prendre.

Tandis qu'il jugeait ainsi rapidement les deux êtres humains qu'il nomma mentalement Voix Un et Voix Deux – en attendant une meilleure identification –, Gosseyn se souvint que Voix Trois avait dit qu'ils ne savaient pas où ils étaient ni comment ils y étaient parvenus. Aussi prit-il de nouveau la parole :

— Peut-être pourrais-je vous aider à découvrir ce que vous désirez savoir ?

Silence. Pas même un semblant de réponse. Les hommes restèrent simplement là, à le regarder fixement. Gosseyn se rappela que son alter ego avait tenté d'analyser le comportement de ces gens en s'appuyant sur cette hypothèse : ils ne vivaient pas en démocratie.

Ce qui expliquait leur silence : ces pauvres laquais attendaient les ordres d'un supérieur. Peut-être ceux de Voix Trois, ou de quelqu'un d'autre.

Il eut alors la preuve que cette analyse était correcte. Émanant d'un point du plafond, une voix totalement différente dit d'un ton inflexible :

— Le prisonnier est notre seul lien avec ce qui vient de se produire. Aussi faut-il que vous fassiez pression sur lui pour découvrir ce qu'il sait. Sans perdre de temps.

Gosseyn eut le temps de la nommer Voix Quatre. Voix Deux s'agita nerveusement et demanda, d'un ton plein de politesse :

— Monsieur, est-ce que nous détachons le prisonnier de son système de survivance ?

La réponse fut merveilleusement tortueuse.

— Bien sûr. Mais ne commettez pas d'erreur.

Ces paroles faillirent distraire Gosseyn. Parce qu'elles semblaient apporter une preuve irréfutable, vraiment irréfutable, que l'évaluation du système politique de ce peuple proposée par son alter ego était exacte.

Cependant, Gosseyn réussit à remarquer un curieux phénomène : lorsque Voix Deux avait parlé, sa bouche avait indubitablement émis des sons. Mais les mots français étaient sortis de l'instrument fixé sur la calotte qui le coiffait.

Gosseyn aurait bien voulu tenter une évaluation de la nature d'une science qui avait extirpé un langage de son cerveau... ou qui l'en tirait au fur et à mesure. Mais il ne put que prendre rapidement conscience de la réalité d'un tel appareil, et se dire que la seule explication valable restait l'utilisation d'un ordinateur dans un univers-île où l'on devait parler des millions de langues. Il n'eut pas le temps d'analyser comment une telle machine pouvait opérer. Car, tandis qu'il imaginait quelque chose de beaucoup plus simple – un moyen mécanique de parler une langue –, Gosseyn vit Voix Un s'approcher de lui.

Le visage un peu carré de cet homme était empreint d'un faible sourire. Le genre de sourire que, en se basant sur les souvenirs des expériences que ses prédécesseurs avaient vécues sur Terre, Trois put qualifier de satirique. Lorsque l'homme s'arrêta et le regarda de toute sa hauteur, il vit que de près ses yeux étaient d'un gris sombre. Et que ce sourire leur prêtait une expression... rusée, pensa Gosseyn en se référant encore à la Terre.

Pourtant, ce comportement ne semblait pas menaçant. Couché, comme il l'était, sur le dos, il se trouvait dans l'impossibilité de décrypter rapidement dans quel but cet être s'avavançait ainsi vers lui. Gosseyn ne pouvait qu'attendre le premier geste qu'il ferait.

En l'occurrence, Voix Un se contenta de prononcer, à l'aide de sa boîte vocale, quelques paroles qui n'apportèrent à Gosseyn aucune information supplémentaire :

— Comme vous avez pu l'entendre, nous avons reçu l'ordre de vous ôter tout cela !

Il leva le bras et désigna du doigt les tuyaux en caoutchouc.

— Et on nous a ordonné de le faire rapidement, poursuivit-il. Cela aussi, vous le savez.

Il n'était pas nécessaire de répondre, mais Gosseyn se sentit soudain vaguement inquiet. La voix de cet homme exprimait un net sentiment de supériorité.

« Est-ce que quelque chose est en train de m'échapper ? Ou

plutôt... (il se corrigea mentalement)... est-ce que j'ai déjà laissé passer quelque chose d'important ? »

Voix Un reprit avec le même faible sourire entendu :

— Je tiens à vous assurer que la rapidité avec laquelle nous allons enlever ces appareils ne vous causera aucun tort parce que... (il prit un air triomphant)... ils se sont déjà débranchés automatiquement lorsque nous vous avons enlevé de la capsule.

Ce commentaire était superflu car, comme Gosseyn le savait bien, il ne prenait pas en compte tous les éléments de la situation. Quelques-uns des tuyaux en caoutchouc devaient être reliés, au travers de sa chair, à certains organes internes, ou à de gros vaisseaux sanguins, ou à des nerfs ; et personne ne savait ce qui se passerait si on les en arrachait violemment.

Néanmoins, il resta silencieux tandis que les doigts de Voix Un entraient en contact avec son corps. Et tiraient sur les tuyaux. Et les tordaient. Et les extirpaient. Mais l'homme ne s'attaquait qu'à un tuyau à la fois. Gosseyn ne ressentit aucune douleur ; ce qui le tranquillisa et lui permit de réfléchir un peu à la situation. Et de projeter les deux actions qu'il allait effectuer.

Pendant que Voix Un, souriant toujours d'un air entendu, reculait de quelques pas, Gosseyn s'assit. Fit un quart de tour sur lui-même. Passa ses pieds par-dessus le bord de la couche. Et s'assit, nu, face à ses ravisseurs.

À cause de ce qu'il se proposait de faire, il préférait ne pas lier tout de suite conversation avec eux. Aussi, tout en posant les pieds par terre et en se redressant, il se retourna. Et regarda.

Ce qu'il cherchait des yeux, c'était la capsule dont son « lit » venait d'être éjecté. Qu'attendait-il exactement de cette vision ? Il n'en savait rien lui-même. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il puisse interpréter les données visuelles fournies par l'énorme chose qui se trouvait là.

Il crut d'abord voir un mur bizarre et une porte insolite qui ouvrait sur une zone obscure. Il lui fallut un certain temps pour comprendre que ce qu'il voyait n'était autre que la capsule spatiale dont il venait d'être tiré.

C'était un grand objet rectangulaire dont le coffrage était en métal. Il se sentit aussitôt rassuré par ses dimensions : six mètres de haut sur, estima-t-il, douze mètres de long. Car l'une des questions qu'il s'était posées, et à laquelle il n'avait pu répondre, était la suivante : en admettant qu'il y ait, dans la capsule, un équipement capable de retraiter les déchets d'un être vivant, où trouver l'espace de rangement nécessaire pour emmagasiner tout le liquide indispensable

à un organisme humain ?

Vue sous cet angle, la capsule n'était pas encore assez grande. Mais peut-être, se dit-il, était-ce le meilleur modèle que la Machine des Jeux avait pu fabriquer sur Terre avant d'être détruite.

Comme il se retournait pour faire de nouveau face aux hommes du laboratoire, il pensa qu'il devait aussitôt passer à l'exécution de son deuxième projet. Et se souvenant que Gosseyn Deux lui avait proposé de venir à son secours en cas d'urgence, le troisième Gosseyn décida de s'accorder le temps nécessaire afin de rendre cette intervention possible.

Aussi choisit-il des yeux une section du plancher, là où il y avait un espace libre, et la mémorisa-t-il avec une similitude à vingt décimales.

Sans prendre la peine de voir ce que faisaient ses ravisseurs, il se retourna pour regarder sa couche. Et de la même manière, il grava de celle-ci, dans sa mémoire, une image détaillée qui en constituait une reproduction exacte à la vingtième décimale près.

Comme tout ceci n'avait pas pris plus d'une minute, Gosseyn se dit qu'il avait peut-être agi un peu trop rapidement. Mais en réalité, cette capsule et ses mécanismes auxiliaires constituaient son territoire natal. Et il se pouvait qu'il y ait là des choses qui, plus tard, s'avéreraient utiles, et même vitales pour lui.

Ses actions défensives effectuées, il jeta enfin les yeux sur Voix Un, puis sur Voix Deux qui se tenait un peu en retrait. À ce moment, une interruption se produisit, tombant du plafond :

— Votre Excellence... (c'était Voix Trois)... j'ai quelque chose d'urgent à signaler.

Il y eut un silence. Puis, provenant aussi du plafond :

— Pourquoi ? dit Voix Quatre d'un ton froid.

— Monsieur, d'après nos instruments, le cerveau du prisonnier a émis des flots d'énergie d'une configuration insolite.

— Vous voulez dire... à l'instant ?

— Oui, Votre Excellence.

Un silence. Puis :

— Eh ! vous, le prisonnier ! qu'est-ce que vous avez fait ?

Voix Quatre prononça ces paroles d'un ton exigeant et acerbe.

Pour Gosseyn, c'était le moment de recourir à l'une des techniques de la Sémantique générale, la moins spectaculaire qui soit.

— Monsieur, lorsque je me suis levé de la couche sur laquelle, comme vous le savez, j'ai reposé pendant un temps indéterminé, et à laquelle j'étais attaché jusqu'à ce que j'en sois, il y a peu de temps, libéré, mon intérêt s'est d'abord porté sur ce qui fut, selon les paroles

prononcées par vos assistants pendant ces dernières minutes, un moyen de transport dans lequel mon corps était enfermé. Je n'ai aucun souvenir d'avoir déjà vu ce véhicule que les mots que j'ai surpris par hasard ont décrit comme une capsule flottant dans l'espace. Aussi je l'ai regardé attentivement, par pure curiosité. Puis j'ai tourné mon attention vers la couche elle-même. Et ce doit être ça, monsieur. Dans les deux cas, j'étais intéressé au plus haut point. Peut-être cela a-t-il été enregistré par vos appareils d'une façon un peu excessive.

Plus Gosseyn développait cette explication fumeuse et évasive, plus il se sentait malheureux d'être obligé de le faire. Bien que ce type d'explication interminable appartienne, d'une manière négative, au cadre de la Sémantique générale et constitue une technique bien particulière, il savait, en se référant à des principes de base concernant le système nerveux humain, que le mensonge et les faux-fuyants n'étaient pas sains pour l'individu. Pire encore, il avait le sentiment fort désagréable d'aborder ainsi une longue période au cours de laquelle il lui faudrait, pour survivre, émettre un bon nombre de réponses évasives.

Ses paroles furent suivies d'un silence. Il vit que Voix Un et Voix Deux demeuraient immobiles et silencieux. Il valait mieux les imiter, pendant que « Son Excellence » étudiait la réponse du prisonnier.

Ce n'était guère difficile de deviner ce qui s'était passé. Apparemment, leurs instruments avaient réagi à l'activité de son cerveau second tandis qu'il prenait les photographies mentales, précises à vingt décimales, des deux endroits de la pièce qu'il avait choisis comme étant les plus utiles en cas de complications ultérieures. Et il n'avait aucune envie de décrire à ses ravisseurs ce phénomène de mémorisation.

Il y avait plus grave encore. Car par deux fois ceux-ci avaient réussi à surprendre son cerveau second en action... la première ayant eu lieu lorsqu'il était entré en communication avec Gosseyn Deux.

Au trouble qui s'empara de lui s'ajouta une impression de profanation : son immense talent, devenu sujet d'observation pour des instruments ! D'une certaine façon, cette interconnexion de son cerveau second avec la réalité fondamentale de l'univers semblait brusquement devenue un phénomène plus prosaïque, puisqu'elle pouvait être enregistrée...

Ce qu'il pouvait faire transcendait l'immensité intergalactique connue ; cependant il était évident que cela impliquait des flux d'énergie.

Ce qu'il ne savait toujours pas, c'était la nature de ces flux. « Un

de ces jours... » pensa-t-il... C'était l'esquisse encore vague d'un projet : découvrir quelle était la dynamique sous-jacente. Mais alors qu'il commençait à envisager la possibilité de cette étude, l'interruption qu'il attendait se produisit.

Tout à coup, Voix Quatre lança un ordre d'un ton autoritaire :

— Emmenez cet homme hors du laboratoire et ne le laissez plus reprendre contact avec cet endroit. Ne le ramenez pas ici sans une autorisation provenant d'en haut !

Une seule chose retarda quelque peu le départ précipité qui s'ensuivit. Voix Deux tendit le bras vers le mur et s'empara d'un vêtement qui ressemblait à un uniforme gris. Il jeta la veste à Gosseyn, et tandis que celui-ci l'attrapait au vol, les deux hommes se précipitèrent sur lui et s'évertuèrent à lui passer la partie inférieure qui lui rappela un pantalon de pyjama.

Comprenant qu'on lui donnait de quoi se vêtir et se souvenant que Voix Quatre avait exigé que ses ordres soient exécutés avec célérité, Gosseyn mit la veste. Puis, littéralement, il sauta dans les jambes du pantalon.

Tandis qu'il l'attachait à la taille, les deux hommes lui fourrèrent quelque chose aux pieds. Gosseyn n'eut pas le temps d'examiner ces « chaussures », ni même de jeter un coup d'œil dessus. Au toucher, elles semblaient faites d'un caoutchouc mince et extensible. Elles épousèrent automatiquement les orteils, le coup de pied et le talon comme si elles se refermaient dessus.

Gosseyn, qui n'opposa aucune résistance, fut rapidement emmené vers une porte qui s'ouvrait dans un coin de la pièce. Après l'avoir franchie, il se retrouva dans un couloir étroit...

Il était évident que le reste de l'action, quelle qu'elle soit, allait se dérouler sur une autre scène.

« Les couloirs ont une fin », se dit Gosseyn. Et puisqu'il se croyait à bord d'un véhicule spatial, il pensa que ses deux gardiens et lui n'allaient pas tarder à arriver dans une autre pièce. Il supposait aussi que ce ne serait pas simplement un quartier résidentiel, comme ceux que l'on trouvait sur une planète et où les gens vivaient en appartement ou dans des maisons particulières. Car, étant dans un vaisseau de l'espace – et plus particulièrement, comme il avait des raisons de le croire, dans un navire de guerre, il pouvait s'attendre à ce que cet endroit comporte des machines.

Voix Un et Voix Deux ralentirent le pas, premier signe que, peut-être, cette progression le long d'une courbure métallique faiblement éclairée allait prendre fin. Et de leurs mains, qui l'étreignaient fermement, ils freinèrent sa marche. Bien entendu, il s'adapta immédiatement à cette allure plus modérée. Quelques secondes plus tard, ils s'arrêtèrent ; l'un d'eux tendit le bras et effleura quelque chose sur le mur.

Il entendit un déclic. Et la paroi s'écarta, transformée en porte coulissante. De la lumière brillait de l'autre côté. Pas besoin d'exhorter Gosseyn à avancer. Lorsqu'ils firent mine de le pousser, il franchit le seuil de son plein gré. Et se retrouva dans une grande salle.

Une très grande salle, dont les murs et le plafond avaient l'air d'être coulés dans le verre. Mais un verre opaque. Les murs étaient bleu clair et le plafond d'un bleu plus foncé. Le plancher, qui se déployait devant Gosseyn sur plusieurs dizaines de mètres, était constitué d'une matière différente.

Une pièce vide d'une trentaine de mètres de long sur une vingtaine de large. Pas de machine visible. Pas de table. Pas de siège. Aucun équipement. Le sol composé d'une substance qui ne ressemblait en rien à du verre était vaguement bleuté et décoré d'un motif complexe qui se répétait régulièrement.

Qu'on l'ait amené dans un endroit aussi désert éveilla en lui une profonde surprise. Mais il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre des informations ultérieures.

Une fois de plus Gosseyn attendit donc. Ceux qui l'avaient amené

là lui lâchèrent les bras. Aussi Gosseyn s'avança-t-il lentement de quelques pas. Ils n'essayèrent pas de l'arrêter. Mais Un et Deux le suivirent et demeurèrent, comme auparavant, l'un à sa gauche et l'autre à sa droite.

Ce fut donc de son plein gré que Gosseyn s'arrêta après avoir parcouru quelques mètres. Et demeura là. Il avait toujours l'impression qu'il ne pouvait que s'en tenir à son premier objectif : apprendre, si possible, la nature de ce navire et le lieu d'où il venait. Et ne fournir sur lui-même que le minimum d'indices. Ne rien faire de dramatique qui puisse révéler quelque chose, sauf en cas d'urgence. Mais il ne savait pas encore bien ce qu'il voulait dire par « en cas d'urgence ».

Gardant toujours ces restrictions présentes à l'esprit, il ouvrit la bouche afin de vérifier s'il existait, dans les parois de verre, des sorties du système de communication du vaisseau.

En fait, il n'eut que le temps de dire :

— J'ai l'impression d'avoir été maltraité sans raison. Pourquoi me considérer comme un pris...

Du plafond de verre, Voix Quatre l'interrompit froidement.

— Vous recevrez le traitement que vous méritez. Dans la situation fâcheuse où nous sommes, nous avons toutes les raisons d'être méfiants. Après avoir été précipités dans un secteur de l'espace dont nous ignorons tout, nous avons découvert une capsule contenant un être humain. Le fait qu'une fois éveillé vous vous soyez aussitôt mis en communication avec un alter ego éloigné vous rend suspect à un très haut degré. Donc...

Un silence, puis :

— Donc, nous vous avons fait venir dans cette pièce que nous n'utilisons habituellement que pour nos conférences, afin de vous interroger en présence de nos plus éminents spécialistes qui décideront le plus rapidement possible de votre sort.

Presque sans reprendre souffle, Voix Quatre ajouta d'un ton de commandement quelques paroles destinées à ceux qui étaient, de toute évidence, ses subordonnés.

— Faites-le monter sur le podium !

La dernière partie de cette intervention parut, à Gosseyn, dépourvue de toute vraisemblance. Tandis qu'on lui faisait traverser – toujours avec son assentiment – le plancher orné de dessins complexes de cette salle de conférences désespérément vide, Gosseyn n'aperçut pas le moindre signe de podium.

Mais lorsque ses gardes et lui parvinrent à mi-chemin de l'extrémité de la pièce, cette partie du plancher s'ébranla

brusquement. Et s'éleva, silencieusement, d'environ soixante centimètres.

Simultanément, toute une série de mouvements se déroulèrent sur la partie du sol qui venait de se surélever. Certaines parties du podium se dressèrent pour former une table et des sièges, disposés face au reste de la salle.

D'autres portions du sol se soulevèrent, devant la plate-forme, pour constituer une volée de petites marches.

Ses gardes et lui arrivèrent à l'escalier et Gosseyn le gravit sans un mot. À partir de cela, il présuma quelle devait être la suite des événements : sans se retourner ni en attendre l'ordre, il contourna la table et s'installa dans le siège du milieu.

... Juste à temps pour voir basculer tout le plancher qu'il venait de traverser avec son escorte.

Ce n'était plus une surprise pour lui. Tandis qu'il observait le processus avec intérêt, il comprit quel était le sens des motifs complexes dessinés sur le plancher. Chacune de ces décorations se déplia rapidement pour former un siège. Qui se redressa. Et s'enclencha avec un déclic.

En une minute, plusieurs centaines de sièges, disposés en rangées telles qu'on en trouve dans les auditoriums, les salles de théâtre et de conférences, se déployèrent en face de lui, attendant les...

Clic ! Clic ! Clic !

En trois endroits différents – dans le fond, au milieu et en avant –, une partie des parois coulissa. Par les six portes ainsi créées, entrèrent de longues files d'hommes. Il n'y avait manifestement que des mâles, vêtus autrement que Voix Un et Deux. De visage et de corps, ils ressemblaient aux deux gardes. Mais leurs habits n'étaient pas bouffants. Ils étaient plus ajustés et d'un gris terne.

Ce qui lui apporta un indice supplémentaire : il s'agissait d'un uniforme et ceux qui le portaient devaient être des soldats.

Un peu tendu, Gosseyn se tint coï sur son siège tandis que des dizaines de « spécialistes éminents » – il se remémora le statut que leur avait accordé Voix Quatre – pénétraient dans la salle par les six ouvertures. Ils avaient l'air de savoir où ils devaient s'asseoir. En près d'une minute, ils étaient tous installés sur leurs sièges.

Et ils se mirent à le regarder.

... Se trouver assis à une table, sur le podium d'une salle de conférences, face à un auditoire, c'était la situation normale d'un professeur... sur Terre.

Aussi Gosseyn dut-il faire l'effort d'écarter de son esprit ces associations mémorielles automatiques. Non que les souvenirs du

stéréotype aient endormi sa vigilance, mais ils se manifestaient et interféraient suffisamment pour distraire son attention d'une situation qu'à un autre niveau de conscience il estimait cruciale.

Voix Quatre avait pris une mesure exemplaire. Il était en train de rejeter sur cette assemblée toute responsabilité personnelle de ce qui allait maintenant arriver.

Dans une autocratie, ce que Voix Quatre venait de faire ressemblait fort à un imparable moyen de défense.

« Saurai-je tirer profit de ce qui va se passer ? »

Avant de pouvoir analyser les composantes de sa stratégie, il entendit grincer le siège qui se trouvait à sa droite. Lorsqu'il se retourna, il vit qu'un homme corpulent, revêtu du même uniforme gris, était en train de s'y asseoir. Il était trop tard pour savoir d'où venait ce nouvel arrivant. Probablement d'une autre porte coulissante.

Le gros homme avait un visage carré et une abondante chevelure brune, broussailleuse, qui dépassait du couvre-chef complexe qu'il portait. Il dut se rendre compte que Gosseyn le dévisageait. Mais il ne tourna pas la tête pour croiser son regard.

... Pour s'assurer, pensa cyniquement Gosseyn, que personne ne pourrait ensuite l'accuser d'avoir traité le prisonnier avec humanité.

Le nouvel arrivant était manifestement un personnage clef, car il leva le bras droit et garda la main tendue devant lui. L'auditoire avait gardé un silence absolu que ne troublait même pas un bruit de pieds. Mais s'il en avait été autrement, ce bras levé d'une manière aussi autoritaire aurait suffi à l'imposer.

Après avoir attendu quelques instants, apparemment afin de s'assurer l'attention de tous, le gros homme annonça :

— Au nom de Sa Divine Majesté, je déclare la séance ouverte.

Gosseyn se trouva plongé dans un bref état de confusion mentale. Parce que ce personnage avait parlé directement en français. L'analyse qu'il avait précédemment tentée de cette connaissance de la langue française, attribuée à la virtuosité d'un appareil de traduction dissimulé dans leur coiffure, se révélait dénuée de toute signification.

Telle fut sa première réaction. La seconde suivit à la vitesse de la pensée. Parce que chacun des mots qu'avait prononcés son voisin était destiné à l'auditoire, mais la voix qui les avait énoncés n'était autre que celle qu'il avait baptisée Voix Quatre.

Ainsi, pas de problème ; il fallait bien annuler le résultat de son analyse. Voix Quatre était quelqu'un de suffisamment élevé dans la hiérarchie pour se permettre de le confronter à sa manière.

Mais bien sûr, la révélation la plus importante, c'étaient les mots eux-mêmes : « Au nom de Sa Divine Majesté... » Enfin quelqu'un

venait de mentionner l'autorité suprême de ce monde fantastique dans lequel le troisième Gilbert Gosseyn vivant venait de se réveiller. Et puisque tous se protégeaient avec tant de précautions, il était évident que « Sa Majesté » opérait dans le sinistre registre des pénalisations et de la domination autocratique.

Gosseyn fut interrompu dans le cours de ses réflexions car quelque chose se produisit qui fit vibrer rythmiquement le plancher. Chacun des hommes de l'auditoire se dressa sur ses pieds, jaillissant littéralement de son siège. Et salua. Et s'assit de nouveau.

Puis un silence total s'abattit sur l'assemblée.

La rapidité avec laquelle cette séquence s'était déroulée, depuis les mots révélateurs proférés d'une voix vibrante jusqu'au silence final, le laissa tout déconcerté.

Pas pour longtemps, car les mots « Sa Divine Majesté » continuaient à éveiller en son esprit une chaîne d'associations. Et puis demeurait le fait extraordinaire que quelqu'un ici parlait et comprenait le français. Cependant, il était évident qu'à ce stade Gosseyn ne pouvait émettre que des conjectures. Et il estimait avoir, jusqu'à maintenant, échafaudé suffisamment d'hypothèses.

Il était temps de s'adresser directement à ces gens. Les premiers mots qu'il prononça, après avoir pris cette décision, lui vinrent facilement aux lèvres. Parce que, dans le doute, il savait qu'il fallait laisser à l'autre partie la charge d'apporter les réponses.

— Je ne comprends pas ce que votre situation a de fâcheux. Je vous ai entendu dire que vous ne saviez pas où vous vous trouviez. Mais par rapport à quoi ? D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ?

En parlant, il s'était tourné vers le gros homme ; puisqu'il n'y avait qu'eux deux sur le podium, il était à supposer que les questions et les réponses allaient s'échanger entre Voix Quatre et lui.

Le silence se prolongea. Les yeux d'un jaune orangé restaient fixés sur les siens – dont il ignorait la couleur, à moins que tous les yeux des Gosseyn ne soient du même gris d'acier.

Ceux de Voix Quatre se rétrécirent soudain et il dit, sèchement, en homme habitué à commander :

— C'est à nous de poser les questions. Comment vous appelez-vous ?

Gosseyn se garda bien de discuter. Il savait que seule la vérité pouvait disposer ces êtres à lui fournir les informations qu'il désirait.

— Je m'appelle Gilbert Gosseyn.

— D'où venez-vous ?

— Je suis un être humain venu d'une planète nommée Terre.

Ce n'était pas la peine de leur révéler de son plein gré que

Gosseyn Un et Gosseyn Deux croyaient que l'humanité était arrivée, il y avait très longtemps, d'une autre galaxie.

— Qu'est-ce que vous faisiez en état d'animation suspendue, dans une capsule spatiale ?

Gosseyn prit le temps d'inspirer profondément. C'était indubitablement la question essentielle. Mais puisqu'ils possédaient déjà des données considérables à ce sujet, Gosseyn répondit du même ton calme :

— Je suis un double de mon alter ego, programmé pour se réveiller si celui-ci était tué.

— L'a-t-il été ?

Gosseyn n'hésita pas :

— Comme vous le savez très bien, j'ai été réveillé par vos appareils. Aussi, maintenant, y a-t-il deux Gilbert Gosseyn ; mais très éloignés l'un de l'autre.

— Est-ce une technique de survie couramment pratiquée par les êtres humains qui vivent sur la planète Terre ?

— Non. C'est un fait unique qui ne concerne que les Gosseyn qui m'ont précédé, et moi.

— Pouvez-vous m'expliquer les raisons de cette situation particulière ?

— Pas vraiment. Mon prédécesseur a émis là-dessus quelques conjectures. Mais je ne pourrais pas vous les exposer brièvement.

— Très bien.

L'expression du visage de Quatre se fit brusquement menaçante.

— Alors, expliquez-moi par quelle coïncidence les cent soixante-dix-huit mille vaisseaux de guerre de l'empire dzan se sont trouvés, soudain et sans avertissement, transportés dans un secteur inconnu de l'espace où flottait justement la capsule dans laquelle vous reposiez en état d'animation suspendue !

Après un passage à vide, Gosseyn pratiqua une pause cortico-thalamique. « Je l'ai bien cherché. Je voulais des informations... et j'en reçois plus que je n'en espérais. » La fonction analytique de son cerveau se mit à manipuler des chiffres, en tenant compte que chaque navire de guerre pouvait contenir des milliers de combattants...

C'était là un événement spatio-temporel si colossal que, pour finir, il se dit que seule la Sémantique générale pourrait lui fournir une explication conjecturale. Il répondit donc prudemment :

— Il y a une possibilité que l'univers ne soit, fondamentalement, qu'une apparence et non un être, et il arrive que le néant reprenne momentanément le dessus. Durant une fraction de seconde, les distances n'existent plus.

Il aurait été inopportun de révéler que c'était dans ces conditions-là, semblait-il, que le cerveau second des Gilbert Gosseyn voyageait par similarisation à vingt décimales.

Gosseyn ne quittait pas des yeux le visage de Quatre qui reflétait clairement ses réactions. Il put presque y lire ce que le gros homme tirait de cette fantastique interprétation. Comment il considéra chaque donnée et arriva, finalement, au cœur de l'énigme.

— Oui... (le ton n'était pas celui de la colère mais de la discussion)... mais quel pourrait être le facteur de liaison entre ce point de l'espace où nous étions engagés dans une bataille décisive avec la flotte de notre ennemi mortel et celui où vous vous trouviez, flottant dans cette capsule ?

« Plus besoin de poser de questions, se dit Gosseyn, je reçois plus d'informations que je n'en aurais demandé. » Une bataille : cent soixante-dix-huit mille vaisseaux de guerre d'zan contre un ennemi « mortel ». C'était un événement spatio-temporel qui éclipsait la grande bataille du Sixième Décan entre les forces colossales d'Enro le Rouge et celles de la Ligue ; et à laquelle Gosseyn avait mis fin par la défaite du Disciple.

Les conséquences lui parurent d'une importance aussi remarquable ; et les mots jaillirent presque automatiquement de sa bouche :

— Que croyez-vous qu'il soit arrivé à vos ennemis ? Auriez-vous eu la chance de les laisser en arrière... eux et leur flotte ?

Gosseyn s'attira une réplique cinglante.

— Votre conception de la chance est totalement différente de la nôtre. À cause de cette disparition du champ de bataille, notre merveilleuse civilisation est maintenant à la merci d'une culture non humaine qui nous est hostile. Et nous croyons que vous êtes, d'une manière ou d'une autre, responsable de ce désastre. Aussi...

Quatre laissa peser sur lui un silence menaçant mais la voix de soprano d'un jeune garçon jaillit, perçante, du plafond :

— Amenez-le-moi ! Je veux le voir ! Je saurai bien découvrir ce qui s'est passé ! Je vais le faire parler !

Cette intervention plongea Gosseyn dans une profonde surprise. Surtout lorsqu'il vit ce qui se passa alors. Tout l'auditoire se dressa sur ses pieds et salua. Et resta debout. Le voisin de Gosseyn dit d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Oui, Votre Majesté ! Tout de suite, Votre Majesté !

Déroulement inattendu... un enfant-roi doué d'un pouvoir absolu...

Mais Gosseyn se posa aussitôt la question suivante : quel type de

pouvoir ?

La salle rayonnait comme de l'or. Telle fut, du moins, la première impression de Gosseyn. Toute la décoration était d'un jaune chaud : le sol pelucheux et les tentures dissimulant des murs qui, à ce qu'il en voyait çà et là, semblaient d'un gris argenté.

Il distingua vaguement d'autres taches de couleur qui servaient de contraste à tout cet or, mais n'eut guère le temps de s'attacher à de si petits détails. Parce qu'en pénétrant dans la pièce, il aperçut, à son extrémité, un grand fauteuil doré surmonté d'un dais.

Et dans ce fauteuil était assis l'enfant-empereur.

Plusieurs douzaines d'hommes en habit rutilant se tenaient debout à côté de lui. La porte que Gosseyn venait de franchir donnait directement sur ce petit groupe de... courtisans ?

Ce fut donc sur eux que ses regards tombèrent en premier et il lui fallut tourner la tête vers la droite pour découvrir le petit garçon vêtu d'un costume argenté et scintillant, assis sur le trône doré.

L'enfant avait déjà aperçu Gosseyn et son escorte, car lorsque le prisonnier le vit, il brandissait le bras vers eux. Quelques secondes plus tard, il dit avec cette voix aiguë de soprano que Gosseyn avait entendue dans l'auditorium, empreinte du même accent de colère :

— Nous vous avons attendus ! Qu'est-ce qui vous a retardés ? Où êtes-vous allés ?

Quatre s'arrêta d'un air respectueux. Sous l'effet de cette impatience déraisonnable, son visage, que Gosseyn voyait de profil, se crispa. Sans doute aussi à cause de l'impossibilité où il était d'expliquer au petit garçon qu'il fallait du temps pour parcourir une distance donnée.

— Nous avons couru tout le long du chemin, Votre Majesté, répondit-il.

Puis il ajouta, en toute hâte :

— Après avoir réussi à faire partir le prisonnier. Il a commencé par résister.

Gosseyn analysa les éléments de cette accusation imparable. En ajoutant ces derniers mots, Quatre s'était habilement blanchi de tout blâme. Et avait rejeté la faute sur la seule personne incapable de se

défendre contre ce mensonge. De plus, comme Gosseyn était prisonnier, sa situation ne pouvait s'en trouver empirée.

En réalité, lorsque là-bas, dans la salle de conférences, Quatre l'avait saisi par le bras, Gosseyn avait aussitôt compris qu'il fallait partir sans tarder. Aussi, tandis qu'on le faisait sortir par la porte qui se trouvait derrière le podium, il s'était mis à courir à grandes enjambées.

L'empereur interrompit cette brève remémoration des événements récents.

— Amenez-le ici, devant moi ! Je vais lui apprendre à me résister !

Cette fois, ses gardes avancèrent plus lentement. Mais, chose étrange, le cerveau second de Gosseyn se mit en action tout seul. Car il recevait un flot intense d'énergie. C'était là un fait totalement nouveau. Jamais les autres Gosseyn, dont il partageait les souvenirs, n'avaient éprouvé une telle sensation.

Ses projets s'en trouvèrent modifiés. Il avait eu l'intention de rester neutre et d'attendre. De suspendre son jugement et de différer toute action personnelle jusqu'à ce qu'il découvre en quoi ce jeune garçon pouvait être dangereux pour les adultes.

Après tout, l'histoire de l'humanité terrienne comptait un certain nombre d'enfants qui avaient hérité d'une couronne, et les adultes étaient venus à bout des difficultés inhérentes à cette situation.

Mais là, il s'agissait de quelque chose de différent.

Comme il ne savait pas exactement en quoi cela consistait, Gosseyn se servit de son cerveau second pour étudier le corps de l'enfant-empereur. Il obtint ainsi une photographie mentale globale de chaque molécule, atome, électron et particule de cet organisme.

Le petit garçon était en train de lui dire :

— Nous allons vous arracher tous vos secrets. Chaque bribe d'information que vous nous cachez. Et nous apprendrons ce que vous avez fait à notre flotte pour l'amener ici. Alors, vous feriez mieux de vous mettre à parler. Pour que vous sachiez que je parle sérieusement, je vais vous brûler un petit peu.

Même après coup, Gosseyn ne put jamais dire ce qui s'était exactement passé. Il s'aperçut que de l'énergie s'accumulait dans une tige métallique incluse dans le trône, au-dessus du dossier, et que cette énergie provenait du corps de l'empereur.

Le phénomène se produisit trop rapidement pour qu'il puisse l'analyser. Et sa réaction, déjà préréglée, s'effectua trop vite pour qu'il en prenne conscience d'une manière visuelle, auditive ou analytique.

En une fraction de seconde, son cerveau second similarisa le

corps de l'enfant à la couche de la capsule sur laquelle son propre corps avait reposé.

C'était l'une des deux zones du vaisseau qu'il avait « photographiées » afin de pouvoir, dans l'avenir, s'y réfugier par similarisation. Il choisit celle-là parce qu'elle était confortablement rembourrée et qu'il serait moins désagréable pour le petit garçon de se retrouver couché là que sur le plancher.

Toute une série de faits se déroula alors dans la salle du trône.

La baguette chargée d'énergie qui dépassait du dossier du fauteuil impérial devint lumineuse et une petite flamme en jaillit. Elle vint frapper le plafond en crachotant.

Quatre, qui était à côté de Gosseyn, poussa une exclamation de surprise à laquelle tous les courtisans firent chorus. Car maintenant, le trône doré se dressait devant eux, vide. L'enfant-empereur avait disparu.

Une douzaine de secondes, au moins, s'écoulèrent.

Gosseyn sentit nettement le temps passer. Chaque seconde lui parut presque palpable dans cette absence totale de bruit ou de mouvement. Il y avait pourtant de nombreuses personnes dans la salle et, à cet effroyable silence, Gosseyn put mesurer l'intensité de l'émotion qui s'était emparée des serviteurs et des affidés du jeune empereur.

Le silence cessa brusquement lorsque plusieurs personnes reprirent enfin haleine.

Gosseyn n'avait pas perdu ces secondes si précieuses. Il avait préparé une explication de ce qui venait de se passer afin que ces gens ne puissent en rejeter le blâme sur lui.

Mais il n'avait pas encore réussi à la formuler réellement car, pour le moment, il n'avait que des souvenirs incomplets de ces extraordinaires événements. Il prit donc le temps de se les remémorer dans leurs moindres détails afin d'être sûr que rien ne lui avait échappé.

Son cerveau second avait détecté le flot de particules dès son origine... avant qu'il n'atteigne sa force maximale, quelques millièmes de seconde plus tard. C'était quelque chose de totalement imprévu. Heureusement qu'il avait prérégulé une similarisation à vingt décimales dès qu'il s'était aperçu combien l'enfant-empereur pouvait être dangereux.

Il avait détourné toutes les particules sur la baguette d'énergie dressée derrière la tête du petit garçon. Et elle avait émis un bref éclair accompagné d'un sifflement crépitant.

C'était incroyable et inattendu que le cerveau de cet enfant

renferme quelque chose d'aussi puissant que le cerveau second de Gilbert Gosseyn. Le jeune empereur présentait un supplément de matière cérébrale équivalant au sien. Une extraordinaire masse de cellules que ne possédaient pas les êtres humains ordinaires.

Malheureusement, il ne s'agissait pas d'un simple mécanisme de défense. Il pouvait contrôler directement un flot d'énergie et le diriger contre une cible. Le petit garçon avait eu l'intention de « brûler un petit peu » Gosseyn. Cette limitation impliquait une certaine préoccupation morale. Et laissait supposer que quelqu'un, en l'éduquant, avait tenté d'établir un frein à ce pouvoir.

L'enfant ne tuait pas automatiquement tous ceux qui l'offensaient. Il se contentait de les blesser et de leur faire peur. Il était tout-puissant, à sa manière ; mais pas aussi fou que Gosseyn l'avait d'abord cru.

Par conséquent, il était encore possible de modifier cette situation.

Ces réflexions s'étaient déroulées à la vitesse de l'éclair dans l'esprit de Gosseyn, et prirent fin au moment où les autres témoins commençaient à reprendre le contrôle d'eux-mêmes.

Quatre se redressa et se retourna. Gosseyn, soulagé, fit de même. À temps pour le voir s'incliner devant certains courtisans qui portaient un uniforme, fait que Trois n'avait pas remarqué jusque-là.

— Draydart Duarte, dit Quatre, est-ce que vous prenez le commandement ?

Ces mots furent suivis d'un silence. Il était évident que tout le monde, sauf Gosseyn, savait à qui ils s'adressaient. Puis l'un des hommes en uniforme se détacha du groupe et s'avança vers Quatre. Les autres courtisans demeurèrent à l'endroit où ils se trouvaient au moment où le prisonnier était entré.

L'homme qui s'avança portait un vêtement pourpre. Sur ce qui devait être une veste, des morceaux de métal que, sur Terre, Gosseyn aurait tenus pour des décorations, scintillaient. Sur cette même planète, on aurait dit que cet homme avait la quarantaine.

Puisque Quatre s'en remettait à lui, il devait avoir un grade élevé dans la hiérarchie militaire.

Gosseyn s'attendait vaguement à ce que Quatre et l'officier engagent une discussion. Mais ce fut à lui que le militaire s'adressa. Sa voix était empreinte d'un accent suppliant bien inattendu.

— Est-il encore vivant ?

Puisqu'on lui parlait directement et qu'on le tenait, automatiquement, pour responsable, Gosseyn en profita pour présenter l'argument qu'il venait de préparer.

— On dirait que vous avez une forte affinité avec cette zone particulière de l'espace. À mon avis, juste avant que l'empereur disparaisse, le contrôle spécial que son cerveau exerce sur les flots d'énergie a déclenché quelque chose à l'intérieur de la capsule où vous m'avez découvert.

« Aussi, continua-t-il à inventer, nous avons peut-être là un début d'explication de votre arrivée ici. Sa Majesté était-elle en train d'infliger une peine à quelqu'un, juste avant que s'effectue le Grand Transfert ?

« Je pense, conclut-il, que vous feriez mieux d'envoyer une garde d'honneur au laboratoire où vous gardez la capsule spatiale. Je suppose que le petit garçon... euh... que Sa Majesté se trouve à l'intérieur.

— Mais n-n-nous avons cru que ce serait dangereux de la garder à bord, bégaya l'officier dont le visage était devenu gris. Aussi l'avons-nous lancée dans l'espace dès que vous avez quitté le laboratoire.

Deuxième moment de saisissement.

À quelle vitesse ces gens réagirent-ils ? Des études, menées dans le cadre de la Sémantique générale, avaient établi que la réaction thalamique pouvait être pratiquement instantanée. Les muscles se tordaient pour échapper au danger. Le corps se contractait et tremblait. L'appareil vocal pouvait même proférer des sons inarticulés ou des mots.

De telles réactions pouvaient-elles être efficaces ? Tout dépendait de la quantité d'activité corticale mêlée à ces réflexes prématurés.

Autant que Gosseyn pût en juger, le cortex n'avait rien à voir avec ce qu'il put observer après que le militaire prononça ces paroles fatidiques. Les gens se mirent à tourner en rond. Plusieurs passèrent en courant devant lui. En supposant qu'ils aient un but, ils semblaient se diriger vers le trône. Mais ils s'arrêtèrent en plein élan, bien avant de l'avoir atteint. Ils cessèrent de courir et se mirent, eux aussi, à tourner en rond.

C'était typique d'une réaction thalamique. Toutefois Gosseyn pensa à une interprétation possible de ces actes : il s'agissait de lèche-bottes, de courtisans expérimentés. Habités à l'hypocrisie, ils dissimulaient peut-être leur soulagement à l'idée que l'enfant-empereur avait disparu à jamais, car il se pouvait que l'on retrouve l'enfant encore vivant ; dans ce cas, il fallait que chacun ait montré aux yeux de tous combien il avait été sincèrement inquiet.

De plus, même si le petit garçon ne revenait pas, il y aurait un héritier qui porterait un jugement sur le comportement de chacun, au moment de la disparition de l'empereur. Et des commérages

courraient alors sur ceux qui n'auraient pas su simuler la douleur.

Les réactions de ces gens ne comptaient guère aux yeux de Gosseyn qui avait fort à faire avec ses propres problèmes.

Mais pour son avenir, à lui aussi, il valait mieux que l'enfant soit encore vivant. Il s'inspira alors d'une observation effectuée par les Gosseyn précédents : en cas de crise, c'étaient toujours les militaires qui cherchaient à s'emparer du pouvoir. Il lui suffisait donc de garder son attention fixée sur l'officier qui venait de le questionner : le Draydart Duarte, dont le rang devait correspondre à celui de commandant en chef.

Ainsi qu'il était à prévoir, le Draydart se remit rapidement du choc initial. Il pivota sur ses talons et se dirigea vers le mur qui était derrière le trône. Arrivé là, il écarta la tenture, toucha quelque chose d'imbriqué dans la paroi et se mit à parler.

Cette réaction pleine de détermination n'avait pas échappé aux yeux des autres car, progressivement, le silence retomba sur la salle. Les gentilshommes attachés au service de l'empereur cessèrent de tourner en rond et d'échanger des exclamations inutiles.

C'est pourquoi l'on entendit distinctement le Draydart conclure ainsi ses ordres :

— ... rapidement ! Et faites très attention !

Sur ce dernier avertissement, l'officier laissa retomber la tenture et revint vers l'endroit où Gosseyn et Quatre l'attendaient. S'adressant sans doute à tous deux, il dit :

— Naturellement, nos instruments étaient restés en contact avec la capsule. Ils viennent de la localiser et nous allons l'amener une fois de plus à notre bord.

Mais il s'adressa à Gosseyn pour conclure :

— Je crois qu'il vaudrait mieux pour l'empereur que vous ne soyez plus ici quand il reviendra.

Le Draydart semblait s'inquiéter du sort de l'enfant lorsqu'on l'aurait retrouvé. Il avait apparemment décidé qu'il reviendrait forcément dans la salle du trône.

En attendant ce moment Gosseyn proposa une solution bien simple au problème posé par sa présence.

— Lorsque Sa Majesté sera de retour, pourquoi ne lui demandez-vous pas où elle veut que je me rende ?

Il y eut un long moment de silence. Il ne quittait pas des yeux le visage de l'officier et put y lire le déroulement de ses pensées. En s'emparant du commandement comme il l'avait fait, le Draydart avait révélé l'empire que, dans cette civilisation, les militaires exerçaient sur les civils. Cette attitude faisait de l'enfant une victime qui devait être,

pour son propre bien, manipulée selon les directives du Draydart.

On ne pouvait demander à l'empereur s'il voulait être sauvé, aussi devait-on s'appuyer sur tout un système de règlements et d'arrêtés.

— C'est une bonne idée, reconnut le commandant en chef.

L'opération prit une vingtaine de minutes. Pendant ce temps, tous attendirent, debout, étrangement silencieux. Les courtisans se gardèrent même d'échanger des regards et, par peur sans doute, restèrent les yeux fixes dans le vide.

Soudain, la voix enfantine jaillit d'un haut-parleur dissimulé dans le plafond.

— Oui, je veux que Machin Chose soit présent. Ne le laissez pas filer !

Gosseyn se dit que Machin Chose, ce devait être lui. D'après l'accent avec lequel il avait prononcé ces mots, il était à supposer que l'empereur ne lui ferait pas très bon accueil.

Une voix d'homme sortit du haut-parleur :

— Draydart Duarte, vérifiez le...

Gosseyn ne comprit pas le sens du mot qui suivit et qui ressemblait à... *rutule*.

L'officier tendit rapidement la main vers l'une des décorations qui ornaient l'épaule gauche de son uniforme. Le petit objet brillant qu'il saisit était suspendu à une chaîne. Le Draydart le leva simplement jusqu'à son oreille. Et parut écouter. Puis il laissa retomber le petit appareil en argent.

Il se retourna vers les courtisans :

— Nous allons passer au...

Une fois de plus, il s'agissait d'un mot inconnu de Gosseyn. Celui-ci sonnait un peu comme le mot « natte ». Mais sa signification était évidente. La prochaine entrevue allait avoir lieu dans une autre pièce.

Le prisonnier Gilbert Gosseyn serait alors confronté à d'autres systèmes de défense.

Il se souvint que l'activité de son cerveau second avait été deux fois enregistrée par leurs instruments. Il se dit, avec inquiétude, que ces êtres allaient, pour défendre leur empereur contre lui, se servir d'appareils dont il ignorait tout.

Comme lui aussi souhaitait se défendre et, si possible, obtenir d'autres informations, Gosseyn décida que le moment de prendre une décision approchait.

N'ayant aucun projet précis concernant « Sa Majesté », Gosseyn ne crut pas nécessaire de prendre une photographie mentale à vingt décimales d'une partie quelconque de la salle du trône.

Revenir dans un endroit aussi important semblerait suspect à n'importe qui. Quelle que soit la raison qu'il pourrait en donner, ce fait ne saurait être accepté par les courtisans du jeune empereur. S'ils l'avaient toléré jusqu'à maintenant, c'était dans l'idée qu'il pourrait les aider à découvrir ce qui avait attiré leur flotte dans cette partie inconnue de l'espace. Inconnue de lui aussi. Il avait encore beaucoup de choses à apprendre.

Les informations apportées par ce nouveau déplacement lui parurent d'une importance secondaire. Toutefois, Gosseyn nota soigneusement qu'on l'emmenait dans un corridor où se trouvaient une demi-douzaine d'ascenseurs. Il monta l'équivalent de huit étages. Puis suivit un autre couloir au long duquel se tenaient des soldats en uniforme qui se mettaient au garde-à-vous et faisaient tous le même geste lorsque le Draydart passait devant eux.

Chaque garde posait la paume de sa main droite sur sa poitrine. Ce devait être le salut militaire des simples soldats.

La pièce dans laquelle ils pénétrèrent ressemblait plutôt à un grand salon. Il y avait des canapés, de larges fauteuils et quelques tables ; le groupe de courtisans, qui s'étaient entassés dans les autres ascenseurs et avaient suivi Gosseyn et son escorte – Quatre et le chef militaire –, prirent position, debout, près de l'un ou l'autre des sièges.

Il semblait y avoir plusieurs accès à cette grande salle. De l'endroit où il s'était arrêté, à côté du Draydart, Gosseyn put voir, un peu en retrait, une alcôve qui devait sans doute donner quelque part. Il y avait trois portes tendues d'étoffe, une sur chacun des murs. En plus de celle par laquelle ils étaient entrés.

Il resta là... à attendre. Gosseyn n'éprouvait pas le besoin particulier de préparer ses réponses avant cette seconde entrevue. Mais il se sentait vaguement inquiet, car quelle perte de temps ! Tous ces hommes, et lui-même, impliqués, chacun à leur manière, dans un événement colossal, attendant un enfant-roi qui, sans doute, allait

poser encore plus de problèmes...

Quelques instants après qu'il se fut abandonné à cette réaction négative, le petit garçon arriva d'un pas rapide en passant par l'alcôve. Chose extraordinaire, à peine entré, l'enfant-empereur s'arrêta, hésitant ; puis, comme s'il venait de prendre une décision, il fit quelques pas en direction de Gosseyn.

Après ce qui s'était passé, c'était un acte courageux. Et le regard brillant qu'il fixa sur le prisonnier était brave lui aussi. Brusquement, son visage se contracta.

— Qu'avez-vous fait ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Il était passé à l'attaque. À sa voix, on sentait qu'il était à la fois outragé et déterminé à agir. La première réaction de Gosseyn fut : « Bon, nous y revoilà ! » Cependant, au bout d'un moment, il sentit que le courage de l'enfant se situait à un autre niveau, et que la situation était moins menaçante qu'auparavant dans la salle du trône.

... Comme si le bref séjour de l'enfant-empereur dans les ténèbres de la capsule avait éveillé en lui, pour la première fois depuis des années, une certaine prudence.

— Votre Majesté, dit calmement Gosseyn, je vous conseillerais de n'utiliser la partie seconde de votre cerveau qu'en cas d'absolue nécessité, au moins jusqu'à ce que vos chercheurs scientifiques découvrent comment opère, dans cette région de l'espace, votre contrôle exceptionnel de l'énergie.

Chose étonnante, le petit garçon resta silencieux. Est-ce que cela voulait dire qu'il était en train de penser rationnellement ?

La réponse à cette question comportait plusieurs aspects négatifs. Ce n'est qu'à l'âge de dix-huit ans, unité de temps terrienne, que le cortex humain, où l'on pense pouvoir localiser la capacité de raisonner, atteint son plein développement physique.

Malheureusement, l'enfant impérial semblait n'avoir que douze ou treize ans. Cinq longues années terriennes devraient s'écouler avant qu'il dispose de l'équipement cérébral nécessaire. Et cependant, bien que les enfants de douze ans soient irréflechis, ils peuvent apprendre. Ils peuvent comprendre les idées. On peut, en particulier, leur enseigner la maîtrise de soi.

Peut-être ce jeune garçon venait-il de recevoir sa première leçon ?

Tandis que ces pensées traversaient son esprit à la vitesse de l'éclair, Gosseyn se sentit vaguement rasséréné et soupira intérieurement. En se rappelant les courtisans apeurés, les militaires obséquieux, et en fait tous ceux qu'il avait rencontrés jusqu'ici, il se dit qu'il était temps que le petit tyran réfléchisse.

Pendant que Gosseyn s'abandonnait à ses pensées, le jeune garçon

était demeuré immobile, le visage légèrement crispé.

Il n'allait pas tarder à réagir.

Gilbert Gosseyn pourrait-il canaliser d'une façon efficace cet étrange mélange de courage et d'intelligence incomplète qui l'affrontait en la personne de cet enfant qui, par héritage, avait reçu le droit de commander aux cent soixante-dix-huit mille soldats qui se trouvaient à bord de ce vaisseau de guerre ?

Gosseyn comprit quelle était la cause de son incertitude : il n'avait aucune expérience personnelle lui permettant de deviner ce qu'un enfant de douze ans pouvait faire.

Les premiers Gosseyn et lui-même n'avaient-ils donc aucun souvenir d'avoir été enfant ? Ses prédécesseurs ayant tous deux vécu sur Terre et sur d'autres planètes habitées par des hommes, avaient pu observer des enfants en diverses circonstances. Et Gosseyn avait accès à leur mémoire. Mais ils avaient surtout vu des enfants en train de jouer. Des enfants engagés dans des épreuves sportives. S'exerçant à la compétition dans le cadre de toutes sortes de jeux.

Voilà ce qu'il lui fallait !

Et avant que ce cerveau inachevé n'arrive à une conclusion fausse, Gosseyn renonça à la courtoisie due à ce super-enfant et parla sans attendre d'en avoir reçu la permission.

— Je parie que je peux retenir ma respiration plus longtemps que vous.

Un lourd silence s'abattit sur l'assemblée. Gosseyn Trois vit les serviteurs en uniforme et autres vêtements protocolaires se raidir et afficher leur stupéfaction.

— Je parie que non, dit le petit garçon tout-puissant.

Et sans attendre, il aspira une grande bouffée d'air. Ses poumons se remplirent. Ses joues se gonflèrent.

Gosseyn Trois, réagissant immédiatement, fit de même.

Puis ils demeurèrent immobiles. Tout d'abord, l'homme pensa : « Cela va me faire gagner une minute ou deux... et après ? »

Il venait de se tirer d'une joute bien plus dangereuse et qui n'avait duré qu'une cinquantaine de secondes : le cerveau second de Gosseyn avait lutté contre un pouvoir cérébral équivalant au sien, possédé par quelques personnes (ou familles) venues d'ailleurs ; l'un de ses possesseurs étant ce petit garçon maître d'un empire.

Plus les secondes passaient, plus Gosseyn devenait conscient de l'aspect complètement idiot que leur petit jeu devait présenter aux observateurs. Et cependant, puisque leur souverain s'y était prêté, personne n'osa rien dire.

Ils se tenaient tous aussi immobiles que les deux adversaires.

De cette trentaine d'hommes, sans compter les gardes restés à l'arrière-plan, seuls trois semblaient jauger la situation d'un air pensif. Le Draydart, Quatre et un troisième personnage qui se tenait à côté d'eux ; leurs visages reflétaient les réflexions auxquelles ils s'adonnaient. Voyant qu'il les regardait, ils détournèrent les yeux. Puis le troisième chercha délibérément à croiser le regard de Gosseyn et, remuant les lèvres, il forma silencieusement les mots suivants : « Laissez l'empereur gagner. »

C'était une solution que Gosseyn avait commencé à envisager. Que faire pour se gagner les bonnes grâces du petit garçon ? Jetant un rapide coup d'œil sur lui, il vit que les yeux de l'empereur s'exorbitaient, qu'il était sur le point de céder.

C'était le moment de se décider. Gosseyn reprit bruyamment sa respiration. Un bref instant plus tard, le petit garçon fit de même. Puis il s'écria, ravi :

— J'ai gagné ! J'ai gagné !

Gosseyn, jouissant d'un cortex pleinement développé – du moins avait-il des raisons de le croire –, se sentait le maître de la situation. Aussi s'accorda-t-il quelques bonnes bouffées d'air. Puis il sourit, comme pour reconnaître sa défaite, et dit :

— C'est l'apanage de la jeunesse. Mais je parie qu'il y a d'autres jeux auxquels je pourrais vous battre.

Le joli visage de l'enfant avait besoin de quelques minutes de plus pour retrouver sa couleur normale. Mais il s'éclaira tout de même.

— Je parie que vous ne pourrez pas me battre au scroub, dit l'empereur redevenu un enfant de douze ans. Ma mère ne veut plus jouer avec moi parce que je suis devenu trop fort pour elle.

— Il faut que j'apprenne quel type de jeu c'est avant d'engager la lutte contre vous, dit Gosseyn. Mais peut-être pourrions-nous faire une partie après que l'on m'aura attribué un logement et donné quelque chose à manger. (Il ajouta :) Après tout, il est temps de décider si vous allez me traiter en invité ou en prisonnier. En tout cas, je vous promets d'aider vos savants de tout mon pouvoir.

C'était le seul moyen auquel il avait pensé pour remettre l'affrontement à plus tard. Et s'il pouvait obtenir le répit qu'il désirait, tant mieux.

Il fut heureux de voir tout le monde soulagé lorsque le jeune garçon répondit :

— D'accord. À plus tard.

L'empereur se retourna vers l'homme qui avait conseillé à Gosseyn de le laisser gagner et lui ordonna d'une voix enfantine mais d'un ton ferme :

— Breemeg, trouvez-lui un appartement au... (encore un mot inconnu qui ressemblait à *palomar*). Et puis, poursuivit le petit garçon, lorsqu'il aura mangé, ramenez-le au... au secteur.

C'était à cela que ressemblait le dernier mot : *secteur*.

Breemeg s'inclina :

— Bien, Votre Majesté, vos ordres seront exécutés.

Le jeune empereur se détourna en disant :

— D'ailleurs c'est là que nous allons.

Gosseyn demeura silencieux tandis que l'enfant s'engageait dans l'alcôve et disparaissait à sa vue.

Le trajet pour le palomar démarra au pas de course. Comme si son guide, l'affable Breemeg, se rendait compte – de même que les autres qui l'avaient précédé – qu'il fallait que cet intermède soit le plus bref possible.

Tandis qu'il se hâtait à grandes enjambées le long d'un autre interminable couloir, Gosseyn prit tout de même le temps de jeter un coup d'œil sur son compagnon. Le profil sévère et résolu de Breemeg présentait le même nez pointu, légèrement trop grand, que Gosseyn avait déjà remarqué sur les autres visages. Sa peau était blanche, comme celle des Blancs de la planète Terre, mais avec quelque chose de subtilement différent ; elle était trop blanche, pratiquement exsangue. Sa toison de cheveux dorés semblait le trait physique distinctif de l'un des types humains représentés sur ce vaisseau, l'autre étant caractérisé par les cheveux bruns de Quatre.

Pour le moment, Breemeg avait la mâchoire serrée et les yeux mi-clos, comme si une idée désagréable hantait son esprit.

Gosseyn, ne pouvant connaître cette pensée que lorsque l'homme voudrait bien l'exprimer, effectua le reste du trajet avec sérénité. Il ne fut guère surpris lorsque, assez rapidement, Breemeg et lui franchirent une porte pour entrer dans ce qui devait être...

Ce fameux palomar !

Sa première impression fut qu'il s'agissait d'un jardin. De petits arbres. Des buissons. Quelque chose qui ressemblait à de l'herbe. Probablement une grande serre à bord de cet immense vaisseau.

Il aperçut vaguement un plafond élevé, des porches à demi cachés, une douzaine au moins, à peine visibles au travers des arbustes. Il y avait des portes à chaque extrémité du jardin. Entre elles et sur sa gauche, il crut voir miroiter de l'eau.

Une mare ? Il ne put s'en assurer. Car au moment où son guide et lui passaient le seuil de la porte à double battant et pénétraient à pas plus lents dans le jardin, Breemeg dit :

— Eh bien, monsieur Gosseyn, vous êtes maintenant au courant du problème posé aux adultes à bord de ce vaisseau amiral de la flotte dzan. Il nous faut passer toutes nos journées dans une misérable,

écœurante et scandaleuse soumission à cet enfant dément qui possède un cerveau capable de contrôler l'énergie.

Remarque inattendue. Ça oui. Mais dans un certain sens, pas tant que cela. Les Gosseyn précédents avaient rencontré et observé des lèche-bottes. Aussi Trois, en écoutant ces paroles amères, hocha-t-il silencieusement la tête. Il pensa : « Il va me proposer de participer aux intrigues politiques secrètes d'un groupe de résistants... Et que doit être la réponse d'un adepte de la Sémantique générale ? Elle sera, évidemment, liée aux exigences de ma survie.

« Si je suis encore à bord de ce navire... si j'ai décidé de rester, ce n'est pas afin de prendre parti pour les uns ou pour les autres, ou pour me faire des amis, mais dans le but de découvrir ce qui a provoqué l'arrivée de ces gens au voisinage de la capsule spatiale où j'attendais en état d'animation suspendue. »

Cela devait rester plus important à ses yeux que les problèmes posés par la monarchie à la petite noblesse dzan. Sauf que...

Il ne devrait pas oublier que le prisonnier qui avait été tiré de la capsule possédait maintenant une information de plus : quelqu'un (ou un groupe de personnes) détestait si violemment le pouvoir impérial qu'il avait révélé cette haine avec l'intention d'utiliser le nouvel arrivant contre le jeune empereur.

Et s'il refusait sciemment de s'en mêler, que feraient les conspirateurs ?

Se sentiraient-ils obligés de le réduire au silence ?

C'était possible mais peu probable. Car s'ils étaient prêts à tuer, ce serait pour eux plus simple d'assassiner le petit garçon puis de rejeter le crime sur cet étrange et mystérieux individu qui avait été ramené à bord contre l'avis de ces... conspirateurs. Tel aurait pu être leur stratagème.

Gosseyn s'aperçut qu'il souriait d'un air résolu. En fait, pensa-t-il, il faudrait un certain temps pour qu'une telle situation se développe. Aussi, au lieu de leur répondre, ferait-il mieux de leur poser des questions.

La première qu'il énonça semblait fort éloignée de son objectif. Mais elle avait son importance. Il demanda :

— Qu'est-il arrivé au père du jeune empereur ?

Ils étaient presque arrivés à l'une des portes lorsque Gosseyn lança cette parade. Les mots semblèrent faire aussitôt leur effet, car Breemeg s'arrêta. En même temps, il posa la main sur le bras de Gosseyn.

Celui-ci interpréta ce geste comme le signal d'une halte. Aussi s'arrêta-t-il. Il se retourna lentement pour faire face à son

interlocuteur. Et ajouta :

— Je suppose que l'enfant tient sa position d'un parent défunt.

Il regardait Breemeg tout en parlant. Aussi vit-il les lèvres minces se pincer et devenir plus minces encore. Et puis le mouvement s'inversa. Le visage se tordit, les lèvres se retroussèrent, et Breemeg dit avec âpreté :

— Cet enfant de salaud !

Cette réponse ne laissait aucun doute. À partir de maintenant, Gosseyn devrait tenir compte des sentiments que cet homme venait de révéler.

Il demeura silencieux et attendit que Breemeg lui explique pourquoi feu le père de l'empereur éveillait en lui des émotions aussi violentes. Sans ce surplus d'informations, il pourrait difficilement combler la brèche entre cet individu plein de haine et l'affable courtisan qui avait eu le bon sens de le pousser à laisser l'empereur gagner son pari.

Et il lui serait malaisé de déterminer quelle méthode, appuyée sur la Sémantique générale, pourrait venir à bout de ce problème. Pour trouver la solution, il fallait connaître tous les éléments du problème à résoudre.

Les minutes passèrent et Breemeg restait là, les yeux fixes. Pour Gosseyn, le temps était venu de faire quelque chose de complètement étranger à l'univers émotionnel qui venait de frapper cet homme de paralysie.

— J'ai combien de temps avant d'être obligé de me présenter au secteur ? demanda-t-il.

— Oui ! oui ! s'exclama Breemeg.

Chose presque impossible, son visage parut pâlir encore. Il émergea de quelque prodigieux abîme intérieur et revint au monde qui l'entourait. Avec brusquerie, ses doigts resserrèrent leur prise sur le poignet de Gosseyn. Et il le tira en avant.

En direction de la porte qui leur faisait face. Soudain, l'affabilité reparut.

Ce fut le courtisan qui dit calmement :

— Nous ferions mieux d'entrer et de vous trouver quelque chose à manger. Sa Majesté n'aime pas attendre... comme vous avez dû vous en apercevoir...

De sa main libre, Breemeg manœuvra l'équivalent d'un loquet ou d'une serrure automatique.

La porte s'ouvrit vers l'intérieur. Gosseyn aperçut un sol recouvert de moquette, un canapé et un fauteuil verts, et quelques tables, plus loin, sur l'un des côtés de la pièce. Et venant de ce coin-là... la voix de

Deux disait :

— Entrez, entrez, monsieur Gosseyn, nous avons déjà tout préparé pour vous.

Il fut surpris, mais non alarmé, d'entendre cette voix familière. Tout en franchissant le seuil et en pénétrant dans la pièce, il savoura l'utilisation que Deux faisait du mot « nous ». Il aperçut donc en premier Voix Deux puis, par-delà une porte qui menait à une autre pièce plus petite, Voix Un ; et il en déduisit qu'il ne devait entrer en contact qu'avec un petit nombre d'individus, ceux qui étaient déjà au courant de ses antécédents.

Alors il dit « Hello ! » à Deux et fit un petit signe de main à Un. Pendant ce semblant d'échange de politesses, Gosseyn sentit que Breemeg était resté derrière lui. Il ne fut donc pas étonné d'entendre le courtisan dire, avec l'accent d'un supérieur s'adressant à un subordonné :

— Monsieur Onda, qu'avez-vous préparé pour notre invité ?

Maintenant, il apprenait des noms. Ou du moins, pour le moment, un nom. Mais c'était mieux que rien.

Voix Deux – Onda – répondit, du ton de quelqu'un qui accepte son rôle subalterne :

— Monsieur, nous avons testé chimiquement les liquides nutritifs que la capsule injectait à notre... invité. Et nous avons préparé une soupe en combinant certaines des substances alimentaires que nous y avons trouvées.

C'était le plus grand des deux hommes ; il avait un visage allongé alors que celui de Voix Un était carré. Onda était aussi le plus âgé. Il dit, en ayant presque l'air de s'excuser :

— Il nous aurait fallu deux ou trois heures pour préparer un repas plus substantiel.

Breemeg accepta l'explication d'un bref hochement de tête qui avait quelque chose d'impérieux. Sur ce, il prit Gosseyn par le bras et dit :

— Je vais vous faire visiter vos quartiers.

Première confirmation verbale qu'il venait d'atteindre l'une de ses destinations. Et que c'était probablement ici qu'il demeurerait durant son séjour à bord. Gosseyn décida de ne pas tenter d'estimer, pour le moment, quelle en serait la durée. Il lui faudrait en discuter avec son alter ego lointain.

On lui fit faire rapidement le tour de l'appartement composé d'une chambre à coucher, d'une salle de bains attenante, puis d'une pièce pouvant servir, à la fois, de bureau et de salle à manger... du moins c'est ainsi qu'il se décrivit mentalement les lieux car il y avait

quelque chose qui ressemblait à un écran de télévision encastré dans l'un des murs et un autre appareil électronique qui en dépassait, ainsi qu'un fauteuil et un bureau ; et parce qu'à l'autre extrémité de la pièce, il vit une table vernissée qui devait être un meuble de salle à manger, avec des chaises disposées à intervalles réguliers.

Il était normal que son identification des choses reflète les idées terriennes les concernant ; et en plus cet appartement ressemblait aux logements que l'on pouvait trouver un peu partout dans le système solaire. Ainsi, la quatrième pièce avait l'apparence d'une cuisine, avec un meuble qui pouvait être une plaque de cuisson, une chaise et une petite table sur laquelle Voix Un venait de poser un bol fumant, plein d'une soupe d'un brun tirant sur le vert.

Il y avait aussi des étagères et des tiroirs. Mais la signification de la soupe était si évidente qu'il obéit automatiquement lorsque Onda lui fit signe de prendre place sur la chaise, sans craindre aucune mauvaise surprise.

Mais les paroles que Onda prononça alors lui causèrent un choc. C'était une question ainsi formulée :

— Peut-être qu'avant de poursuivre, monsieur Breemeg, vous pourriez nous parler de l'anomalie que nous avons décelée plus tôt dans le cerveau de M. Gosseyn.

Le courtisan, qui était resté debout, un peu à l'écart, s'avança.

— La connexion rompue ? demanda-t-il.

— Oui.

Silence.

« Où es-tu lorsque j'ai besoin de toi, Sémantique générale ? » pensa piteusement Gosseyn.

Ce vaisseau et ceux qui y vivaient s'obstinaient donc à le plonger dans des situations imprévisibles... Anomalie ! Connexion rompue ! Ces mots suggéraient des implications vagues et déplaisantes ; et il ne pouvait qu'attendre qu'on veuille bien les lui découvrir.

Il vit que Breemeg était venu se placer de l'autre côté de la table et le regardait fixement.

— Avez-vous l'impression d'être en bonne santé ? lui demanda le courtisan. N'éprouvez-vous aucune sensation de faiblesse ? Ressentez-vous un manque de quelque chose ? Comment réagissez-vous physiquement à une activité physique intense après des années passées en état d'animation suspendue ?

À première vue, cela ressemblait à un interrogatoire tout à fait normal ; et Gosseyn se détendit un peu. Normal, pensa-t-il, sauf en ce qui concernait la note négative apportée par les mots « anomalie » et « connexion rompue ».

Il lança donc, pour voir :

— J'ai l'impression d'être en bonne condition physique. Pourquoi me demandez-vous cela ?

Breemeg fit un signe de tête à Onda.

— Dites-le-lui.

Le plus grand des deux savants – du moins Gosseyn supposait-il qu'il s'agissait de savants – hocha aussi sa tête chevaline en disant :

— L'une des connexions du système de survivance de votre capsule était rompue. L'examen des deux moitiés brisées, dont l'une était reliée à une terminaison nerveuse de votre nuque, a révélé que la cassure s'est produite il y a longtemps.

« Aussi, poursuivit-il en haussant les épaules, quelque chose qui devait, croyons-nous, vous garder en bonne forme n'a pas fonctionné durant des années. N'avez-vous rien remarqué ? conclut-il.

Gosseyn avait déjà rapidement passé en revue tous les actes qu'il avait accomplis depuis son réveil ; et la Sémantique générale lui vint alors en aide, car lorsque Onda lui posa sa dernière question, il n'eut pas besoin d'examiner de nouveau ce qui avait déjà été évalué. Il se contenta de secouer la tête.

— Je me sens en pleine forme.

— Pourtant, fit remarquer Onda d'un air peu convaincu, il m'est impossible de croire que ceux qui ont élaboré un équipement aussi complexe auraient pu y inclure un élément dépourvu d'utilité. (Il redressa son petit corps râblé.) Vous devriez nous signaler aussitôt le moindre malaise suspect ; peut-être pourrions-nous encore compenser cette défaillance.

Gosseyn acquiesça :

— C'est dans mon intérêt de le faire.

— Il y avait là-dedans un dispositif électrique, intervint Voix Un pour la première fois, du seuil où il s'était tenu. Une espèce de stimulant neural.

Gosseyn vit que Breemeg commençait à s'énervier ; et comme il avait remarqué qu'il y avait une paille en plastique, d'un centimètre d'épaisseur sur dix de longueur, posée à côté du bol de soupe, il s'en empara.

Les Gosseyn précédents auraient dit que ce qu'il aspira grâce à la paille avait un goût d'eau de vaisselle, avec une vague saveur sucrée qui rappelait un peu le jus d'orange et un corps gras dilué en petite quantité.

Il s'avéra que son estomac acceptait de garder la totalité de cette mixture. Lorsqu'il eut pratiquement vidé le bol, il leva les yeux. Breemeg lui fit signe.

— Très bien, monsieur Gosseyn, allons-y !

Le secteur était aussi un jardin qui les mena à une autre porte, plus ornée. Mais ce fut l'empereur lui-même qui répondit au coup de sonnette, ou à tout autre signal, déclenché par Breemeg.

Gosseyn s'aperçut que le courtisan déglutissait littéralement ; il vit sa pomme d'Adam monter et descendre. Mais avant que le petit homme recouvre son aplomb officiel, l'enfant dit, en le congédiant du geste :

— Vous pouvez vous retirer, Breemeg. Je m'occuperai moi-même de notre invité. Merci.

Il le fit entrer. Quelques secondes plus tard, la porte se referma au nez de Breemeg dont Gosseyn ne sut dire s'il était furibond ou soulagé de pouvoir partir.

Gosseyn suivit l'empereur-enfant dans une grande pièce décorée avec goût. Mais il remarqua qu'ici comme dans son appartement du palomar, l'ameublement, quoique plus élégant, était néanmoins adapté aux exigences du vol spatial.

Canapés, fauteuils et tables étaient encastrés dans le sol ; tout était solidement fixé. Et, au travers du tapis, il sentit un plancher métallique qui ne cédait pas sous les pieds.

Il fut surpris de voir que le petit garçon était seul. Pas de serviteur visible, aucun signe de la présence de sa mère, et pas de garde. Plusieurs portes closes, mais aucun bruit en provenance des pièces sur lesquelles elles donnaient.

... Rien que lui et le jeune empereur qui se dirigea vers ce qui semblait être un mur décoré. Il découvrit sans étonnement que cette décoration n'était autre que l'écran du jeu de scroub.

« Qu'est-ce que je fais ici ? » se demanda-t-il piteusement.

Bien sûr, il connaissait la réponse. Il avait évité une confrontation avec un enfant dément en introduisant, entre eux, un élément ludique. Et ce même petit garçon était maintenant impatient de lui présenter cette surface brillante dont une partie changeait lorsqu'on appuyait sur un petit ornement. Il y avait là la plupart des couleurs qu'il connaissait. Pour gagner, il fallait être le premier à étendre la même couleur sur toute la surface, soit de bas en haut, soit de gauche à droite.

Comme le lui expliqua le jeune empereur, on pouvait lire des indications dans la séquence chromatique qui s'allumait lorsqu'un motif changeait de couleur. Si l'on était malin, on pouvait utiliser ces fils conducteurs et deviner quelle serait la couleur gagnante et dans quelle direction elle s'étalerait.

Gosseyn était malin et après avoir, à la grande joie de son jeune adversaire, perdu trois parties, il vit comment gagner la quatrième. Après avoir hésité un moment, il décida de ne pas tricher en faveur de l'enfant.

La réaction du petit garçon fut inattendue : il virevolta sur lui-même, traversa la pièce en courant, en se faufilant entre les tables et

les chaises, et se mit à marteler à coups de poing une belle porte bleue en criant :

— Maman, maman, il m'a battu au scroub !

La porte s'ouvrit et une jeune femme apparut. Du moins, Gosseyn supposa que cet être blond, vêtu d'un uniforme masculin composé d'un pantalon et d'une chemise de couleur, que cet individu au visage délicat... était la mère que l'enfant venait d'appeler avec tant d'insistance.

Et lorsqu'elle parla, ce fut avec la voix musicale d'une femme.

— Monsieur, Enin m'a parlé de vous. Il n'a pas l'air de bien se rappeler votre nom.

Gosseyn le lui dit et ajouta :

— Je pense que je peux montrer à l'empereur quels sont les indices qui pourront l'amener à gagner.

Il poursuivit :

— Il en connaît déjà plusieurs, mais il y a encore d'autres signes révélateurs.

Tout en lui développant son explication, il détailla la mince silhouette et le visage aux traits réguliers et distingués de la jeune Dzan. Il se dit que la mère de l'empereur, convenablement vêtue de soie, ou même d'une simple robe, serait une femme d'une grande beauté.

Il remarqua aussi le nom qu'elle avait donné à son fils : Enin... « J'accumule vite les informations sur ce grand vaisseau, et elles me sont fournies par les personnages les plus importants. »

Il n'avait plus qu'à poursuivre son objectif : obtenir le plus de détails possible.

La femme prit de nouveau la parole :

— Assez joué pour le moment, Enin. C'est l'heure de ta leçon. Vas-y, mon chéri.

Elle se pencha et l'embrassa sur la joue droite.

— Laisse M. Gosseyn ici. J'aimerais lui parler.

— D'accord, maman.

La voix de l'enfant semblait soumise. Il se tourna vers Gosseyn et dit d'un ton presque suppliant :

— Vous n'allez pas nous causer d'ennuis, monsieur Gosseyn, hein ?

Gosseyn secoua la tête en souriant.

— Je suis votre ami et votre compagnon de jeux à partir de maintenant.

Le petit visage s'illumina.

— Oh ! chouette ! Nous allons bien nous amuser. (Il se tourna

tout heureux vers sa mère et lui dit :) Tu vas être gentille avec lui, maman ?

La femme hocha la tête.

— Je vais le traiter comme je traitais ton père.

— Oh ! mince alors !

Le petit garçon frémit. Ses yeux s'agrandirent.

— Tu veux dire que... peut-être... M. Gosseyn et toi, vous allez vous enfermer dans ta chambre, et ne pas en sortir pendant au moins une heure, comme vous le faisiez, papa et toi ?

Avant de lui laisser le temps de répondre, il se tourna vers Gosseyn :

— Monsieur, si elle vous emmène dans sa chambre, vous me direz ensuite de quoi vous avez parlé ?

— Ce n'est qu'avec la permission de votre mère, répondit Gosseyn que je révélerai ce que nous aurons dit en tête-à-tête.

— Oh ! flûte !

— Cela s'appliquera aussi à nos propres discussions. Par exemple, je ne dirai à personne que je vous ai battu à une partie de scroub... à moins que vous ne m'en donniez la permission.

— Oh ! (Un silence. Puis :) Si c'est comme ça, d'accord.

La jeune femme prit son fils par la main.

— Bon, mon chéri, maintenant tu y vas.

Elle l'accompagna jusqu'à une porte brune, dans un coin, l'ouvrit et appela quelqu'un qui était là.

— Voilà votre élève. C'est l'heure de la leçon.

Gosseyn n'eut aucune peine à imaginer la réaction du professeur en l'entendant. Il ne devait pas se sentir plus à l'aise en compagnie de son élève que Breemeg ou les autres courtisans. À moins que...

Peut-être qu'ici, dans le secteur, l'enfant-empereur menait une vie de famille normale ? Sous l'autorité chérie et acceptée d'une mère ?

Quant à lui-même et à sa progression vers quelque chose de positif... il ne voyait rien venir. « On m'expédie d'une affaire sans importance à une autre. » Au fond, il en était toujours à zéro.

Il ne se sentait même plus capable d'imaginer ce qui allait se produire. Il n'était qu'un double de Gilbert Gosseyn, prématurément éveillé. Il était pourtant toujours convaincu que s'il avait été découvert par les Dzans, ce n'était pas sans raison. Mais Gosseyn Deux pouvait très bien mener seul l'enquête sur l'arrivée de cette flotte dans cette région de l'espace.

Malheureusement, maintenant qu'il était éveillé, il n'avait plus du tout envie de retourner de son plein gré dans la capsule spatiale... ce qui était probablement l'une des options envisageables.

Il se retrouvait donc dans la peau d'un Gosseyn dont personne n'avait besoin, mais qui ferait tout son possible pour rester un moment de plus dans les parages. Pourtant, il ferait peut-être mieux de laisser les affaires sérieuses aux mains de son prédécesseur.

— Qu'en penses-tu, Gosseyn Deux ? demanda-t-il mentalement.

La réponse, lorsqu'elle atteignit son esprit, semblait accompagnée d'un sourire.

— Cher alter ego, tu es au centre du plus grand événement spatio-temporel de cette galaxie ; moi, ici, je suis en dehors et, avec quelques amis importants, je l'observe à distance. Enro est le plus troublé par ce qui vient de se passer et il aimerait utiliser notre moyen de transport instantané pour pouvoir aller là-bas et parler avec ces gens. Jusqu'ici, je ne lui ai pas cédé ; mais même Crang aimerait venir te rendre visite sur ce vaisseau amiral. Maintenant que tu es en bons termes avec l'empereur et sa mère, nous pourrions peut-être prévoir un entretien.

Gosseyn Trois répondit mentalement :

— Autant que je puisse en parler, je pense que cela leur plairait de recevoir des visiteurs. Mais peut-être pas tout de suite.

— Nous ne sommes pas encore certains que ce soit une bonne idée. Nous en discuterons plus tard.

Gosseyn Trois mit fin à cette conversation mentale qui avait été fort brève. Mais la jeune femme avait eu le temps de refermer la porte de la salle de classe, de se retourner et de revenir vers lui.

Tout semblait parfaitement normal dans le temps et dans l'espace. Aussi, tandis que Gosseyn la regardait approcher, il trouva simple et naturel de lui proposer, comme en s'excusant :

— Madame, je pense qu'il faudrait que quelqu'un me ramène à l'appartement qui m'a été attribué ; j'y resterai jusqu'à ce que votre fils ait besoin de moi.

La jeune femme s'était arrêtée pendant qu'il parlait. Et maintenant elle le regardait fixement avec une curieuse expression sur le visage. Elle souriait légèrement.

— Cela va prendre un peu plus d'une heure, dit-elle. Je veux dire, la leçon.

Elle était la Plus Grande Dame de l'Empire ; et Gosseyn ne comprit pas pourquoi elle apportait cette précision quant à la durée de la leçon ; ce laps de temps n'éveillait en lui aucune association d'idées. Ce qui le frappa, une fois de plus, ce fut sa parfaite connaissance du français. Mais il n'avait pas l'intention d'en discuter avec elle. Il traiterait de cela avec les savants. Plus tard.

Considérant tout ce qu'il venait d'entendre, il en conclut que le père de l'enfant avait dû mourir jeune, à guère plus de trente ans. En

années terriennes, bien entendu.

Mais, apparemment, les impératrices veuves de ce pays ne succédaient pas à leur mari.

Cette pensée fugitive poursuivait sa course rapide et imprévisible.

Et imprévisible fut ce qui suivit, lorsque la jeune femme dit avec un grand sérieux :

— Vous êtes le premier homme auquel Enin répond comme un garçon à son père. Et je me demande, maintenant que je vous ai vu, si vous ne devriez pas m'épouser et tenter de faire pour lui ce que personne d'autre n'a encore réussi à accomplir.

Une pensée imprécise flotta dans l'esprit de Gosseyn. Elle l'avait déjà hanté, mais cette fois elle eut, sur lui, un impact tout particulier : « Je suis complètement sidéré. Je me sens pris au dépourvu, comme jamais quelqu'un formé à la Sémantique générale ne devrait l'être. »

Rien ne l'avait préparé à entendre une telle proposition.

Est-ce qu'un refus, et même une hésitation à répondre, seraient considérés comme une insulte mortelle ? Un certain type d'homme aurait aussitôt accepté l'occasion offerte par cette situation. Mais un adepte de la Sémantique générale n'agissait pas ainsi.

Il dressa une première barrière.

— Votre Majesté me fait là un grand honneur, mais ce n'est peut-être pas très raisonnable. Il vaudrait mieux envisager d'abord les répercussions qu'un tel mariage pourrait avoir sur votre sort et celui de votre fils.

La jeune femme sourit. Elle ne paraissait pas avoir compris que ses avances venaient d'être repoussées. Elle répondit :

— C'est une remarque pleine de délicatesse. Mais vous ne tenez pas compte du fait qu'il y a deux ans que mon mari est mort. Donc, avant que nous commencions à discuter d'un projet à long terme, j'aimerais que vous veniez dans ma chambre qui, comme vous le savez... (et elle désigna la porte bleue d'un signe de tête)... est attenante à ce salon.

Elle poursuivait d'un air très sérieux :

— C'est la première fois depuis sa mort que je rencontre un homme qui éveille en moi le désir, et j'ai très envie de faire l'amour avec vous. Venez.

Elle s'était d'abord arrêtée à environ deux mètres cinquante de lui. Puis elle le rejoignit et posa la main sur son bras. Tandis que Gosseyn se laissait entraîner, sans opposer de résistance, en direction de la porte bleue, d'autres réflexions se succédèrent dans son esprit.

Le problème des relations entre les hommes et les femmes était rarement abordé au cours de l'acquisition des techniques de pensée $\bar{A}$.

Depuis des temps immémoriaux, les mâles humains de la planète Terre cherchaient à satisfaire leurs besoins sexuels. Ils pouvaient être comblés, et l'étaient, par un grand nombre de femmes. Mais, selon une certaine théorie psychologique, un individu mâle était, dans la plupart des cas, particulièrement attiré par une femelle de son âge, ou plus jeune, qui lui rappelait sa mère. On disait qu'il faisait une fixation sur la jeune femme qui éveillait en lui une réaction amoureuse. Elle devait alors accomplir un certain nombre d'actes fort peu maternels avant que le besoin soit comblé. Il y avait, bien sûr, des cas où une autre femme lui rappelait encore plus fortement sa mère. Mais, à la longue, il finissait par être satisfait.

Les corps des Gosseyn n'avaient jamais eu de mère dans cette galaxie. Sans doute, il y a environ un million d'années, avant la Grande Migration, un enfant était né selon les moyens traditionnels. Il se pouvait même que les premières relations que cet enfant avait eues avec sa mère imprégnassent encore sa mémoire subconsciente. Il serait alors difficile de faire la différence entre les sentiments qui se rattachaient à cette ancienne mère et ceux éveillés par sa prise de conscience de ce fait inéluctable : il fallait bien qu'un jour, un Gosseyn ait une liaison avec une femme.

Chose incroyable, la femme qui voulait avoir avec lui une relation de ce type venait de s'emparer de son bras. Et, tandis qu'il la suivait, il put voir une fois de plus combien les traits de son visage étaient beaux et son corps merveilleusement féminin. À ce moment, elle fit une déclaration fort intéressante :

— Vous me rappelez mon père. Aussi, je suis tout à fait sûre d'avoir trouvé non seulement l'homme qu'il faut pour Enin, mais de plus celui qui me rendra heureuse !

Quelques instants après, ils franchirent le seuil de la porte bleue ; qu'elle referma derrière eux. Gosseyn entendit s'enclencher le verrou.

« Ce n'est sûrement pas un grand moment historique », pensa piteusement Gosseyn Trois.

Un surhomme – c'était le nom que l'on pouvait donner aux Gilbert Gosseyn de cet univers – était poussé par une femelle humaine à participer à ce qui semblait être un acte sexuel normal. Le surhomme résistait à cette sollicitation ; et cependant, c'était un célibataire qui n'avait contracté aucun engagement vis-à-vis d'une autre femme. Et, fait également significatif, aucun de ses prédécesseurs... qui eux aussi, d'après les souvenirs qu'il partageait avec eux, n'étaient ni fiancés ni mariés... n'avaient eu de rapports intimes avec une femme.

Deux femmes seulement auraient eu l'occasion d'établir une relation de ce type avec l'un des Gosseyn. Leej, et l'ex-Patricia Hardie. Peut-être cette dernière pourrait-elle lui expliquer pourquoi il ne s'était rien passé pendant la nuit où Gilbert Gosseyn et elle avaient partagé la même chambre.

Poussé par ces considérations nombreuses mais sommaires, Gilbert Gosseyn Trois s'adressa à son lointain alter ego justement au moment où la porte de la chambre se refermait derrière lui.

— Peux-tu demander à Patricia de s'expliquer là-dessus ?

Il espérait obtenir ainsi quelques données qui l'aideraient à se tirer de cette situation. En même temps, il se dit que tout rapport intime qu'il établirait avec quelqu'un serait automatiquement partagé par Gosseyn Deux.

C'était un obstacle de plus à ce genre de chose, qui exigerait un accord préalable du type... je-regarde-ailleurs-pendant-ce-temps-là.

Tandis qu'il pensait à cela, Gosseyn Deux questionnait l'ex-Patricia Hardie.

Il y eut un silence. Puis la voix de la jeune femme se fit entendre par l'entremise du cerveau de Gosseyn Deux. Elle avait l'air légèrement amusée, comme s'il s'agissait d'un sujet auquel elle n'avait pas encore pensé, mais qu'elle aurait trouvé comique.

— Si vous consultez les souvenirs communs aux deux Gosseyn, vous apprendrez que nous étions alors dans une situation très tendue.

Bien que les autres personnes impliquées l'ignorassent, j'étais la sœur d'Enro... avec toutes les contraintes que cela implique. Et, en plus, j'avais déjà rencontré Eldred, et la fascination qu'exerçait sur moi la Sémantique générale en avait fait, à mes yeux, quelqu'un d'extraordinaire. J'avais tout de suite vu en Gilbert Gosseyn un protecteur, un homme sur lequel je pouvais compter.

Elle ajouta :

— Maintenant que nous avons un Gosseyn Deux et un Gosseyn Trois, tous deux vivant en même temps, nous nous sommes aperçus que le premier Gosseyn était un être différent ; le fait de partager ses souvenirs a fortement intéressé et même fasciné Gilbert Gosseyn Deux. Mais si vous tenez compte de tous les facteurs que j'ai mentionnés, vous en déduirez que, durant la nuit que nous avons passée ensemble nous n'avions guère de raisons de nous embarquer dans une relation personnelle intime.

Elle parut sourire de nouveau en concluant :

— Vous êtes peut-être dans une situation difficile, mais je n'arrive pas à me sentir désolée pour vous. D'un autre côté, si c'est à cause de la Sémantique générale que Gosseyn Un n'a pas essayé d'abuser de la situation cette nuit-là, nous avons là une nouvelle réflexion éthique d'une grande valeur. Comme vous le savez, beaucoup d'hommes, dans l'univers, possèdent une morale raffinée qui les retient de commettre des actions indélicates ; et j'approuve qu'il en soit ainsi.

L'analyse de l'ex-Patricia Hardie avait été un peu longue mais elle parut convaincante à Gosseyn Trois. Et le temps qu'elle avait pris pour la formuler lui avait permis d'effectuer ses propres réflexions morales.

« Que puis-je dire d'autre ? » pensa-t-il.

La décision à laquelle il était parvenu semblait de type cortical. Et, tout en restant au seuil de cette chambre qu'au premier coup d'œil il avait qualifiée de luxueuse, il secoua doucement la tête en disant à la femme qui le regardait, à demi tournée vers lui :

— Ma philosophie et l'envie que j'ai de vous protéger m'interdisent de tirer avantage des sentiments que vous éprouvez pour moi.

Mais il était un peu tard pour la repousser ainsi. Car elle avait déjà ôté cette drôle de chemise masculine, exposant à sa vue un sous-vêtement transparent et la partie supérieure de deux seins nus. Tandis qu'il parlait encore, elle se tourna complètement pour lui faire face ; et il ne put dire, à l'expression de son visage et à son attitude légèrement penchée en avant, si elle était choquée par ses paroles.

— Votre philosophie ? répéta-t-elle enfin. Vous voulez dire... votre religion ?

— Cela s'appelle la Sémantique générale, dit Gosseyn aussi aimablement que possible.

— Et... (elle s'était redressée)... la Sémantique générale interdit qu'un homme et une femme aient des relations sexuelles hors du mariage ?

Comme la Sémantique générale ne défendait jamais les relations sexuelles, dans quelque situation que ce soit, Gosseyn Trois se dit que son beau raisonnement était bien rapidement mis en échec.

Néanmoins, il s'arma de courage.

— Madame, je voudrais que vous songiez à la situation dans laquelle nous sommes. Il y a peu, un étranger – moi-même – était amené à bord de ce vaisseau. Une heure environ après que les savants l'aient réveillé, la mère de l'empereur annonce qu'elle va l'épouser. On pourrait croire que j'ai utilisé un pouvoir mental particulier pour influencer cette dame. Lorsque cette idée viendra à l'esprit des officiers de ce navire, ils vont tout faire pour vous secourir et rien ne pourra les dissuader de m'éliminer s'ils le jugent nécessaire.

Au fur et à mesure qu'il parlait, l'expression du visage et des yeux de la jeune femme se modifia progressivement ; elle semblait accueillir favorablement son argument.

En effet, quelques instants plus tard, elle hocha la tête.

— Je vois qu'un mariage précipité serait déraisonnable. Mais une liaison secrète, si nous avons tous deux l'intention de la conclure par un mariage, satisferait sûrement à tous vos scrupules religieux.

Gosseyn se surprit à sourire ; car, en vérité, c'était un sujet auquel la Sémantique générale ne s'était jamais attaquée. Pourtant il affirma avec assurance :

— Pas dans le cas de la Sémantique générale.

Durant ce très bref entretien, la jeune femme avait tout de même eu le temps de se faire une opinion personnelle, car elle eut, soudain, un sourire ironique.

— Mon cher ami, dit-elle d'un ton sarcastique, un de ces jours, il faudra que vous me parliez de la Sémantique générale et de son dieu ; que vous m'expliquiez comment il a réussi à réprimer les passions de la créature la plus obstinée de tout l'univers et la plus déterminée à satisfaire ses désirs sexuels : l'être humain.

« Je n'accepte qu'à contrecœur que vous ne puissiez, pour une raison quelconque, vous adapter à la réalité la plus simple qui soit : les relations sexuelles. Et peut-être devrais-je réévaluer l'impression que vous avez faite sur moi. Mais cela peut attendre. Et... (avec plus de douceur)... puisque je me suis résignée à ce qu'il ne se passe rien entre nous maintenant – cette discussion choquante ayant réussi à me

refroidir –, pourquoi ne retournez-vous pas dans l'autre pièce où je vais bientôt vous rejoindre ?

— Merci, madame.

Sur ce, Gosseyn fit demi-tour, ouvrit la porte et passa dans le salon.

Il se sentait vaguement honteux. Mais également soulagé car il ne voulait pas s'engager vis-à-vis d'une femme avant que sa situation ne se soit quelque peu clarifiée...

— D'accord, Gosseyn Deux ?

La réponse lui parvint aussitôt : mais elle avait la même ambiguïté que les réflexions qu'il venait de faire.

— Nous avons besoin de plus d'informations, c'est vrai ; mais Patricia est en train de hocher la tête en souriant.

— Dites à cette dame que les femmes ont, depuis des temps immémoriaux, repoussé les hommes et qu'elles pensent avoir de bonnes raisons pour le faire... Et cela ne fait sourire personne.

Il n'y eut aucune objection.

Qu'allait-il se passer maintenant ?

Il s'était assis dans l'un des confortables fauteuils. Il attendait que la jeune femme le rejoigne d'un moment à l'autre. Mais même lorsqu'elle serait là, la question se poserait tout de même.

« Où tout cela va-t-il nous mener ? »

Gosseyn Trois prit conscience du bruit de sa respiration. Il s'agitait nerveusement et, plusieurs fois, ses vêtements frottèrent contre le doux et luxueux capitonnage. En dehors de cela... un silence de mort.

Cette salle de réception n'était que beauté et luxe. On sentait que cet appartement avait été décoré et meublé pour combler les exigences de personnes habituées à jouir d'une fortune colossale.

Mais cela ne faisait qu'accentuer le sentiment qu'il avait d'être un intrus, ignorant de son environnement.

« C'est vraiment ridicule... » pensa-t-il.

L'un des événements les plus importants de l'histoire des deux galaxies venait de tirer ce navire de guerre géant d'un autre univers-île pour l'amener ici, dans cette région de la Voie Lactée. Et cela s'était accompli à la vitesse d'une similarisation à vingt décimales.

Il lui était impossible d'en analyser immédiatement les conséquences. Il savait seulement qu'elles devaient être nombreuses. Il fallait que la signification colossale de cet avatar de l'espace-temps soit étudiée et comprise scientifiquement.

... Et il aurait aimé avoir la certitude que des hommes comme Breemeg et le Draydart, des représentants d'un peuple militaire, ne se contenteraient pas d'attendre et passeraient à l'action, quelle qu'elle soit.

Quelque chose était sûrement en train de se produire dans ce vaste vaisseau. Des esprits pénétrants devaient, en ce moment même, se demander comment se déroulait l'entretien entre un étranger appelé Gilbert Gosseyn d'une part, et l'empereur et sa mère, de l'autre.

Et d'ici peu de temps, quelqu'un allait venir voir ce qui se passait.

À cette idée, d'une équipe d'investigateurs envahissant les lieux, Gosseyn se dit que les restrictions qu'il s'était imposées dans la salle

du trône n'avaient plus de raison d'être, ici. « L'offre personnelle que m'a faite cette jeune femme m'oblige, en cas de conflit, à revenir ici pour les secourir, elle et son enfant. »

Aussi se leva-t-il en hâte. Rapidement, il choisit une portion du sol, dans un coin, derrière des tentures tirées. Il accomplit, à l'aide de son cerveau second, la photographie mentale qui lui permettrait de revenir instantanément par une similarisation à vingt décimales.

Quelques instants plus tard, lorsqu'il fut réinstallé dans son fauteuil, il s'aperçut que son alter ego manifestait une certaine activité mentale.

— J'ai dit aux autres ce que tu viens de faire (ce message en provenance de Gosseyn Deux, comme ceux reçus auparavant, ne différait en rien de ses pensées), et ils pensent qu'ils vont se joindre à toi en me laissant la responsabilité de ce qui se passe ici.

Dans cette transmission, la partie non explicitée, « ce que tu viens de faire », était typique du processus mental qui s'opérait entre les deux esprits. Elle se référait à la photographie que son cerveau second venait de prendre d'une portion du sol.

— Tu veux dire... tout de suite ? demanda mentalement Gosseyn.

— Aussi, poursuivit le cerveau de Gosseyn Deux, voyons si à nous deux nous ne pouvons pas utiliser l'endroit où tu es, en ce moment, dans cette pièce, pour les transmettre à côté de toi, comme tu as transporté le corps du jeune empereur dans la capsule spatiale. D'abord, Eldred Crang...

La mention de sa transmission du corps du petit garçon éveilla en lui le souvenir fugitif d'autres lieux photographiés, loin d'ici... toujours utilisables ? se demanda-t-il.

Il entendit un bruit derrière lui, un peu sur sa gauche. Puis Gosseyn Deux pensa :

— Maintenant... Leej.

Gosseyn Trois se retourna. Il vit et reconnut tout de suite, grâce à la mémoire de son double, Eldred Crang qui sortait rapidement de derrière les tentures. Et, au même moment, Leej apparut, issue de nulle part. Elle s'écarta à la hâte pour laisser la place à Enro qui fit de même pour les Prescott, que suivit, pour finir, Patricia Hardie Crang.

— Mais, objecta mentalement Gosseyn Trois, un peu tardivement, ne penses-tu pas que nous devrions d'abord...

Il s'arrêta. L'idée lui vint qu'une différence commençait à se profiler entre Gosseyn Deux et lui-même. Son alter ego et lui étaient en deux lieux dissemblables, ils avaient donc des problèmes différents. Les soucis de l'un des Gosseyn ne se communiquaient pas à l'autre avec la totalité de leur impact.

La conséquence en était fort intéressante. « Sur le plan de l'expérience, nous divergeons à chaque instant. Bientôt, nous ne serons plus le double l'un de l'autre... »

Pas le temps de penser à cela maintenant. Il y avait trop de choses à faire. Gosseyn s'empressa de dire aux nouveaux arrivants :

— La mère de l'empereur sera ici d'un moment à l'autre. Je vous en prie, entrez là...

Il leur montra un renforcement avec une porte, qu'il avait remarqué plus tôt ; il n'avait aucune idée de l'endroit sur lequel il donnait. Il conclut :

— Laissez-moi le temps d'expliquer à cette dame ce qui...

Tout se déroula très rapidement. Même le tout-puissant Enro, souverain du Plus Grand Empire, après avoir échangé avec sa sœur un mot ou deux dans leur propre langue, sourit cyniquement et suivit les autres hors du champ de vision de Gosseyn.

Si quelques secondes s'écoulèrent après qu'ils eurent disparu, Gosseyn Trois ne sentit pas le temps passer. Il lui sembla que les nouveaux arrivants étaient en train de quitter la pièce lorsque, derrière lui, il entendit un déclic.

Il se retourna, la porte de la chambre s'ouvrit et la mère de l'empereur entra.

Il comprit pourquoi elle avait tardé à le rejoindre. Elle portait une robe transparente qui produisait, autour de sa silhouette, un effet de flou bleuâtre. Avant que Gosseyn Trois ait pu vraiment examiner ce nouveau vêtement, la jeune femme dit :

— J'ai appelé Breemeg. Il va vous ramener à votre palomar.

Il était temps non de lui dire la vérité, mais de la préparer à l'affronter.

— Madame, dit-il, comme on vous l'a sûrement dit, en me réveillant je me suis trouvé en communication mentale avec quelqu'un qui me ressemble en tout point et qui se trouve à peu près à dix-huit mille années-lumière d'ici.

Elle hocha la tête. Ses manières et son expression étaient graves lorsqu'elle dit, avec un petit froncement de sourcils :

— Tout ce qui vient de se passer est fort étrange, y compris votre arrivée.

— C'est une longue histoire, poursuivit Gosseyn. Mais vous n'avez rien à craindre de tout cela. Cependant, cette communication s'est établie avec mon alter ego alors qu'il était en compagnie de plusieurs personnages importants... importants dans cette zone de l'espace ; et ils aimeraient venir s'entretenir avec vous ainsi qu'avec votre personnel militaire et scientifique.

— Je suis sûre que c'est possible, répondit-elle. Nous nous sentons très isolés, ici. Un grand navire, cent soixante-dix-huit mille hommes, un petit garçon et une femme.

Elle ajouta, avec inquiétude :

— Il se pourrait qu'à bord de ce navire de guerre, certains des esprits les plus hardis décident que les anciennes lois et les tout aussi anciennes fidélités ne sont plus de mise ici. Dites-moi, que feraient exactement vos associés, dans une telle éventualité ?

C'était le moment... ou jamais. L'homme s'arma de courage.

— Votre permission a été mentalement retransmise, et votre autorité reconnue... les voilà.

D'un geste, il désigna la niche. Bien que cela l'ait amené à dire un mensonge, il avait eu raison de la préparer un peu. Car ses yeux s'agrandirent tout de même et elle recula d'un pas, mais d'un seul. Ce qu'il avait dit dut la rassurer, parce qu'elle demeura immobile et silencieuse tandis que les deux femmes et les quatre hommes pénétraient dans la pièce.

Le choc n'avait pas été complètement amorti car elle chuchota :

— Dix-huit mille années-lumière ! En une seconde !

— Votre vaisseau est bien arrivé ici, fit remarquer Gosseyn. En provenance d'une galaxie encore bien plus lointaine. Et aussi en une seconde !

Pendant ce dialogue, il se fit la remarque que cette robe vaporeuse était exactement ce qu'il fallait porter pour plaire à un homme qui se souvenait des femmes de la Terre.

— Vous êtes très belle. Tout se passera bien, lui dit-il avec douceur.

Mais il pensait aussi à ce que cette femme venait de dire... « un grand navire, cent soixante-dix-huit mille hommes... »

Voix Quatre avait utilisé le même chiffre pour brosser un tableau plus spectaculaire : cent soixante-dix-huit mille *navires de guerre* ! Les commandements civil et militaire de ce gigantesque vaisseau avaient dû s'entendre rapidement pour le faire passer des effectifs au nombre d'éléments de la flotte : ils avaient certainement supposé que l'alter ego avec lequel il était en communication serait impressionné. Il faudrait du temps pour rassembler des forces militaires capables de défendre la Voie Lactée contre autant d'envahisseurs. Voilà quel avait été sûrement leur raisonnement, mais ils ignoraient l'existence d'Enro et de sa colossale flotte spatiale de guerre, si rapide.

La reine mère venait, sans le savoir, de révéler la vérité.

En fait, cet immense navire était un événement bien assez marquant à lui tout seul : un vaisseau dont l'équipage s'élevait à cent

soixante-dix-huit mille hommes.

C'était fantastique !

Gosseyn Trois contempla fixement le groupe. Et tous lui rendirent son regard.

Il s'agissait d'êtres humains qui, apparemment, n'avaient rien d'exceptionnel... sauf Enro. Cinq d'entre eux étaient des hommes et des femmes de taille normale et qui semblaient respectueux des lois. Seuls, ils n'auraient causé aucun ennui.

Mais... debout à côté d'eux, grand et fort, il y avait Enro, cynique jusque dans la manière dont il se tenait. Le souverain du Plus Grand Empire, qui ne reculait devant rien. Il avait une flotte, là-bas, qui comptait autant de vaisseaux que ce navire d'zan contenait d'hommes.

Que faisait Enro ici, avec sa chevelure d'un roux ardent et son âme flamboyante de cruauté ? Enro le tueur, le roi lubrique...

Les horribles images qu'il capta en consultant la mémoire double des Gosseyn étaient si nombreuses que...

Avec un effort presque physique, Gosseyn Trois mit fin à ces vaines pensées. Car il comprit soudain que Gosseyn Deux ne savait pas non plus ce qui avait poussé le Grand Empereur à venir.

... Il était soudain entré en contact avec sa sœur, expliqua mentalement Gosseyn Deux, et puisqu'il avait dit qu'il viendrait sans escorte...

C'était lui qui avait exprimé avec le plus d'ardeur le désir d'être transporté à bord du vaisseau d'zan.

Mystère ! Il était là, gigantesque et sardonique ; son visage ressemblait un peu à celui de sa sœur. C'était un personnage étrange et dangereux. Impossible de déduire, à partir des données que Gosseyn possédait, ce qu'Enro espérait gagner en venant ici.

Il fallait prendre garde !

Et Gosseyn n'avait même pas le temps de réfléchir ou de s'informer auprès d'Enro lui-même. Breemeg allait arriver, apportant avec lui d'autres éléments de trouble.

Gosseyn se tourna vers la mère de l'empereur.

— Madame, y a-t-il un endroit où ces gens pourraient se cacher jusqu'à ce que nous décidions ce que nous allons faire et avec qui ils vont pouvoir s'entretenir ?

Le beau visage se détendit en un sourire.

— Qu'ils passent par cette niche.

Elle désigna l'endroit même où ils s'étaient déjà dissimulés.

— Il y a là une porte qui donne sur un grand appartement comprenant plusieurs chambres. Lorsque Enin et moi recevons des membres de notre famille, expliqua-t-elle, c'est là que nous les logeons.

C'était une solution provisoire qui semblait idéale. Le problème était résolu grâce à cette suite de pièces où tous les six pourraient attendre jusqu'à ce que soient prises les dispositions préliminaires indispensables.

« Je vais aller avec eux et prendre une photographie du plancher afin de pouvoir les rejoindre en cas d'urgence. »

— Qu'en penses-tu, Gosseyn Deux ?

Son alter ego lointain répondit mentalement :

— C'est une bonne position de repli. Je suppose que, puisque je les ai transmis là-bas, je pourrai aussi les ramener ici...

Brusquement, la voix qui lui parvenait de si loin changea de sujet.

— Mais il vaut mieux que je te mette en garde. Comme tu as dû le noter, au fur et à mesure que je me déplaçais par similarisation, dans ma lutte contre Secoh le Disciple et Enro le Rouge, mon cerveau second a progressivement développé sa capacité de suivre, sur des périodes de plus en plus longues, les changements effectués dans les différentes zones photographiées où je me transmettais. Il se peut qu'une connexion similaire se soit étendue à une zone quelconque de cette autre galaxie ; et puisque – passe-moi l'expression – tu en as subi le retour de manivelle, je te conseille de faire attention au processus à vingt décimales qui s'effectue dans ton cerveau. S'il se déclenchait automatiquement, porte aussitôt ton attention sur un emplacement photographié dans les parages. Si tu fais cela à chaque fois, peut-être arriveras-tu bientôt à maîtriser cette liaison avec l'autre galaxie.

Gosseyn Trois hocha la tête d'un air résolu.

— J'ai compris. Il vaut mieux que je similarise l'un des emplacements situés sur ce vaisseau, ou même l'un des tiens, là-bas, dans notre galaxie, plutôt que d'être entraîné à une distance encore plus énorme.

— C'est exactement cela, répondit Gosseyn Deux. (Puis, avec quelque chose qui ressemblait à un sourire, il poursuivit :) Remarque, je te prie, que nous sommes en train de nous séparer mentalement l'un de l'autre. Nous ne parlons plus d'« alter ego », mais de « toi » et de « moi ». Il sera intéressant de voir où cela va aboutir. Peut-être allons-nous devenir deux personnes différentes.

Ce dialogue mental s'était déroulé à la vitesse de la pensée ; et pendant ce temps-là, Gosseyn Trois était entré, avec les nouveaux arrivants, dans l'appartement qui leur était destiné. Il s'arrêta, apparemment sans raison, tandis que le reste du groupe s'engageait plus avant dans la grande salle de séjour. Le cerveau second de Gosseyn Trois prit une photographie juste à l'entrée du vestibule.

Les cinq nouveaux venus s'étaient aussitôt mis à visiter les lieux et ils lui tournaient tous le dos. Ils étaient en train d'ouvrir les portes des chambres à coucher.

Ce qui se produisit à ce moment serait forcément arrivé tôt ou tard. Gosseyn allait s'éloigner lorsque John Prescott dit quelques mots à sa femme Amelia.

Ce petit fait éveilla un souvenir dans la triple mémoire de Gosseyn et il rejoignit les Prescott. Il dit alors, en fronçant légèrement les sourcils :

— Juste un moment, je vous prie. La dernière fois que j'ai vu Mme Prescott, elle était étendue morte dans la Ville de la Machine des Jeux. Pour vous assurer qu'elle l'était bien, vous lui avez fait une injection d'un produit chimique qui devait être un remontant, et ses lèvres sont restées pâles au lieu de se teinter de bleu.

Prescott était un costaud à l'épaisse chevelure blonde et sa femme, une mince brunette. Il se contenta de sourire et lança un regard interrogateur à son épouse. Celle-ci sourit également.

— Monsieur Gosseyn Trois, dit-elle, la femme d'un Vénusien À qui joue un double jeu dans les rangs de l'ennemi est souvent obligée de s'armer de courage. Vous me rappelez là une expérience désagréable ; mais souvenez-vous qu'une affirmation telle que si-ses-lèvres-ne-deviennent-pas-bleues-c'est-qu'elle-est-morte est simplement intéressante, sur le plan de la Sémantique générale. Dire cela ne rend pas la chose réelle.

Elle sourit de nouveau et conclut :

— Si vous consultiez la mémoire commune aux Gosseyn, vous pourriez découvrir que nous avons eu une conversation beaucoup plus courte à ce sujet avec Gosseyn Deux.

Le souvenir surgit aussitôt. Quelque part, durant la frénétique lutte menée pour sauver Vénus, les Prescott avaient croisé le chemin de Gosseyn Deux qui sautait alors d'un lieu à vingt décimales à un autre et se battait pratiquement à chaque halte qu'il faisait. Lorsque le couple avait récemment réapparu, en compagnie d'Eldred et de Patricia Crang, aucune explication supplémentaire n'avait été soit demandée, soit fournie.

— Oh ! s'exclama Gosseyn Trois en se remémorant ce fait. Oui !

(Et il ajouta :) Je suis ravi.

Ils s'éloignèrent et il fit de même. Mais quelques secondes plus tard, lorsqu'il jeta un regard en arrière, il vit qu'ils avaient disparu dans l'une des chambres et que seule restait en vue Leej la prédictrice.

Elle s'était arrêtée et le regardait franchement. Un faible sourire éclairait son visage aux traits réguliers, et si caractéristiques.

Leej, la prédictrice de la planète Yalerta ; Leej la brune, qui pouvait peut-être lui dire ce que le futur lui réservait. Alors que cette pensée lui venait à l'esprit, elle parla.

— Douze minutes après que vous serez parti d'ici, vous utiliserez de nouveau votre cerveau second. Ce qui interrompt complètement la vision que je peux avoir de votre avenir.

Un laps de temps aussi court le surprit.

— Douze minutes ? répéta-t-il.

Il était brusquement fasciné. C'était sa première rencontre personnelle avec une prédictrice ; et elle était là, amicale, en train de lui offrir spontanément une information.

— Aucun indice de ce qui m'amène à accomplir cela ?

— Vous quittez l'appartement impérial avec cet homme... (elle hésita, puis l'identifia)... Breemeg. Vous marchez. Et puis, brusquement, vous vous apercevez de quelque chose. Et ça y est. Malgré mes capacités extraordinaires, c'est le néant.

Gosseyn demeura où il était ; et la prédictrice avait dû anticiper la suite car elle ne bougea pas non plus. Gosseyn reprit :

— J'ai une idée.

Elle sourit.

— Je sais. Mais formulez-la. Les pensées ne sont pas aussi claires que les mots dans une situation de prédiction.

Gosseyn hocha la tête.

— Lorsque vous avez travaillé au projet du Grand Saut, avec Gosseyn Deux et les autres, quel était exactement votre rôle ?

Elle répondit aussitôt :

— J'ai décidé – nous avons décidé – que j'essaierais de prédire quelle serait exactement la configuration des atomes, des molécules et des particules d'une certaine zone habitable de cette autre galaxie. Nous avons admis que le néant séparait les deux univers. Sur la base de cette prédiction, Gosseyn Deux prit une photographie de mon cerveau, prédiction comprise, et il tenta de nous similariser tous, par un seul saut, en ce lieu. D'une certaine façon, cela n'a pas complètement échoué.

— J'ai tous ces souvenirs dans mon esprit, bien sûr, dit Gosseyn Trois tout pensif. Mais ils me semblent si complexes que j'ai du mal à

me représenter la chose. Autrement dit... (avec un sourire)... la Sémantique générale n'arrive pas, dans ce cas, à décrire dans sa totalité mon souvenir de l'événement. Les mots ont tout de même une valeur... (Il conclut :) Qu'est-ce qui a mal tourné ?

— Vous. (C'était au tour de Leej de sourire.) Imaginez-vous dans cette capsule, recevant toutes ces pensées sans que personne ne s'aperçoive de votre présence. En l'occurrence, vous étiez la partie la plus réceptive de tout le processus.

— Et à cause de moi, tout s'est inversé.

Pas de réponse. La femme resta silencieuse.

— Merci, dit Gosseyn.

Il repassa le seuil de la porte et se retrouva dans la niche d'où il put voir la mère de l'empereur parlant à un étrange petit homme tout excité.

Ne souhaitant pas la déranger, Gosseyn s'arrêta. À ce moment, il entendit la jeune femme dire :

— Mais je ne vous comprends pas. Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-il arrivé à Enin ?

Tandis que Gosseyn demeurait là, invisible, à l'intérieur du renforcement, le petit homme dit d'une voix tremblante.

— Il a disparu ! Sous mes yeux ! (Il bafouillait.) Vous savez comment il est lorsque je le fais travailler. Sage pendant un moment. Et puis il commence à s'agiter. Il répond avec insolence. Il se lève d'un bond. Va se verser à boire. Il se tient mal mais il apprend. Cette fois-ci, il venait de s'asseoir et, pffuit ! il a disparu !

Il fallut une minute à Gosseyn pour comprendre ce que disait cette voix bégayante. Mais pour finir, l'image décrite verbalement par cet individu terriblement bouleversé s'imposa nettement.

Ce petit bonhomme était le professeur de l'empereur. Et pendant la leçon qu'il donnait au petit garçon, il avait vu son élève disparaître, littéralement, dans le néant.

Tout en écoutant ce récit, Gosseyn prit conscience que cet événement stupéfiant avait coïncidé avec l'arrivée d'Eldred Crang et des autres. Alors il se mit aussitôt en contact avec son alter ego.

— Penses-tu qu'il y ait eu une interférence et qu'Enin ait été automatiquement transmis ailleurs ?

— Je crois me souvenir qu'au moment de la transmission tu t'es remémoré plusieurs emplacements à vingt décimales photographiés par Gosseyn Un et par moi-même. As-tu pensé au petit garçon en le faisant ? Cela, je n'arrive pas à me le rappeler.

Ce n'était pas le bon moment pour fouiller dans sa mémoire. Car il vit que la jeune femme l'avait aperçu et qu'elle se tournait vers lui,

profondément émue.

— Est-ce possible, demanda-t-elle d'une voix hésitante, que tout ce qui s'est passé... ?

Gosseyn s'était déjà remis du choc.

— Cela ressemble à ce qui lui est déjà arrivé. Je vais voir ce que je peux faire. Je...

Ils avaient tous deux oublié le professeur de l'empereur ; c'était comme s'il n'avait jamais existé. Et toute possibilité que Gosseyn prête attention au petit homme s'évanouit, car une sonnerie se fit alors entendre.

— Oh ! Mon Dieu ! s'exclama la jeune femme. Voilà Breemeg qui vient vous chercher !

— Ne vous inquiétez pas. Je vous promets de revenir dans quelques minutes ; mais il faut d'abord que je sache... que nous sachions... ce qui s'est passé dans le reste du vaisseau.

Oui, même lui se sentait plongé dans la confusion la plus totale lorsque, quelques minutes plus tard, il s'éloigna silencieusement avec le courtisan.

Avant de disparaître dans l'enchevêtrement de la végétation du jardin, il jeta un coup d'œil en arrière. La mère de l'empereur était sur le seuil de la porte et le regardait avec des yeux égarés.

Comme c'était habituellement une personne énergique et efficace, Gosseyn se dit qu'il ne s'agissait pas d'une réaction thalamique. Les véritables émotions, cela existait aussi.

Lui-même était un peu troublé. Car... se pouvait-il qu'il soit responsable de la disparition du jeune empereur ?

Breemeg, qui marchait à côté de lui, prit la parole.

— Je suppose que vous n’avez pas parlé de notre conversation, ni à l’empereur ni à sa mère.

Ils avaient traversé le jardin royal et pénétré dans un long couloir désert où, semblait-il, le courtisan se sentait suffisamment en sûreté pour parler librement.

— Oui, c’est vrai, répondit Gosseyn.

Il se dit que deux ou trois minutes s’étaient déjà écoulées depuis la prédiction de Leej. Dans neuf minutes environ, un événement inconnu allait survenir qui l’obligerait à utiliser son cerveau second.

Considérées d’un certain point de vue, neuf minutes, c’est long. Donc pas la peine de s’appesantir là-dessus... pour le moment.

— Je m’en suis douté, poursuivit Breemeg, car si vous aviez fait la plus petite allusion à mes paroles, la reine mère Strala ne m’aurait pas convoqué pour que je vous reconduise à vos appartements.

Gosseyn eut alors une réaction personnelle... qu’il garda pour lui. « Elle m’a invité dans sa chambre sans même me dire son prénom. » Il fallait qu’il l’entende mentionner par hasard.

— Strala ! s’exclama-t-il. (Et il ajouta :) C’est un nom qui me plaît.

Breemeg ne réagit pas à ce commentaire. Ils continuèrent à cheminer tandis que Gosseyn se disait que ce prénom avait un charme bien féminin.

Puis il égrena un chapelet de souvenirs qui l’emplirent d’une vigueur et d’une détermination nouvelles. C’étaient ceux des actions de Gosseyn Deux sur la planète des Prédicteurs et sur Gorgzid, la capitale du Plus Grand Empire d’Enro. Il avait des choses à faire. Où était le petit garçon ? Il fallait le sauver, et vite.

Breemeg interrompit le cours de ses pensées.

— Notre tâche la plus urgente, c’est de déterminer dans quel secteur de l’espace nous sommes et de découvrir ce qui nous a amenés ici.

En écoutant ces paroles, Gosseyn se dit qu’au cours des trois derniers quarts d’heure, Breemeg avait dû parler avec une personne de

bon sens, et il se sentit soulagé quant à l'attitude du courtisan.

La cursive continuait à s'étendre, déserte, devant eux, et Breemeg développa son argument.

— Bien entendu, si nous avions une chance de rejoindre la flotte, une rébellion n'aurait plus aucun sens. Ce serait la meilleure solution puisque, en fin de compte, nous retrouverions nos familles.

Gosseyn reconnut intérieurement qu'en ce qui le concernait il ne faisait pas grand honneur à la Sémantique générale. Selon les données qu'il possédait, un tel retour serait beaucoup trop compliqué pour qu'il puisse l'effectuer. Cette situation l'acculait donc à dire un mensonge de plus. L'autre solution consistait à dévoiler les faits, et si cela provoquait une réaction violente, à lutter contre elle. « Gardons, si possible, cela pour plus tard. »

— Mais par contre, poursuivit Breemeg tandis que Gosseyn prenait cette décision, s'il nous faut demeurer dans ce secteur de l'espace, nous ferions mieux de trouver rapidement une planète habitable. Et alors notre petite famille impériale recevra le traitement qu'elle mérite. Le gamin... (il haussa ses épaules décharnées tout en marchant)... vous n'aurez qu'à vous en charger. (Il sourit en montrant les dents.) Huit cents parties de scroub par jour, peut-être.

Il haussa de nouveau les épaules. Son sourire s'effaça.

— N'importe quoi, du moment que nous sommes débarrassés de lui. Quant à sa mère...

Il se tut et son corps se raidit brusquement. Ce qui renforça encore la détermination de Gosseyn.

Le courtisan reprit avec ardeur :

— Est-ce que vous vous rendez compte que c'est la seule femme à bord d'un navire qui compte cent soixante-dix-huit mille hommes ? (Et avec un rictus, il ajouta :) Plusieurs douzaines de nos dirigeants voudront peut-être se partager ses charmes. (Il conclut :) Vous voyez que ces réflexions a posteriori sont bien plus réalistes que ce que je vous ai dit tout à l'heure...

Il allait donc falloir se battre. Gosseyn avait des questions à poser.

— Est-ce que les officiers sont impliqués dans ce partage de la femme ?

Un long silence s'ensuivit. Breemeg ralentit le pas et tourna la tête pour le regarder. Puis, soudain, il s'arrêta. Et Gosseyn, après l'avoir dépassé de quelques pas, fit de même et se retourna aussi.

Le courtisan de Sa Majesté Impériale Enin dit :

— Quelle drôle de question ! Est-ce que vous avez concocté un plan pour recruter ces... ?

Il se tut. Sembla bander ses forces. Puis, d'un air mécontent :

— Non, les militaires ne sont pas au courant de ce projet. Pourquoi demandez-vous cela ?

C'était l'information dont Gosseyn avait besoin. Aussi répondit-il :

— J'ai l'impression que vous avez établi vos plans beaucoup trop rapidement. J'estime que vos amis et vous devriez vous garder de toute action prématurée pendant... (Il choisit un chiffre au hasard)... environ deux semaines. Je veux dire, vous garder de commettre un acte irrévocable qui provoquerait les réactions de ceux qui ne sont pas prêts à prendre de telles mesures.

L'expression de Breemeg changea lorsque la signification des paroles de Gosseyn vint calmer ses appréhensions. Il devint soudain plus familier.

— Le fait est, dit-il, qu'il faut tenir compte des prisonniers non humains que nous avons à bord. Mais la situation politique ne nous permet pas d'attendre indéfiniment. Si nous ne passons pas à l'acte, d'autres le feront.

Il semblait avoir surmonté son émotion passagère, car il se remit en marche. Gosseyn fit de même, presque automatiquement. « Des non-humains ! » Au bout d'un moment, il s'exclama :

— Attendez !

Par un effort de volonté, il réussit à contrôler sa réaction et s'adressa mentalement à son alter ego :

— Je pense que le moment est venu d'effectuer une récapitulation selon les méthodes de la Sémantique générale. J'ai l'impression d'être le point d'aboutissement de beaucoup trop de généralisations. Je commence à me dire que j'assume une responsabilité qui n'est pas si...

Gosseyn Deux lui fournit une réponse plutôt favorable.

— Je n'ai pas l'impression que toi et moi présumions trop de la situation. Le fait qu'il y ait des prisonniers non humains à bord semble indiquer que les ennemis des Dzans, dans la Galaxie Deux, sont aussi vulnérables que n'importe qui d'autre ; certains d'entre eux se sont rendus à la merci de leurs adversaires comme des soldats le font, sur Terre, depuis des temps immémoriaux.

Durant cet échange mental avec son double, Gosseyn avait continué à cheminer à côté du courtisan. Il lui jeta un coup d'œil en se demandant s'il avait remarqué son silence. Il ne put déceler aucun signe d'inquiétude sur le visage de Breemeg.

Peut-être était-il encore temps d'effectuer une récapitulation.

Aussi dit-il :

— J'ai l'impression d'être à bord d'un navire de guerre.

Une fois de plus, le Dzan ralentit le pas, tourna la tête et le regarda d'un air étonné.

— Quel autre genre de vaisseau voulez-vous que ce soit ? Vous avez de drôles d'idées, vous !

Gosseyn insista :

— L'existence que vous menez ici et l'allusion que vous venez de faire à des prisonniers non humains m'amènent à penser que là d'où vous venez – appelons votre lieu d'origine Galaxie Deux – vous êtes aux prises avec un ennemi puissant.

La simplicité de cette remarque permit à Breemeg de se remettre de sa surprise. Il reprit son allure normale et, hochant la tête, répondit :

— Il s'agit d'une race presque humaine, bipède, pourvue de deux bras. Ces êtres sont dangereux à cause de leur technologie et de leurs pouvoirs individuels. Par exemple, un être humain sans protection électronique risque gros à se trouver au voisinage d'un Troog. Et nous avons dû élaborer de nouveaux appareils afin de nous défendre collectivement contre des systèmes d'ordinateurs capables d'amplifier des capacités mentales qui leur permettraient de s'emparer des esprits des troupes dzans pendant un combat spatial.

— Je suppose qu'une bataille de ce type était en cours lorsque votre vaisseau s'est retrouvé dans ce secteur de l'espace ?

— C'est exactement cela.

Gosseyn essaya de se représenter cette scène de bataille, dans un univers lointain, à près d'un million d'années-lumière de la Voie Lactée. Des êtres humains combattaient là-bas comme les hommes le faisaient ici depuis les débuts de l'histoire.

Il secoua tristement la tête. La Sémantique générale admet le fait qu'un être humain est différent d'un autre – Gilbert Gosseyn n'est pas Breemeg, il n'est pas Eldred Crang, il n'est pas Prescott ni Enro –, mais cette notion, limitée à son identité individuelle et à son apparence, n'a aucun sens lorsqu'on veut l'étendre à une race considérée comme un tout.

Il soupira. Et poursuivit sa récapitulation.

— Je présume que l'absence de votre vaisseau pourrait constituer un avantage pour l'ennemi ?

Silence. Ils avancèrent encore de quelques pas, et la fin du couloir apparut à une trentaine de mètres de là.

— Il faudra un certain temps avant que l'on s'aperçoive de notre absence, dit Breemeg. Elle n'est peut-être pas aussi catastrophique que cela.

— Ce que vous avez dit de vos ennemis, remarqua Gosseyn, laisse supposer que pour la première fois les hommes ont rencontré une forme de vie qui leur est supérieure. Donc je pense que...

Il s'arrêta, stupéfait.

Le plancher tremblait... il frissonnait !

C'était un mouvement visible. Sous lui, le plancher oscillait littéralement. Il vit l'ondulation courir en oblique d'un bout à l'autre du couloir. Apparemment, elle passa dans d'autres parties du navire.

Et disparut comme elle était venue.

Une sonnerie se déclencha au-dessus de leur tête. Puis une voix d'homme hurla : « Regagnez vos postes. Un vaisseau ennemi vient d'apparaître dans notre secteur spatial. »

À cause de sa véhémence, Gosseyn ne reconnut pas tout de suite la voix du Draydart Duarte.

Il entendit son alter ego gémir dans son esprit.

— Trois, je crois que c'est toi qui as fait cela. Tu étais en train d'imaginer ce champ de bataille, dans une autre galaxie, et j'ai aussitôt eu le terrible pressentiment que quelque chose de grave allait... de nouveau... se produire.

Gosseyn n'eut pas le temps de s'appesantir sur sa culpabilité car, au même instant, il éprouva dans la tête une étrange sensation. Il lui fallut plusieurs dixièmes de seconde pour l'identifier. Sa mémoire était nourrie de souvenirs – de Gosseyn Deux et de Gosseyn Un – qui n'étaient pas associés à des sensations corporelles personnelles.

Quelqu'un essayait de s'emparer de son esprit.

Les douze minutes de la prédiction de Leej s'étaient écoulées.

En pensant à elle, Gosseyn se souvint brusquement des Crang, des Prescott, d'Enro, de Strala... qui tous devaient en ce moment lutter pour garder le contrôle de leur esprit.

Il ferait mieux de retourner là-bas. « Quel dommage, se dit-il, car je devrais être en train de localiser Enin... »

Un vent glacé souffla au visage de Gosseyn.

Aussi loin que l'on pouvait voir, il n'y avait que des pics enneigés. Et, juste en dessous de la corniche où ils se trouvaient, coulait un torrent dont les rives étaient couvertes de glace.

Il vit que le petit garçon contemplait cette scène, les yeux écarquillés. Une rougeur envahissait ses joues blanches. Ce pouvait être dû à cette bise qui traversait toute cette aberration et s'imposait sur un nouveau plan de réalité.

Un long silence s'installa. Puis la voix excitée du petit garçon s'éleva :

— Oh ! là ! là ! c'est quelque chose, ça !

Tandis qu'il parlait, le vent souffla plus fort et plus glacial. Gosseyn sourit d'un air résolu et dit :

— Oui, c'est vraiment... quelque chose.

Sa Majesté Impériale semblait ne rien entendre et ne rien sentir. Son excitation monta encore de plusieurs degrés.

— Mais qu'est-ce qu'on fait dans un endroit comme ça ?

Il était facile de voir que ce petit garçon avait dû, toute sa vie, être protégé des températures excessives. Aussi Gosseyn se dit-il qu'une petite explication serait peut-être la bienvenue.

— Comme nous allons demeurer ici un certain temps, à cause de la bataille qui se déroule là-bas... (il fit un geste vague en direction du navire d'zan, à des années-lumière de là)... il faut que tu saches que ce que tu vois là est une région reculée d'une planète plongée en plein hiver. On ne voit, d'ici, aucun signe de civilisation.

— Il y a quelque chose par là, dit le petit garçon en montrant du doigt. Lorsque vous êtes arrivé, j'étais là depuis vingt minutes, et j'ai vu quelque chose briller quand il y avait encore du soleil.

Gosseyn suivit des yeux le doigt pointé vers le torrent qui coulait à leurs pieds, à un kilomètre de là. À l'endroit où la rivière et sa vallée tournaient, une tache sombre se détachait sur la neige.

Était-ce le premier bâtiment d'un village situé au-delà du méandre ?

C'était assez loin, mais s'ils restaient en ce lieu, il leur faudrait se

diriger dans cette direction.

— Espérons que tu ne t'es pas trompé. Il faut que nous trouvions un abri avant que la nuit tombe.

Encore indécis, il leva les yeux vers le nuage qui dissimulait le soleil. C'était une masse noire qui recouvrait presque tout le ciel. Quel dommage ! Cela l'aurait intéressé de savoir quel type d'étoile c'était.

L'air semblait encore plus glacé qu'au moment de son arrivée. Il était temps de se mettre en route.

Tandis que tous deux descendaient en glissant la pente glacée, Gosseyn Trois s'interrogeait intérieurement sur la situation.

Cet endroit où l'enfant et lui venaient d'arriver devait être l'une des zones photographiées à vingt décimales par Gosseyn Un ou Gosseyn Deux. Un emplacement que l'un d'eux avait utilisé, pour une raison quelconque, dans le passé.

Mais dans ses propres souvenirs des voyages des précédents Gosseyn, il ne trouvait aucune montagne enneigée. La mémoire qu'il partageait avec les deux premiers Gosseyn ne comprenait aucune image mentale d'une scène semblable à celle-ci.

Ce n'était qu'un mystère, bien sûr, et pas une catastrophe. Il pouvait, à tout moment, décider d'utiliser son cerveau second, mais il ne pouvait prévoir ce qui en résulterait.

Après tout, il avait eu l'intention de retourner à l'appartement impérial pour venir en aide à Strala et aux visiteurs qui avaient été transportés à bord par Gosseyn Deux. Mais il avait pensé à Enin et, il ne savait pourquoi, son cerveau second défectueux l'avait transporté là où se trouvait le petit garçon, sur cette planète glacée.

C'était peut-être la Terre. Gosseyn, qui descendait en tenant l'enfant par la main, se sentit soudain plein d'espoir et regarda attentivement autour de lui. Il prit une grande bouffée d'air. Bien que glacé, il ressemblait exactement au souvenir qu'en gardait la mémoire du groupe. Les pics enneigés, le torrent à demi enfoui sous la glace constituaient sûrement une variation d'un millier de scènes semblables que l'on pouvait voir dans de nombreuses régions montagneuses de la Terre.

Cette espérance l'occupa pendant au moins une centaine de mètres. Puis il glissa successivement l'une et l'autre de ses mains dans la partie supérieure du vêtement ample que Voix Un et Deux lui avaient enfilé.

Son corps était encore chaud. En les mettant une par une en contact avec lui, il réussit à garder ses mains vaguement tièdes. Mais lorsqu'il découvrit avec quelle lenteur ils descendaient la pente, il se dit qu'ils n'étaient pas du tout habillés pour ce climat.

Quelques minutes plus tard, le moment de prendre une décision arriva lorsque le petit garçon se mit à geindre.

— Je n'en peux plus... je n'en peux plus... il fait trop froid. Je suis gelé.

Ils étaient arrivés sur une large saillie de la roche et s'y arrêtaient. Ils se mirent à battre la semelle, comme font les gens qui ont froid et qui essaient de rétablir leur circulation.

Le paysage était toujours magnifique. Malheureusement, voir de tous côtés des milliers de belles configurations de glace et de neige signifiait qu'ils avaient encore un long chemin à faire. Gosseyn estima qu'ils étaient à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la rivière.

Il se souvint alors que, lorsque Gosseyn Deux et ses amis s'étaient préparés au Grand Saut, ils avaient effectué trois tests préliminaires.

Tout d'abord, Leej avait prédit un emplacement sur la Terre ; puis Gosseyn avait pris la photographie de ce que son cerveau second voyait, au niveau des particules, dans les cellules cérébrales de Leej concernées par cette prédiction.

Ils avaient fait la même chose sur une planète inconnue, dont Leej avait prédit l'existence, et sur sa planète natale, Yalerta. Lorsque ces tests s'étaient révélés satisfaisants, Leej s'était enfin livrée à la prédiction d'un emplacement situé dans l'autre galaxie.

Cette planète, où Enin et lui avaient atterri, pouvait être l'un de ces lieux où avaient été effectués les tests préliminaires et où personne ne s'était vraiment rendu. Était-ce la Terre ? Était-ce Yalerta ? Ou la planète inconnue ?

Impossible de le savoir immédiatement. Mais s'il s'agissait de la Terre ? Il y avait plusieurs éventualités, toutes imprécises.

Il continua de taper des pieds et de se frotter les mains. Et reconnut, à contrecœur, que si le petit garçon et lui avaient déjà tellement froid, ils n'auraient aucune chance d'atteindre l'endroit éloigné où la rivière faisait un coude. Leurs corps gelés semblaient déjà incapables de les mener jusqu'au bord du torrent.

Cependant il comprenait déjà mieux l'erreur de transmission qui l'avait amené ici. Il allait apprendre à contrôler ce phénomène, analyser ces accidents et en tirer quelque chose de positif. Mais l'enfant avait été vingt minutes de plus que lui sur ce monde glacé. Deux choses l'avaient sauvé jusqu'à maintenant. Le soleil brillait lorsqu'il était arrivé, et sa combinaison était plus chaude que son propre vêtement.

Malheureusement, ces avantages particuliers avaient épuisé leur efficacité. Le moment était venu de tenter autre chose.

Gosseyn prit la main glacée de l'enfant et la serra. La tenant

toujours ainsi, afin de s'assurer son attention, il lui dit gravement :

— Écoute, Enin, toi et moi possédons des pouvoirs exceptionnels. Il faut trouver, sur-le-champ, le moyen de déclencher l'une des décharges électriques que tu sais produire.

L'enfant secoua la tête d'un air morne.

— Elles ne peuvent provenir que d'une source d'énergie déjà existante. Un nuage chargé de foudre ou un fil électrique où passe le courant.

Gosseyn hocha la tête.

— Ces nuages là-haut... et cet arbre ici, mets-y le feu !

L'arbre tordu qu'il désignait mesurait six mètres de haut. Il tendait ses branches dénudées par l'hiver et se penchait au-dessus de l'à-pic.

Gosseyn attendit en silence pendant que le petit garçon contemplait l'arbre puis levait les yeux vers les nuages.

— Y a-t-il des éclairs en hiver ? demanda Enin d'un air de doute.

— Oh ! s'exclama Gosseyn.

C'était une question que ne s'était jamais posée aucun des Gosseyn. À regret, il se rendit compte que sur Terre, au moins dans l'esprit des gens, la foudre était associée aux nuages d'été.

— Je crois que tu as raison, dit-il.

Il s'attela aussitôt à une autre possibilité.

— Si cette tache plus sombre est vraiment un bâtiment, et s'il y a des fils électriques à l'intérieur, peux-tu agir à cette distance ?

En silence, le petit garçon regarda fixement dans la direction indiquée. Il y eut une pause ; pas très longue.

Brusquement, Gosseyn entendit un crépitement, et l'arbre prit feu !

Quelques minutes plus tard, ils étaient encore en train de se réchauffer en se tenant aussi près des flammes que possible. L'arbre brûlait avec suffisamment d'intensité ; et même lorsqu'il ne fut plus qu'un squelette noirci, il continua à dégager de la chaleur.

Mais se réchauffer passa bientôt au second plan. Gosseyn s'aperçut que son petit compagnon jetait des regards inquiets vers la vallée.

— Regardez ! dit-il en montrant quelque chose du doigt. C'est bien ce que je craignais.

Dans la direction qu'il indiquait, Gosseyn aperçut une colonne de fumée, à un kilomètre et demi de là ; la tache noire était donc bien une habitation.

— L'électricité que j'ai attirée ici, expliqua Enin, a provoqué un incendie lorsque je l'ai forcée à quitter les fils.

Il semblait très ennuyé, et Gosseyn se dit que l'enfant impérial, maintenant qu'il était loin de son milieu habituel, semblait avoir acquis les qualités morales d'un enfant bien élevé de douze ans, capable de reconnaître le bien du mal.

Enin ajouta :

— Lorsque nous arriverons là-bas, il n'y aura plus de bâtiment où s'abriter.

Gosseyn contempla en silence le voile de fumée noire qui s'élevait dans le ciel, et pensa à regret :

« Eh bien, il n'est peut-être pas si moral que cela, après tout. » Et il dit tout haut :

— J'espère que l'incendie n'a pas fait de victimes.

Le dommage bien visible causé au bâtiment ramena son esprit aux questions qu'il s'était déjà posées : Quelle planète était-ce ? Quelle sorte de gens se trouvaient dans ce bâtiment en train de brûler ? Quel était leur niveau de technologie ?

... Impossible d'y répondre tout de suite.

Gosseyn s'aperçut que le petit garçon s'était glissé sous l'arbre fumant et qu'il marchait nerveusement le long du rebord de la saillie en regardant vers le bas.

Soudain Enin l'appela.

— Je pense que nous pourrions descendre plus facilement par ici.

Il lui montra une pente neigeuse qui paraissait moins abrupte.

— J'arrive dans une minute, lui répondit Gosseyn.

Avec précaution, il empoigna la plus épaisse des branches noircies. Et la lâcha aussitôt. Elle était encore brûlante.

Il jeta de la neige sur la partie qu'il voulait saisir jusqu'à ce qu'elle se soit refroidie. Aussitôt qu'il put toucher la branche sans se brûler, il l'arracha du tronc.

La tenant à la main, il rejoignit le petit garçon et ils reprirent leur descente. Mais maintenant ils avaient cette branche qui, tant qu'elle retiendrait un peu de chaleur, leur servirait d'appareil de chauffage portatif.

Bientôt ses mains et celles de l'enfant devinrent toutes noires à force d'empoigner le bois calciné. Chacun à leur tour, ils se mettaient debout sur la partie la plus épaisse de la branche, pour se réchauffer les pieds. Aussi laissaient-ils derrière eux, sur la neige, une traînée de cendre noire.

Gosseyn essayait de ne pas la mettre en contact avec le vêtement ample qu'il portait ; mais sur ce terrain glissant, les accidents étaient inévitables.

Ils arrivèrent enfin au bord de la rivière ; c'était encourageant de

sentir que la branche gardait encore un peu de chaleur. Gosseyn se dit, plein d'espoir, qu'en marchant rapidement sur un sol relativement uni, ils devraient pouvoir rejoindre la région habitée, à un kilomètre et demi de là.

C'est Enin qui lui fit remarquer l'état dans lequel ils étaient maintenant.

— Nous avons l'air de deux vagabonds, dit-il. Vous avez des taches noires sur le menton et la joue droite, et je sens que j'en ai, moi aussi.

— Surtout au front et au cou, dit Gosseyn qui ajouta : Et bien sûr, nos mains auraient bien besoin d'eau chaude.

— En avant ! lança le petit garçon.

De la neige et de la neige tout autour... et la tache sombre devant eux, plus proche maintenant... L'incendie devait être maîtrisé car ils ne voyaient plus de fumée.

Mais Gosseyn éprouvait de plus en plus de répugnance à cheminer à pas lourds sur le sol gelé, au bord de la rivière, sa branche à peine tiède à la main.

Tout au long de cette marche, les pensées de son alter ego avaient empiété sur son champ de conscience. Là-bas, dans l'espace, Gosseyn Deux était passé à l'action. Il avait déjà fait le saut jusqu'au vaisseau dzan. Et d'après les images mentales que Trois avait reçues, le système d'ordinateurs de l'immense véhicule de guerre avait automatiquement dressé un écran énergétique qui l'isolait des forces robotiques du vaisseau étranger, douées du pouvoir de contrôler les esprits.

Maintenant que ce danger était écarté, Gosseyn Deux prit le temps de remarquer l'inquiétude de Trois et il lui offrit ses conseils.

— Tu as sauvé l'enfant, même si cela n'est dû qu'à ton incapacité de contrôler ton cerveau second ; et l'information que tu nous apportes est intéressante. Il ne faut donc pas t'abandonner à des sentiments négatifs...

Deux continua à lui faire des remontrances :

— Souviens-toi que, face à un mystère, les êtres humains sont souvent inhibés, mentalement... Et il faut reconnaître que ta situation est quelque peu mystérieuse. Où es-tu ? Quel est cet étrange bâtiment ? Pourquoi ne pas poursuivre ton chemin et éclaircir ces mystères ?

— Si encore c'était la Terre... pensa Gosseyn Trois. Je me rendrais alors à la capitale pour voir ce qui s'y passe.

— Voilà une bonne idée. Surtout que tu ferais mieux de ne pas revenir ici avant que je sois parti. Il vaudrait mieux que toi et moi ne nous rencontrions pas avant d'avoir analysé ce qui arriverait à deux

doubles comme nous se trouvant à proximité l'un de l'autre. Mais je pense que je ne vais pas rester très longtemps à bord de ce vaisseau...

La raison pour laquelle il venait de prendre cette décision passa d'un esprit à l'autre. Pourquoi Enro avait-il voulu être parmi les délégués envoyés à ce véhicule d'une autre galaxie ? Il avait, semblait-il, apporté avec lui un appareil de signalisation ; les unités de sa flotte avaient pu, grâce à un Distorseur, effectuer un saut jusqu'à la planète la plus proche, puis un autre qui les avait amenées à proximité d'Enro. Dans tout l'espace environnant, les vaisseaux de guerre du Plus Grand Empire étaient apparus et avaient pris leur position de combat.

Ce qui donna à réfléchir au navire ennemi car il cessa aussitôt toute agression et laissa transparaître confusion et inquiétude ; ceux qui étaient à son bord ne savaient apparemment pas, eux non plus, où ils se trouvaient.

Ils lancèrent alors un étrange message : « Engageons des pourparlers ! »

Jusqu'à ce jour, jamais les non-humains n'avaient fait la moindre concession, et cela parut suspect aux Dzans. Mais Gosseyn Deux était partisan des négociations.

— Aussi, dit-il, protège le petit garçon et garde-toi bien. J'en ai parlé à la reine Strala et, crois-moi, elle est vraiment soulagée de savoir que tu es avec son fils.

Gosseyn Trois, tout en marchant, en glissant parfois, et en manipulant la grosse branche de manière à ce qu'elle ne heurte pas l'enfant, considéra les conséquences que pouvait avoir la gratitude de la jeune mère, sans bien savoir quel sentiment il éprouvait.

— On dirait, monsieur mon alter ego, que je vais être le premier Gosseyn à entrer dans la chambre d'une femme pour y faire autre chose qu'y dormir, dit-il.

La réponse silencieuse de Gosseyn Deux fut plutôt imprégnée de philosophie :

— Il se trouve simplement que la femme qui m'est destinée n'est pas encore entrée dans ma vie. Comme tu le sais, Leej et Patricia ont, toutes deux, le cœur occupé ailleurs.

Gosseyn Deux poursuivit, dans la même veine spéculative :

— Lorsque cette situation sera entièrement résolue, nous prendrons peut-être plus clairement conscience de notre destinée ultime. Quant à toi, sauve le fils... et tu auras la mère.

Cheminaut toujours le long de ce rivage glacé, sur un monde qui pouvait bien être la Terre, Gosseyn Trois dit :

— Ne nous occupons pas de notre futur lointain. Je suis dans une situation dont je voudrais sortir parce que j'ai les pieds gelés et que le

froid me pénètre jusqu'à la moelle des os. Après avoir analysé l'état de mon cerveau second, je pense qu'en me concentrant et en évitant de penser à d'autres lieux, je pourrais aller où je veux.

La ferme détermination qui dynamisait son esprit dut traverser les années-lumière car l'adieu de son alter ego lui parvint ; et c'était simplement :

— Bonne chance, Trois !

Pour se protéger de toute inhibition mentale face au mystère, Gosseyn choisit une partie du sol gelé, et son cerveau second en prit la photographie. Ainsi, à n'importe quel moment ultérieur, il pourrait revenir à cet endroit pour y reprendre sa marche. Et dans ce cas, il prendrait la précaution de s'habiller chaudement, ça oui !

Il envoya un dernier commentaire à son alter ego.

— Je pense que je peux accepter le mystère que représente ce bâtiment qui m'attend. Et je suppose que je peux aussi surmonter le regret que j'éprouve de n'avoir pu rencontrer l'un des prisonniers qui se trouvent à bord du vaisseau de guerre d'zan, le premier non-humain dont nous ayons entendu parler, malgré toutes nos pérégrinations ! Quoique Breemeg dise qu'ils sont presque humains... Mais même s'il en est ainsi, il s'agit là d'un événement extraordinaire. Il faut donc que j'accepte ces deux mystères car, pour le moment, j'ai de plus en plus froid ; et il va bientôt faire nuit. Par conséquent...

La Terre !

Ils se trouvaient dans l'arrière-cour d'une petite maison située à mi-pente ; et plus bas, partiellement visible, il y avait une cité. À des kilomètres à la ronde, Gosseyn aperçut les toits des résidences et la verdure qui entourait presque toutes les maisons.

Il prit conscience d'une chaleur interne et externe... l'air sentait l'été. L'agréable sensation intérieure qu'il ressentit semblait tellement naturelle qu'il ne l'identifia pas tout de suite.

« C'est comme si j'étais revenu chez moi... »

Puis il se reprit. Un corps que l'on avait trouvé enfermé dans une capsule flottant dans l'espace ne pouvait prétendre appartenir légalement à une planète déterminée. Pourtant, certains arguments logiques...

Cette discussion intérieure se serait poursuivie si Enin n'avait pas bougé, à côté de lui, et dit :

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit minable ? Où sommes-nous ?

C'était un point de vue différent du sien. Et, jetant les yeux sur le petit garçon, Gosseyn vit que l'empereur des Dzans ne regardait pas la cité mais la cour et l'arrière de la maison.

Et, pour la première fois depuis leur arrivée, Gosseyn se remémora son anxiété, à des années-lumière de là, lorsqu'il s'était demandé à quel endroit ils allaient aboutir.

« J'ai réussi ! Se concentrer, écarter toute pensée importune, c'était la bonne méthode... »

— Hé, Gosseyn Deux, tu as vu ? Je peux contrôler mon anomalie...

Pas de réponse de son alter ego ; il ne perçut même pas la présence des pensées de l'autre Gosseyn. Il en chercherait la raison plus tard.

Il baissa les yeux sur l'enfant et lui dit d'un ton sévère :

— Nous sommes dans un pays où il fait chaud. Préfères-tu retourner dans la neige ?

Enin poursuivit, sans montrer la moindre gratitude pour ce

changement de situation :

— Comment avons-nous fait pour arriver dans un endroit pareil ? demanda-t-il d'un air dégoûté.

Gosseyn sourit.

— Eh bien, c'est comme cela, Enin. Lorsque j'effectue ces déplacements dans l'espace... ce qui est ma spécialité, comme tu dois le savoir...

Le visage de l'enfant, levé vers lui, ne révéla aucune réaction critique à cette « spécialité » qui s'était exercée aux dépens de l'empereur des Dzans, au vu et au su de ses courtisans. Il dit simplement :

— Ouais ! Et alors ?

Gosseyn reprit son explication :

— Je préfère arriver en des lieux où personne ne peut me voir apparaître. Cette petite maison appartient à un ami et elle est très bien située, pour la raison que je viens de te dire. Personne, dans le voisinage, ne peut s'apercevoir que nous sommes ici. Es-tu d'accord là-dessus ?

Le garçon avait forcément remarqué cet environnement particulièrement morne lors de son premier examen désapprobateur. Mais il se crut obligé de jeter un autre coup d'œil autour de lui. Et l'analyse de Gosseyn lui parut tout à fait correcte.

— Ouais (il hocha la tête), vous avez raison.

— Et, poursuivit Gosseyn, si tu lèves les yeux, tu verras que c'est encore le matin. Nous avons presque une journée devant nous.

Il avait deviné l'heure qu'il était à la hauteur du soleil dans le ciel. Mais le fait de le dire tout haut éveilla automatiquement en lui une réaction thalamique. Une impression d'appartenance ; pas nécessairement liée à cette cour, mais à toute la planète.

Gosseyn vit que l'enfant avait à demi fermé les yeux avant de dire :

— Qu'est-ce que nous allons faire ici ?

Gosseyn se souvint alors que Dan Lyttle, le propriétaire de cette petite maison, était veilleur de nuit dans un hôtel. Ce qui signifiait qu'à cette heure de la journée, il n'était pas encore parti travailler.

Plein d'espoir, Gosseyn s'avança vers la porte de derrière et frappa. Enin vint le rejoindre et demanda d'un ton perplexe :

— Vous voulez pénétrer à l'intérieur ? Pourquoi ne pas entrer, tout simplement ?

Ce n'était certes pas impossible. Si Dan Lyttle était toujours le propriétaire de cette maison, il ne se serait probablement pas fâché en découvrant, à son retour, que Gosseyn était entré pendant son

absence.

Mais ce n'était pas ce qu'avait voulu dire Son Altesse Impériale. Gosseyn se retourna vers l'enfant en secouant la tête.

— Écoute, dit-il fermement, nous ne sommes pas sur l'une de tes planètes. Ici, nous devons nous comporter selon les règles du pays.

Tout en poursuivant ses remontrances, il regarda dans les yeux l'enfant nullement intimidé.

— Il ne faut pas empiéter sur le territoire d'une autre personne sans sa permission. Compris ?

Heureusement, Enin n'eut pas le temps de répondre. Car à ce moment, la porte s'ouvrit.

La maigre silhouette familière qui se profila sur le seuil s'écria :

— Oh ! c'est vous ?

C'était une phrase que Gosseyn aurait pu prononcer, mais sur un ton de soulagement. Parce que celui qui venait de parler fut aussitôt identifié par la mémoire des Gosseyn comme le propriétaire de la petite maison, Dan Lyttle en personne.

Le veilleur qui était entré dans la chambre d'hôtel de Gosseyn Deux et lui avait sauvé la vie.

Son visage était toujours aussi maigre. Il semblait plus mûr que dans les souvenirs des Gosseyn. Mais la différence était subtile. Fait important, il parut ravi de les recevoir chez lui.

— Vous êtes arrivés juste au bon moment. C'est mon jour de congé. Ou plutôt... (avec un sourire)... ma nuit de congé. Aussi, je peux vous rendre tous les services que vous voudrez. Pour le moment, je pense que vous avez tous deux besoin de prendre un bain et de dormir. Installez-vous avec le gamin dans ma chambre, et moi, je dormirai sur le canapé du salon.

Gosseyn Trois ne discuta pas cette agréable proposition. Le « gamin » parut hésiter, puis, à la suite de Gosseyn, il franchit en silence la porte désignée par Dan Lyttle. Cependant, une fois à l'intérieur et la porte refermée, Enin dit :

— Allons-nous vraiment rester ici ?

Gosseyn désigna le côté opposé du grand lit.

— Tu vas te baigner d'abord et puis tu te coucheras là. Et moi, quand j'aurai pris ma douche, je prendrai ce côté-ci. Nous déciderons plus tard ce que nous allons faire !

Dan Lyttle entra avec une longue chemise pour Enin et un pyjama pour Gosseyn. Et, bientôt, ils s'endormirent.

Gosseyn revint à lui et resta allongé, les yeux fermés ; et il eut alors une idée étrange : c'était la première fois que le corps de ce

Gosseyn-là dormait normalement.

Lorsque, quelques heures auparavant, il s'était couché dans ce lit, il avait trouvé cela tellement naturel, tellement... ordinaire... qu'il n'avait pas pensé au caractère exceptionnel de cet acte.

Il s'aperçut qu'il était en train de sourire. Il ouvrit les yeux, se retourna et jeta un coup d'œil sur l'autre côté du lit... et s'assit, les sourcils froncés.

L'enfant n'était plus là.

Légèrement troublé, il posa les pieds par terre et commença à enfiler les mocassins qui lui avaient servi jusqu'à maintenant de chaussures. Mais il avait tout de même, remarqua-t-il, une petite réaction thalamique.

Il vit que ses souliers étaient cirés. Et que son vêtement, soigneusement étalé sur une chaise, avait été lavé pendant son sommeil.

Il alla d'abord aux toilettes et urina, pour la première fois de son existence. Puis il s'approcha du lavabo, prit la brosse qui était posée là et se coiffa. Il se lava le visage et les mains, et s'essuya avec la serviette destinée aux invités. La veille, ils avaient dû partager le drap de bain de Lyttle.

Tout en se livrant à ces ablutions, il laissa son attention dériver vers l'autre Gosseyn... là-bas.

Aussitôt lui parvinrent les souvenirs des actions que Gosseyn Deux avait effectuées durant ces dernières minutes. Et, soudain, le contact s'établit !

— Je sais où tu es, dit Deux. Aussi, je ne me fais pas trop de souci... pas encore.

— Je peux enfin passer en revue ta situation, répliqua Trois. Je vois que l'unique vaisseau ennemi parle toujours d'armistice mais qu'aucun étranger n'est encore venu à bord. Et que tous ces Dzans en colère ne sont pas encore passés à l'action. D'ailleurs, les objectifs que poursuit Enro pourraient affecter le résultat global. Mais tout cela prendra un certain temps.

— Alors, concentrons-nous sur toi. Je parlais avec Enro, et la raison qui t'a poussé à venir sur Terre m'a échappé.

Gosseyn Trois répondit d'un air piteux.

— Mon arrivée ici est accidentelle. Mais je pense que c'est un heureux accident. (Il développa son argument.) Après tout, les Gosseyn savent peu de chose sur la Terre. Il faut que nous apprenions ce qui s'est passé après ton départ. Qui s'est emparé du gouvernement après l'assassinat du président Hardie ? Quel est maintenant le statut des Ā ? Et je pourrais encore poser d'autres questions. (Il conclut :) Je

crois me souvenir que les forces de police et le gouvernement ont rétabli l'ordre, mais...

C'était un grand « mais ». Néanmoins, son analyse ne provoqua qu'un acquiescement réticent, là-bas, à une distance interstellaire de la Terre.

— Je pense qu'il nous faut recueillir quelques informations et accomplir certaines choses. Mais vous allez tous deux vous attirer des ennuis en vous rendant dans ce qui fut la Cité de la Machine des Jeux. Vous n'avez d'argent ni l'un ni l'autre. Je suppose que vous pourrez rester provisoirement installés chez Dan Lyttle. Mais le salaire d'un veilleur de nuit ne pourra pas soutenir trois personnes pendant longtemps.

Gosseyn Trois sourit tout en lançant une réplique mentale aux objections de l'autre Gosseyn.

— As-tu saisi ma réponse ? demanda-t-il.

— Eh bien... (lui aussi sourit)... je pense que les Gosseyn pourraient revendiquer un droit de propriété ou de gestion sur l'Institut de Sémantique générale en s'appuyant sur le fait que X était un Gosseyn. Mais je ne crois pas que ce soit un endroit où l'on puisse se procurer gratuitement de la nourriture.

— Le vieux vivait là ; donc il doit y avoir des réserves de nourriture. Et puis, il y a un gardien. Au fait, qui a payé son salaire ?

— Que vas-tu faire ? T'emparer des lieux par la force ?

Le sourire de Gosseyn Trois devint franchement sardonique.

— Comment accepterais-je une telle objection de la part d'un Gosseyn qui, sur Yalerta, a obligé des domestiques à le nourrir ?

La voix mentale de Gosseyn Deux lui parvint, chargée de résignation.

— Je vois que tu as décidé de rester. (Il parut soupirer.) D'accord. Transmets mes amitiés à Dan Lyttle.

— Ah ! Ah ! Voilà qui me serait difficile, dit Trois avec ironie. Il est convaincu que je suis toi.

— Évidemment. Il est parfois difficile de garder à l'esprit qu'il y a maintenant deux Gosseyn. Je me demande si X a jamais eu l'intention de réveiller deux Gosseyn du même groupe en même temps.

Cette deuxième allusion à X poussa Trois à dire :

— Depuis mon réveil, j'ai pris vaguement conscience que nous avons une espèce d'ancêtre. Mais cette connaissance, restée à l'arrière-plan de ton esprit, est tellement vague que j'aimerais que tu m'en dises plus.

— Bon. (La réponse mentale de Deux lui sembla imprégnée d'incertitude.) Nous avons des raisons de croire qu'il était à bord de

l'un des vaisseaux qui ont émigré d'une autre galaxie. Ce petit navire, semblait-il, se serait écrasé, endommageant le corps d'un mâle que nous avons plus tard connu sous le nom de X. L'ordinateur qui contenait les données scientifiques a lui aussi été abîmé. L'autre mâle est parti avec les deux femmes car, au moment où ils venaient de quitter le vaisseau, l'ordinateur détraqué l'a fait s'envoler vers une autre région de la Terre. X s'est suffisamment remis pour pouvoir revenir périodiquement au véhicule spatial et se mettre en animation suspendue pour des centaines, ou même des milliers d'années, à chaque fois.

« Naturellement, il s'est mis à observer les descendants de son compagnon et des deux femmes qui, redevenus sauvages, allaient même jusqu'à s'accoupler avec des singes mâles et femelles.

« Comme tu as pu l'observer sur la Terre actuelle, tout cela n'a pas trop mal tourné. Mais c'était X qui possédait la mémoire ancestrale et, en se servant de son propre sperme, il a créé les corps des Gosseyn. Notre tâche consiste à nous assurer que le système de clonage qu'il a élaboré se perpétuera dans le futur. Ce doit être l'un de nos objectifs, qui a la priorité sur les actions entreprises en fonction de nos fréquentations personnelles.

« Je crois que tu devrais visiter soigneusement l'appartement de X afin d'y découvrir la salle ou le magasin secret où il gardait ses enregistrements et l'équipement nécessaire pour fabriquer les Gosseyn.

— Je vais aller y jeter un coup d'œil, répliqua Gosseyn Trois. Et je ferai encore appel à toi si les choses tournent mal.

— Théoriquement, nous ne sommes qu'une seule et même personne. Ton jugement sera, dans ce cas, probablement identique au mien.

C'était vrai. Et pourtant... quelque part, tout au fond de lui, Gosseyn Trois sentait qu'il était un individu distinct.

— Il serait intéressant de voir comment fonctionne la similarisation, dit-il.

— Certainement.

La réponse de Gosseyn Deux sonna dans son esprit presque comme sa propre pensée. Mais pas tout à fait.

Et c'était lui, ici, qui était en train de se laver le visage et de se brosser les cheveux, et pas Gosseyn Deux. Des actions et des gestes qui n'avaient pas cessé durant toute cette conversation mentale extrarapide.

Il n'avait, en fait, qu'une seule raison d'inquiétude : la Terre était dangereuse pour un Gosseyn. Du moins, la région de la Terre où il était arrivé.

Il y avait ici des gens qui reconnaîtraient le visage de Gosseyn. Et une seule décharge de n'importe quelle arme suffirait pour tuer ce corps distinct des autres. Si cela devait arriver, le fait que tous les souvenirs de ce qu'il avait fait survivraient dans l'esprit de Gosseyn Deux laissait tout de même à désirer.

Les ancêtres des Gosseyn avaient indiscutablement légué aux doubles de leurs descendants une remarquable technique de conservation de la personnalité. Mais pour un individu particulier de cette longue chaîne, l'identité du moi continuait à résider dans un seul corps vivant.

Tout en maniant les objets de toilette, il se souvint qu'ils avaient été mis à la disposition de l'autre Gosseyn lors de son précédent séjour dans cette maison.

Ce n'était pas le genre d'idée capable de le retenir longtemps. Car, de nouveau, ses pensées se reportèrent sur Enin, quelque part dehors. En toute hâte, il rangea le rasoir électrique.

Il n'avait plus qu'à enfiler ses mocassins. Il se dit qu'il ferait bien de se procurer d'autres vêtements. Et des chaussures plus solides.

Quelques secondes plus tard, il sortit de la salle de bains. Il allait pousser la porte de la chambre qui donnait sur le salon, lorsqu'il entendit Enin dire :

— Oui, monsieur Lyttle, mais qu'est-ce que c'est qu'un postulat ?

Gosseyn retint son geste et resta où il était. Il écouta la voix de Dan Lyttle expliquer ce qu'était un postulat selon la Sémantique générale et se sentit plein d'un étonnement mêlé d'admiration. Bien sûr, pensa-t-il, il fallait essayer. Mais comment cela allait-il opérer sur un cerveau qui n'était pas complètement développé ? et sans que l'on puisse offrir de récompense, puisque Enin possédait déjà tout ?

Il recula pour ne pas se faire voir, entrouvrit la porte sur quelques centimètres et écouta.

— Vous me demandez pourquoi j'agis comme cela ?

La voix enfantine était toujours aussi perplexe.

— Oui, répondit Dan Lyttle. Il y a un petit moment, tu es entré et tu m'as ordonné de préparer ton petit déjeuner. Et je l'ai fait, n'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Tu es mon invité et tu me traites comme si j'étais un domestique. C'est pourquoi je te demande : quels sont tes postulats de base ?

L'enfant garda le silence un instant, puis :

— Je suis l'empereur. Tout le monde exécute mes ordres.

— D'où viens-tu ?

— De l'univers des Dzans.

— Alors, poursuivit Dan Lyttle, ton postulat c'est qu'ici, sur Terre,

tu dois être traité comme tu l'es chez toi ?

— Je suis l'empereur partout où je vais.

Le ton était insolent. Gosseyn Trois sourit. D'un air sardonique.

— J'en conclus donc que tu possèdes un certain nombre de postulats de base qui t'amènent à croire que tu vaux mieux que les autres.

— Je *suis* mieux que les autres. Je suis né pour être empereur.

— Alors, ton postulat c'est qu'étant né, par hasard, dans une famille impériale, tu as le droit de traiter les autres êtres humains avec arrogance ?

— Euh... je n'ai pas beaucoup pensé à cela avant que mon père meure. Mais lorsque je suis devenu empereur, j'ai traité les gens exactement comme lui l'avait fait. Et depuis que je suis monté sur le trône, je n'ai pas cessé d'agir ainsi. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Nous, les adeptes de la Sémantique générale, pensons que ce genre d'idées nous poussent à agir d'une manière irrationnelle. Par exemple, comment ton père est-il mort ?

— Il est tombé d'une fenêtre du palais.

Sur un ton belliqueux, il ajouta :

— Est-ce que vous croyez que c'est à cause de ses postulats que c'est arrivé ?

— Peut-être... Il faudrait connaître les détails de la scène qui l'a amené à se tenir si près d'une fenêtre ouverte. Y avait-il des témoins ?

— C'était pendant une réunion des membres du gouvernement.

— Et il était tellement occupé à réfléchir, ou à parler, qu'il s'est approché de la fenêtre sans la voir et qu'il est tombé ? Est-ce ce que les témoins ont dit ?

— C'est ainsi que ma mère me l'a raconté. (Un silence.) Je ne lui ai jamais demandé qui le lui avait rapporté.

— Nous pouvons donc supposer que tous ceux qui étaient avec lui dans la pièce ont vérifié que cela s'était bien passé ainsi ?

— Hé ! cria-t-il tout excité, c'est cela que vous voulez dire quand vous parlez de postulat ! Vous n'avez pas vu la scène, alors vous devez supposer que les gens qui l'ont vue vous ont bien rapporté les faits ?

— C'est en partie cela. Mais les postulats qui nous intéressent sont profondément enfouis dans notre esprit, si bien que nous ne savons pas qu'ils sont là ni en quoi ils consistent. Mais nous agissons, dans la vie, comme s'ils étaient vrais.

— Eh bien... je suis l'empereur. C'est vrai.

— Comment traites-tu les autres personnes ?

— Je leur dis ce qu'ils doivent faire. Et il vaut mieux pour eux qu'ils le fassent.

— Alors, ton postulat, c'est qu'un empereur peut mener à la baguette les gens sur lesquels il règne... et même se montrer méchant avec eux ?

— Je les mène comme le faisait mon père. Et je suppose que c'était là son – comment appelez-vous ça ? – son postulat.

— Alors, tu ne t'es jamais demandé quels étaient ses postulats ? Tu t'es contenté de le copier ?

— Eh bien... (Silence. Puis, sur un ton différent :) J'ai bien envie de vous faire goûter à mon pouvoir...

En entendant ces derniers mots, Gosseyn se dit que la première leçon de Sémantique générale d'Enin était allée assez loin pour cette fois.

Il ouvrit toute grande la porte de la chambre et entra dans le salon.

Et s'arrêta, stupéfait.

En voyant, du coin de l'œil, sur sa gauche, six hommes assis l'un à côté de l'autre, contre le mur. Quatre d'entre eux étaient en uniforme.

Lorsque Gosseyn se tourna vers eux, il avait déjà remarqué que ceux qui portaient un uniforme tenaient des pistolets. C'étaient des armes énergétiques, non identifiables à cette distance ; et bien que ces pistolets ne soient pas pointés sur lui, ils étaient – selon la vieille expression – « prêts à faire feu ».

Ce n'était pas une situation bien agréable à affronter subitement. Et elle se compliquait encore de cet élément inexplicable : Dan Lyttle avait donné une leçon de Sémantique générale à Enin sous les yeux d'intrus armés.

Plus étrange encore, le petit garçon s'était comporté, tant par ses réponses que par l'intérêt qu'il avait montré, comme si son professeur et lui étaient seuls dans la pièce ; et même lorsqu'il avait proféré sa menace finale, il n'avait pas tenu compte des spectateurs.

Il fallut une seconde ou deux à Gosseyn pour se souvenir que Sa Majesté Impériale avait depuis au moins deux ans l'habitude d'être entouré d'une assistance à laquelle elle ne prêtait pas attention. De plus, Enin était convaincu que son contrôle mental de l'énergie le rendait invulnérable.

Gosseyn respira à fond en se sentant revenir à une certaine normalité, toute relative étant donné les circonstances.

Et il était temps car, à ce moment, Enin courut à lui et le prit par le bras.

— Je suis drôlement content de vous voir arriver, monsieur Gosseyn.

Il semblait avoir oublié la menace implicite qu'il venait de lancer

contre son hôte ; et il continuait d'ignorer les intrus. Ses yeux brillants scrutèrent Gosseyn.

— Vous dormez toujours aussi longtemps ?

Gosseyn réussit à sourire.

— Je pense que c'est à cause du froid qu'il faisait là-bas et de mes vêtements trop légers. Je...

Heureusement que Dan Lyttle l'interrompt.

— On dirait qu'on a installé des micros chez moi depuis la dernière fois que vous êtes venu, monsieur Gosseyn. Pendant que vous dormiez tous les deux, je suis allé à l'hôtel et j'ai emprunté un jeu vidéo pour votre jeune ami. Lorsque je suis revenu, ces messieurs étaient installés là où vous les voyez.

Tandis qu'il parlait encore, l'un des hommes en civil se leva. Il était de taille moyenne, plutôt trapu. Un sourire grimaçant fixé sur ses traits épais, il attendit poliment que Dan Lyttle ait terminé sa brève exposition des faits. Puis, il dit d'une voix douce :

— Monsieur Gosseyn, nous allons être obligés de vous ligoter, dès que vous aurez fini de prendre votre petit déjeuner. Le patron va venir vous voir.

Ce n'était pas le moment de faire quelque chose d'inconsidéré. Même Sa Majesté Impériale le comprit car sa voix résonna, plus aiguë mais toujours contrôlée :

— Est-ce qu'il faut que je m'occupe d'eux, monsieur Gosseyn ?

— Non, Enin !

Gosseyn avait réfléchi à l'information transmise par le porte-parole des intrus et il expliqua à l'enfant :

— Je pense que nous allons rencontrer les personnes que je voulais voir pendant que j'étais ici. Donc, tout va bien. (Il ajouta :) Nous déciderons plus tard ce qu'il convient de faire. D'accord ?

— D'accord.

Dan Lyttle n'était pas intervenu dans ce dialogue, mais il dit alors :

— Avant de servir le petit déjeuner, je ferais mieux de m'assurer que votre jeune ami ne s'ennuiera pas pendant que vous mangerez.

Il s'approcha de la porte extérieure et enleva la toile recouvrant un appareil peint de couleurs vives qui n'était pas là la veille.

Gosseyn devina tout de suite qu'il s'agissait du jeu vidéo emprunté à l'hôtel où Lyttle travaillait comme veilleur de nuit.

Les deux hommes et les intrus regardèrent Enin s'avancer vers l'appareil. Le petit garçon scruta les rouages internes ; puis il examina les boutons de l'ordinateur. Et pour finir, il tendit la main avec précaution et appuya sur un commutateur. Un flot de lumière jaillit.

La scène représentait une cité sous-marine et sa population menacées par de gigantesques animaux marins.

Il était facile de deviner que le joueur devait décimer les monstres avec un réseau d'armes commandées par ordinateur. L'empereur des Dzans se mit à tirer.

Gosseyn n'eut plus qu'à essayer de s'abstraire des cris de ravissement que poussait Enin et à poser des questions à Dan Lyttle. Tout en mangeant des œufs au bacon et des tartines.

C'étaient des questions concernant la situation politique de ce pays.

Les réponses étaient plutôt décourageantes.

Les partisans de l'ex-président Hardie s'étaient arrangés pour hériter de lui. Et, apparemment, ils avaient toujours ignoré que Hardie n'était pas responsable des excès du régime mais qu'il n'avait été qu'un pion dans une lutte interstellaire à laquelle il n'avait rien compris. Ses successeurs étaient des hommes corrompus, type d'homme politique connu sur Terre depuis des temps immémoriaux. Lyttle ne cita aucun nom ; et il avait raison. Ces individus-là avaient tendance à se venger avec tous les moyens dont ils disposaient.

Gosseyn apprit aussi que l'on n'avait pas entendu parler des habitants de Vénus depuis l'attaque menée contre eux par les forces d'Enro, quelques mois auparavant.

À ce sujet, Gosseyn possédait des informations personnelles... qu'il n'avait pas l'intention de partager avec Dan Lyttle.

En réalité, les millions de Â de Vénus avaient émigré. On les avait expédiés par petits groupes, sur des planètes habitées de la Ligue Interstellaire. Là, ils s'étaient mis à enseigner la philosophie et les méthodes de la Sémantique générale aux innombrables populations de ces secteurs de la galaxie.

Cela allait prendre pas mal de temps.

Gosseyn doutait que les Vénusiens aient totalement négligé la Terre. Certains d'entre eux étaient sans doute venus s'y installer et cherchaient peut-être à minimiser les conséquences de la mainmise secrète des laquais d'Enro sur le gouvernement. En ce moment, ils devaient s'occuper des Terriens qui avaient choisi le camp des envahisseurs et s'étaient glissés aux postes clefs.

Gosseyn Trois pensait, en silence, qu'il pourrait sûrement les aider à venir à bout de ces politiciens corrompus.

Ayant ainsi déterminé son objectif, il allait poser sa fourchette lorsqu'il s'aperçut que Dan Lyttle se tenait debout derrière lui, légèrement penché pour lui présenter une serviette humide.

— Pour vous nettoyer les lèvres.

Lorsque Gosseyn prit le linge, il vit que l'un des doigts de la main de Lyttle était curieusement tendu. Pointé vers quelque chose posé sur la table.

Tout en s'essuyant, il regarda dans la direction indiquée. Il vit, sur la nappe, une petite plaque blanche, contenant des milliers de circuits intégrés. Comment était-elle arrivée là, comment Lyttle avait-il réussi à la glisser, sans qu'on s'en aperçoive, dans la vaisselle du petit déjeuner ?... Lui-même, profondément plongé dans ses pensées, n'avait rien vu. Quant aux intrus, leur attention s'était relâchée devant le spectacle banal d'un homme en train de manger.

Lyttle se pencha de nouveau et cette fois il chuchota :

— Ça, c'est la Machine des Jeux ! Sa plaque d'identité !

— Eh ! vous ! cria le porte-parole des intrus.

Gosseyn et Lyttle réagirent rapidement. Gosseyn dit :

— J'ai encore de l'œuf, dites-vous ?

Là-dessus, il s'essuya de nouveau la bouche puis posa la serviette sur la plaquette. Se leva. Et se retourna.

— Merci de m'avoir laissé déjeuner. Mais il est temps de me ligoter et d'appeler votre – comment l'appeler-vous ? – votre patron.

Tandis qu'il s'avancait vers les intrus, il entendit Dan Lyttle débarrasser la table du petit déjeuner. Et enlever habilement la petite carte qui lui avait été présentée, d'une manière si peu dramatique, comme la plaque d'identité d'une des machines les plus importantes qui aient jamais existé sur Terre.

Ils lui ligotèrent les chevilles et les genoux avec une corde. Ses mains furent ramenées derrière son dos et glissées dans des menottes. Ils le couchèrent sur le canapé qui était contre le mur opposé aux sièges sur lesquels ils allèrent se rasseoir.

— Ne bougez pas ! ordonna l'homme aux traits lourds. M. Blayney va arriver.

« Blayney ! » s'écria Gosseyn Trois. Mais dans son for intérieur.

Après avoir entendu ce nom, il n'y avait pas de danger qu'il « bouge ».

— Vous avez fait du chemin, monsieur Blayney, depuis que nous nous sommes rencontrés. Vous êtes chef du gouvernement et généralissime des forces armées.

Pas de réponse. L'homme qui le regardait fixement avait une expression sévère, teintée de perplexité. Blayney paraissait plus âgé que dans les souvenirs de Gosseyn Deux. Et son corps lourdement charpenté avait maigri. Comme s'il avait sauté un bon nombre de repas. Peut-être s'était-il produit dans son organisme une transformation chimique nécessaire en période de tension.

Les vêtements qu'il portait étaient encore plus élégants que ceux de la dernière fois.

Toujours pas de réponse à sa remarque.

Durant ce silence prolongé, Gosseyn, allongé sur le canapé, fut assez infortuné pour se souvenir comment, la dernière fois que Blayney avait ainsi baissé les yeux sur le corps ligoté d'un Gosseyn, il s'était brusquement penché et, sans motif visible, l'avait frappé brutalement plusieurs fois.

C'était peut-être le moment opportun pour lancer une remarque conciliatrice.

— Voyant votre réussite, j'en déduis que je m'étais totalement trompé sur votre compte.

À ces paroles, une ombre de sourire succéda à la mine rébarbative. Et le silence déplaisant prit fin.

— J'ai suivi vos conseils, dit Blayney. Une étude élémentaire de la Sémantique générale m'a permis de corriger certains... disons... certaines imperfections de ma personnalité sur lesquelles vous aviez appelé mon attention.

Gosseyn Deux avait en effet reproché à Blayney de s'inquiéter beaucoup trop de l'avenir. Il l'avait averti qu'un homme qui s'attendait toujours au pire pouvait tôt ou tard – habituellement tôt – prendre des mesures préventives inutiles de type paranoïde.

Ce serait vraiment malheureux s'il ne s'en était pas totalement corrigé car, dans un moment de véritable crise, cela provoquerait une réaction anormalement violente. Or, dans la situation actuelle, la

victime en serait forcément Gilbert Gosseyn Trois.

Il allait s'efforcer de parer à une telle éventualité.

— Si une étude élémentaire a pu, si rapidement, vous élever au poste de chef du gouvernement, dit Gosseyn, cela vaudrait la peine de suivre un cours plus avancé de non-aristotélisme afin de vous défaire ainsi des... imperfections restantes, reliquats du conditionnement de vos jeunes années.

L'ombre de sourire qu'il y avait sur le visage lisse s'évanouit. L'expression menaçante reparut. Blayney secoua la tête.

— Le jeu de la politique, dit-il, est strictement aristotélien. Il n'y a pas de place pour les idéalistes.

Son visage changea de nouveau d'expression. La perplexité s'y peignit encore lorsque Blayney se pencha et, de la main droite, toucha les cordes qui ligotaient les genoux de Gosseyn.

— Ce que je ne comprends pas, dit l'homme de sa voix toujours douce, c'est pourquoi vous avez permis que cela vous arrive une deuxième fois.

La question semblait indiquer que Blayney était au courant des capacités à vingt décimales du cerveau second de Gosseyn.

Ce n'était qu'une éventualité, aussi Gosseyn préféra-t-il éluder cet aspect de la question.

— Je ne suis pas plus malin que je ne l'étais la dernière fois. Qui aurait pu penser que vous vous donneriez la peine de tenir cette petite maison sous surveillance ?

Tout en prononçant ces paroles qui pouvaient être prises pour un compliment, il observa le visage douxereux et il fut tout content d'y déceler une légère expression de suffisance.

Mais Blayney ne dit rien ; il ne proposa aucune explication de sa perspicacité.

Évidemment, ce commentaire n'appelait pas nécessairement une réponse. D'abord, il était douteux qu'un complice de l'ennemi donne une réponse honnête. Un petit groupe de dirigeants avait été secrètement soutenu par les puissantes armées d'Enro commandées par Thorson.

Mais voilà, le président Hardie était mort, et Thorson aussi. Blayney, auxiliaire de l'un et de l'autre, avait su tirer profit de l'occasion.

Et lorsque des élections étaient truquées, ceux qui avaient participé à cette opération – ou leurs complices – essayaient d'en profiter également. Gosseyn avait tout de même de la peine à croire que des Terriens se soient abaissés à faire cela au XXVI^e siècle.

Voilà ce qu'une intervention secrète des forces interstellaires

pouvait faire peser sur les habitants sans méfiance d'une planète qui n'appartenait pas à la Ligue.

Heureusement que, sauf l'action menée par Enro à bord du navire de guerre d'zan, cette conspiration avait échoué.

Il ne restait encore que quelques débris... comme Blayney... dont il faudrait débarrasser la Terre. Et il y avait une possibilité pour que cet homme ne sache rien des dessous de ce qui s'était passé.

Peut-être la question posée par Gilbert Gosseyn Trois avait-elle désamorcé l'explosion d'une réaction violente du nouveau président de ce pays.

À part cela, la situation de Gosseyn restait aussi fâcheuse. Jusqu'à maintenant, il n'avait encore rien accompli d'essentiel.

En réfléchissant à tout cela, Gosseyn Trois, toujours allongé sur le canapé, s'accorda une partielle prise de conscience.

En premier, les impressions en provenance de son environnement. Puis, l'idée que Blayney n'avait pas encore révélé dans quel but il était venu de sa magnifique demeure présidentielle jusque dans un endroit comme celui-là. Mais le simple fait qu'il soit là poussa Gosseyn à prendre immédiatement une décision.

La présence, dans cette pièce, d'êtres humains très ordinaires constituait pour Gosseyn la menace la plus grave. Ces individus qui avaient envahi la petite maison de Dan Lyttle ne se livreraient probablement à aucun acte hostile sans qu'on leur en ait donné l'ordre.

Gosseyn, qui avait déjà pris la précaution de photographier mentalement les quatre gardes du corps, décida qu'il pourrait, au moins, leur offrir une chance. Puisqu'il y avait maintenant ici quelqu'un qui s'attribuait le droit de leur donner des ordres – y compris : « Abattez-le ! » –, le moment était venu de leur faire une proposition, avant que le commandement de le tuer ne soit lancé.

Alors il tourna la tête vers eux et leur dit :

— J'aimerais que vous déposiez vos armes. Vous n'en avez plus besoin maintenant que je suis ligoté.

Trois des hommes restèrent immobiles et silencieux, comme s'ils ne l'avaient pas entendu. Le quatrième, assis en bout de rang, se tourna vers leur chef, celui qui était en civil et qui jusqu'à maintenant avait pris la parole en leur nom, et lui dit :

— Qu'en penses-tu, Al ?

L'homme auquel il s'adressait répondit immédiatement d'une voix douce :

— Le patron est là... (il montra l'individu bien vêtu qui se tenait auprès de Gosseyn)... et c'est lui qui donnera les ordres lorsqu'il en

aura envie.

Le garde du corps qui avait parlé regarda Gosseyn et haussa les épaules. Il retomba dans le silence, l'arme à la main.

Gosseyn tourna les yeux vers Blayney et lui sourit en disant :

— On dirait qu'il n'y a pas de futur Vénusien dans votre bande.

L'homme-qui-était-devenu-l'égal-des-rois lui rendit son regard en fronçant les sourcils.

— Était-ce une tentative pour corrompre ces hommes qui ont juré de faire leur devoir lorsqu'un homme mandaté le leur demande ?

Gosseyn leva les yeux sur le visage aux traits lourds et légèrement renfrognés, et il secoua la tête.

— La Sémantique générale reconnaît la nécessité des lois dans une société arriérée. Mais ce qui s'est produit ici excède les ordonnances judiciaires ordinaires. Puis-je vraiment être ligoté sans qu'aucune plainte ni aucune accusation aient été portées contre moi ?

Blayney se caressa le menton.

— Vous êtes un cas d'exception. Et c'est moi qui en ai donné l'ordre. (Ses lèvres se tordirent en un sourire.) Ces hommes m'ont obéi, comme ils devaient le faire.

— C'est pourquoi je leur ai parlé. Ils participent à une action illégale. Ils agissent comme des automates. Comme des laquais et non comme des hommes qui ont l'intention de se renseigner sur des faits. Lorsque, plus tard, ils vont rentrer chez eux, si quelqu'un leur demande ce qu'ils ont fait aujourd'hui, que pourront-ils répondre ?

Le sourire de Blayney était plus tendu et découvrit ses dents.

— Ils ont prêté serment de ne jamais révéler à des personnes non autorisées ce qui s'est passé pendant leur tour de garde.

— En d'autres termes, si vous leur donnez l'ordre de tirer sur moi, ils le feront sans même en connaître la raison ?

— Exactement ! (Le ton de Blayney révélait combien son impatience montait.) L'autorité du gouvernement n'est pas près de disparaître sur Terre. Alors venons-en au fait. Pourquoi êtes-vous ici ?

Mais Gosseyn avait reporté son attention sur les quatre hommes de main. Et c'est à eux qu'il s'adressa.

— Est-ce que chacun de vous, séparément, souhaite vraiment agir comme un laquais dans une situation aussi douteuse que celle-ci ?

Celui qui était assis en deuxième position sur sa gauche s'agita et dit à Blayney :

— Pas d'ordre spécial, monsieur le président ?

Celui-ci secoua la tête en silence.

Gosseyn disposait donc encore d'un peu de temps pour obtenir des informations. Il appela :

— Monsieur Lyttle !

Ce fut un acte plutôt inattendu. Car Lyttle, qui avait terminé son travail à la cuisine et n'avait pas les mains attachées, était là, debout, à attendre.

Il lui fallut cinq secondes pour se ressaisir, puis il répondit :

— Oui, monsieur Gosseyn ?

Avant que Gosseyn n'ait pu lui répondre, une autre interruption se produisit :

— Vous allez tous continuer à parler ? demanda Enin. (Puis il se tourna vers Gosseyn.) Avez-vous besoin de mon aide ?

Gosseyn sourit.

— Pas encore, Enin. Le moment venu, je te le ferai savoir. Si tu veux, tu peux retourner à ton jeu.

— D'accord.

Bientôt retentirent de nouveau ses cris de plaisir. Gosseyn demanda :

— Monsieur Lyttle, qu'est-ce que vous souhaiteriez pour votre planète ?

— Je voudrais que vous restiez, répondit-il sans hésiter, et que vous nous aidiez à restaurer sur Terre les méthodes d'organisation sociale de la Sémantique générale expérimentées sur Vénus, y compris... la réintégration de la Machine des Jeux.

— Les sémanticiens pensent que la Machine des Jeux s'est montrée plus vulnérable que prévu aux ingérences qui ont entravé ses activités.

— N'oublions pas, répliqua Dan Lyttle, que c'est un ordinateur, et que quelques milliers de circuits intégrés de plus, avec leur programme de protection, lui seraient d'une grande aide pour l'avenir. Mais, bien sûr, aucune machine ne pourra jamais surpasser l'autorité humaine.

Brusquement, avec cette réplique, Dan Lyttle devenait un cas exceptionnel. Même pour Gilbert Gosseyn, corps et esprits, les associations d'idées qu'elle éveilla exigeaient bien plus qu'un déchiffrement rapide.

Ce qui autrefois avait paru une coïncidence à Gosseyn Un et Gosseyn Deux, devenait brusquement... quoi ?

Le veilleur de nuit d'un hôtel, Dan Lyttle, qui était monté dans la chambre d'un Gilbert Gosseyn et lui avait sauvé la vie, semblait soudain associé à tout ce qui s'était passé.

Et cependant, comment expliquer le fait qu'un Gosseyn loue une chambre dans l'hôtel où travaillait, ce soir-là, ce Très Important Veilleur ?

C'était un travail si ordinaire, un jeune homme tellement normal, avec une petite maison située, par hasard, dans ces collines, pas très loin de la Machine des Jeux, qui avait parlé, chaque jour, pendant la durée des jeux, à des milliers de postulants qui venaient là, périodiquement, dans l'espoir que leur connaissance de la Sémantique générale leur vaudrait la possibilité d'émigrer sur Vénus. Chacun passant ses tests seul dans l'une des cellules particulières...

Il y avait toujours eu quelque chose de remarquable dans la manière dont Dan Lyttle se tenait, dans son port de tête. Il est vrai que la connaissance et l'utilisation journalière de la Sémantique générale faisaient cela à la plupart des gens.

Mais c'était l'homme auquel la Machine des Jeux à l'agonie avait confié la partie la plus importante du gigantesque réseau d'ordinateurs.

L'explication du mystère de Dan Lyttle devrait encore attendre. Il suffisait, pour le moment, de savoir que les objectifs de cet homme étaient semblables aux siens. Par conséquent, le moment était venu pour Gosseyn Trois de passer à l'action. Silencieusement, il envoya rapidement quatre signaux, l'un après l'autre à son cerveau second.

Puis il se détendit sur son canapé, les yeux fixés au plafond.

Alors, sur sa gauche, une voix d'homme poussa un cri prolongé : « Hééééé ! »

Et puis quelqu'un s'exclama : « Hola ! » C'était le porte-parole des six hommes qui s'était tenu, tout le temps, un peu à l'écart. Gosseyn sut que c'était lui parce qu'il venait de tourner la tête dans sa direction.

Il ne vit que les deux hommes en civil. Ils étaient debout et regardaient fixement les quatre chaises vides où, quelques fractions de seconde auparavant, étaient assis les hommes armés.

Les gardes du corps avaient disparu. La situation n'en était pas devenue bonne pour autant. C'était une amélioration, oui. Mais bien que Gosseyn se soit débarrassé de la menace que constituaient les quatre hommes de main, il était encore loin de se trouver dans la condition normale d'un être humain.

Ses jambes étaient toujours solidement ligotées ; les menottes qui entouraient ses poignets étaient en métal. Et il se sentait terriblement responsable de ce qui venait de se passer, des conséquences de son arrivée. Maintenant, Dan Lyttle et sa petite maison étaient en danger. Si bien qu'Enin et lui ne pouvaient se contenter de filer grâce à une similarisation à vingt décimales.

Gosseyn reconnut, un peu piteusement, que ce n'était pas le moment idéal pour énoncer un message essentiel. Néanmoins, levant

les yeux vers Blayney, il prononça ces paroles insignes :

— Pourquoi ne pas rétablir un gouvernement intègre dans la Cité de la Machine des Jeux ?

Le silence !

Blayney était là, les yeux baissés sur l'homme qu'il avait considéré comme son prisonnier.

Gosseyn, ayant ainsi dévoilé sa ligne générale d'action – un objectif tellement essentiel que tout le reste, mots ou entreprises, ne ferait qu'en retarder l'aboutissement, se détendit et resta allongé en silence.

Ce fut le second des deux hommes en civil qui rompit le silence. De l'autre côté de la pièce, là où s'étaient tenus les gardes du corps, il dit d'une voix de baryton :

— Monsieur le président, ne devrions-nous pas nous éloigner de la zone de ce Distorseur ?

Blayney, qui avait eu l'air plutôt déconcerté, redevint menaçant.

— Je pense que nous avons besoin d'une solution plus radicale. (Il désigna Gosseyn du doigt.) Sortez-le d'ici.

Il plissa les yeux en regardant le prisonnier.

— Pas d'objection à cela ? demanda-t-il.

En dépit de sa position couchée, Gosseyn réussit à hausser les épaules.

— Je ne vois pas à quoi cela pourrait servir, dit-il. (Et il ajouta :) Je voulais seulement vous poser cette question sans avoir à craindre une réaction violente de votre part.

Il haussa de nouveau les épaules.

— Alors ?

Une fois de plus, ce fut le Civil Deux qui parla le premier en désignant les chaises vides.

— Et nos hommes ? Ne pourrait-il les... heu... ramener ?

Blayney, qui s'était à demi tourné vers lui, baissa de nouveau les yeux sur Gosseyn.

— Que leur est-il arrivé ?

— Ils ne sont pas morts. Mais, ils ne se trouvent probablement plus sur cette planète.

— J'ai essayé de deviner où pouvait être localisé ce Distorseur qui les a expédiés ailleurs. Il a fallu une belle mise au point pour laisser

les chaises derrière.

Gosseyn se sentit vraiment rassuré par ces paroles. Car il devenait évident que Blayney ne savait rien des capacités de son cerveau second et croyait simplement qu'une machine habilement dissimulée était responsable de cette vilénie.

Il fallait le renforcer dans cette idée. Aussi commenta-t-il d'une voix détachée :

— Comme vous le savez peut-être, les relations interstellaires ont apporté à notre petite planète non seulement pas mal de dangers et de menaces, mais aussi quelques améliorations dans le domaine des sciences.

Le président de ce qui avait été autrefois les États-Unis d'Amérique, hocha la tête.

— C'est une bonne manière de présenter la chose.

Il semblait avoir accepté cette explication car, lorsqu'il parla de nouveau, c'était sur un ton plus personnel.

— Quant à votre question, laissez-moi vous répéter quelque chose que j'ai déjà dit. (Son sourire se fit ironique.) Avez-vous jamais entendu parler des réunions politiques ?

— Quel rapport y a-t-il ?

— Les échelons supérieurs d'un parti sont constitués par une bande d'initiés, expliqua Blayney d'un air condescendant, qui occupent tous des postes clefs. Ils sont à peu près huit cents et, avant les élections, ils se réunissent dans cette fameuse arrière-salle enfumée dont nous avons tous entendu parler et où l'on entend fuser les jurons et les injures. Chacun de ces hommes a, lui aussi, une pièce enfumée pleine d'environ deux cents partisans ; qui ont tous un boulot grâce au parti. Ceux d'en haut sont les bras droits du président et s'il fait quelque chose qui ne leur plaît pas, ils se mettent à hurler.

— Donnez-moi les noms des membres de cette bande et j'irai leur parler.

Si jamais un homme eut l'air stupéfait, ce fut Blayney en entendant ces mots.

— Leur *parler* ! Vous êtes complètement fou !

— Pas vraiment leur parler, précisa Gosseyn, lui aussi d'un ton condescendant. Ce qui m'intéresse, c'est de rétablir la Machine des Jeux. Je pourrais présenter cela comme une espèce de lieu pédagogique, ou un musée, ou mieux encore, une manière d'obtenir les voix de ces cinglés d'adeptes de la Sémantique générale – à moins que vous n'ayez une meilleure injure à me proposer qui pourrait convaincre vos grossiers partisans.

— Mais pourquoi voulez-vous voir ces gens ?

— Je ne m'occupe que des individus qui s'opposent au rétablissement de l'Institut de Sémantique générale et à celui, postérieur, de la Machine des Jeux.

— Mais qu'est-ce que vous pourriez leur faire ? (Son ton se fit pressant.) Les tuer ?

— Non. Juste m'en débarrasser, comme j'ai fait pour vos gardes du corps.

Un long silence. Finalement, à contrecœur, Blayney dit :

— Je suis obligé d'admettre que vous avez su installer un équipement joliment efficace pour escamoter les gens. Où les avez-vous envoyés ?

— J'ai ma petite idée là-dessus. Mais je pense qu'il vaut mieux que vous ne le sachiez pas.

Blayney avait dû faire un signe éloquent au Civil Un, car il s'approcha, détacha les jambes de Gosseyn et ouvrit les menottes. Gosseyn les ôta lui-même et les lui tendit.

En reculant, l'homme dit à son patron :

— Monsieur le président, puis-je poser une question à ce monsieur ?

Et il désigna Dan Lyttle.

— Pourquoi pas ?

Blayney haussa les épaules.

— Ce que vous avez dit au gamin, au sujet des postulats, c'est valable aussi pour les adultes ?

Un faible sourire éclaira le maigre visage de l'employé d'hôtel.

— C'est valable pour tout le monde. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— À vous écouter, j'ai pensé que j'avais peut-être quelques postulats dont je me passerais bien.

— Suivez un cours élémentaire de Sémantique générale, comme l'a fait votre... euh... patron. Regardez où cela l'a mené...

L'homme ne répondit pas, mais son regard absent révéla qu'il y pensait.

Quelques instants plus tard, il ouvrit poliment la porte pour le départ du président Blayney.

Lorsque Enin et lui tournèrent au coin de la rue, Gosseyn aperçut, pour la première fois avec les yeux de ce corps, l'Institut de Sémantique générale... ou plutôt ce qui en restait.

Il vit un bâtiment avec une façade rectangulaire qui, si l'on faisait abstraction de son aspect délabré, ressemblait à une banque ancien style. En se rapprochant, il comprit que cet état n'était pas seulement

dû à l'usure mais à un saccage volontaire.

Il savait que les décorations de la façade avaient été arrachées, mais il vit que le ciment qu'elles dissimulaient auparavant avait été aussi endommagé.

Ils traversèrent la rue et se retrouvèrent devant l'entrée principale. Gosseyn appuya sur un bouton, au-dessous d'une plaque portant le mot « Gardien ». Il y avait là une entrée tout à fait ordinaire.

Deux minutes, au moins, s'écoulèrent. Puis la petite porte s'ouvrit et un homme d'âge mûr apparut sur le seuil.

Aucun signe de bienvenue, ni dans son regard ni dans son attitude. Cependant, après avoir lu l'autorisation officielle rédigée par Blayney, il s'effaça à contrecœur et montra du doigt un couloir faiblement éclairé et criblé de petits trous, qui avait dû être recouvert de marbre.

— Il y a une porte portant l'inscription « Interdit au public » (Il ajouta d'un air mécontent :) Je suppose que c'est là que vous voulez aller.

— Nous aurons besoin de deux clefs afin de ne pas vous déranger chaque fois que nous entrerons.

Tout en parlant, Gosseyn désigna du doigt la porte d'entrée. Puis autre chose lui revint à la mémoire.

— Je crois me souvenir qu'il y a une porte latérale. Il nous faudra aussi les clefs de celle-là.

— Ouais, bon, répondit le gardien d'un air maussade. (Puis, une idée prit forme dans son esprit.) Il va se passer quelque chose ici ? demanda-t-il.

— Énormément de choses, répliqua Gosseyn.

Mais il lança ce dernier commentaire par-dessus son épaule car Enin et lui s'enfonçaient déjà dans le large corridor.

Après avoir parcouru une trentaine de mètres, l'enfant dit :

— Ce type est un peu bizarre.

Gosseyn pensa en silence qu'effectivement le gardien avait étrangement rechigné. Peut-être que le poste de cet homme était une sinécure et qu'un surcroît d'activité l'obligerait enfin à mériter son salaire.

Il faudrait probablement le surveiller, bien qu'on puisse se demander ce qu'un tel personnage pourrait faire contre eux... à moins qu'il ne soit pas tout seul.

Gosseyn se surprit en train de sourire avec une ironie désabusée. Il se pouvait qu'il y ait des ennemis de la Sémantique générale quelque part dans l'ombre.

Mais ce n'était pas vraiment grave. Car la grande majorité des habitants de la Terre s'en désintéressaient totalement. Vénus ne les attirait absolument pas, car c'était un endroit où, au début, l'on ne pouvait compter que sur son travail.

C'étaient les masses populaires immuables de la Terre, sur lesquelles le passage des siècles n'avait laissé aucune marque essentielle... sauf qu'avec le développement des techniques, les gens appuyaient maintenant sur des boutons qui faisaient fonctionner les équipements de leurs foyers et leurs moyens de transport, à un niveau de complexité sous-jacente que l'individu moyen n'essayait même pas de comprendre.

Aussi, conclut mentalement Gosseyn tandis qu'Enin et lui arrivaient à la porte marquée « Interdit au public », s'il fallait surveiller le gardien, c'était pour une raison qui demeurait obscure. Et qu'il était impossible d'analyser à l'avance.

Comme ils franchissaient la porte interdite au public, Enin fit remarquer :

— On dirait que nous ne rencontrons que des gens minables, dans des endroits minables.

Ce commentaire fit apparaître un sourire sur les lèvres de Gosseyn ; après quoi, il énonça le plus fameux concept de la Sémantique générale :

— Enin, la carte n'est pas nécessairement le territoire ; et puis nos cartes ne sont pas toutes si minables. Après tout, nous venons d'avoir un entretien avec le chef du gouvernement de ce continent.

Un silence. Puis :

— Oh ! ce type-là !

Un autre silence, puis Enin fronça les sourcils et dit :

— Qu'est-ce que vous voulez dire avec cette histoire de carte ?

— Je t'expliquerai plus tard.

Mais pour lui aussi, avec ou sans l'aide des concepts de la Sémantique générale, ces lieux n'avaient rien d'attirant à première vue.

L'appartement dans lequel ils se trouvaient était assez vaste pour ce qu'ils voulaient en faire, mais il avait été très mal entretenu et, visiblement, dépouillé de tous ses meubles.

Il n'y avait, dans toute la pièce, qu'un seul endroit où s'asseoir : un canapé. Pas de chaises mais une petite table et un poste téléphonique avec vidéo incorporée que, par prudence, Gosseyn débrancha.

Dans la cuisine, il y avait un coin repas, un four et un réfrigérateur incorporés. Sur les étagères, il manquait environ les trois quarts des ustensiles qui avaient dû s'y trouver auparavant.

Des deux chambres, l'une avait un grand lit à deux places et l'autre deux lits jumeaux, mais pas d'autre meuble. Chaque pièce comptait une penderie ; ils pourraient au moins y ranger les vêtements qu'ils allaient acheter.

Gosseyn s'aperçut qu'Enin était entré dans la plus petite des chambres. Alors il retourna à la cuisine. En ouvrant les tiroirs, tout à

l'heure, il avait remarqué la présence d'un bloc-notes et d'un stylo. Il s'assit et se mit à faire une liste.

C'était son premier moment de tranquillité depuis leur arrivée. Il prit alors conscience d'une drôle de sensation interne, dans son corps aussi bien que dans sa tête. Il s'arrêta, le stylo suspendu au-dessus du papier, les sourcils froncés. Que lui arrivait-il ?...

Il fut interrompu par la voix d'Enin qui lui parlait de la pièce à côté :

— Vous pensez qu'il en a réellement l'intention ? Vous croyez qu'il va vraiment le faire ?

— Faire quoi ?

Cette étrange impression interne s'évanouit tandis qu'il posait sa question suivie aussitôt d'une autre.

— Et de qui parles-tu ?

— De M. Blayney ! Est-ce que vous croyez qu'il va vraiment rénover cet endroit ?

Gosseyn passa dans la salle de séjour. Il était assiégé par tout un ensemble de pensées et de prises de conscience.

Il savait que cette bizarre sensation était en lui depuis des heures, mais qu'elle avait été affaiblie par la présence exigeante d'Enin. Il réfléchit à la réponse qu'il allait apporter au petit garçon. Tout en restant vaguement conscient de la présence de son alter ego et de ces réalités de tous ordres...

Il trouva Enin couché sur le plancher du salon dans une position plutôt tordue. Mais l'enfant semblait à son aise. Gosseyn s'approcha et baissa les yeux sur l'empereur de tous les Dzans ; et il dit en s'exprimant de nouveau selon la phraséologie de la Sémantique générale :

— La meilleure réponse que je puisse te donner s'appuie sur une sorte de carte de l'organisation des gouvernements, dont je dispose mentalement.

— Mais vous avez dit que la carte n'est pas le territoire.

Les yeux de l'enfant brillaient d'intelligence.

— J'ai dit que la carte n'est pas *nécessairement* le territoire, répondit-il en souriant. Et c'est particulièrement vrai en ce qui concerne les cartes et les schémas sur l'aspect du monde et la manière dont les gens se comportent en général. Ici, sur Terre, le président Blayney dispose de pas mal d'argent pour les dépenses publiques. Une ou plusieurs entreprises rénoveront sans doute l'Institut et elles recevront, pour cette tâche, une subvention du gouvernement. Ce qu'il faut, c'est mettre les constructeurs de notre côté. Aussi...

À ce moment, le téléphone sonna. Gosseyn s'avança et décrocha

le récepteur.

— Allô ! Qui demandez-vous ?

Une voix d'homme répondit :

— Ici, l'entreprise de construction Daynbar. On nous a dit que vous aviez l'autorisation de restaurer l'Institut ; et nous aimerions vous envoyer quelques experts qui pourront discuter avec vous de la rénovation.

Gosseyn éprouva, brièvement, une sorte d'admiration respectueuse, bien qu'il eût, à l'instant même, prévu quelque chose de ce type. Il se dit qu'un associé de Blayney avait dû contacter un entrepreneur qui, le moment venu, saurait prouver sa reconnaissance à son informateur.

Puisqu'il s'agissait d'une manœuvre positive, sa réponse fut empreinte de la courtoisie qui règne en affaires.

— Quand vos gens viendront-ils ?

Il apparut que leurs « experts » se présenteraient à 8 heures le lendemain matin. « Tout cela paraît très normal », se dit Gosseyn. Mais les choses n'allaient pas assez vite relativement à cette impression d'urgence qu'il ressentait... en provenance d'ailleurs.

Après avoir raccroché, il s'aperçut qu'Enin s'était levé et l'observait du seuil de la cuisine. Mais le petit garçon ne fit aucun commentaire.

— J'espère que tout cela ne t'assomme pas trop.

Il y eut un silence puis un sourire s'épanouit sur le visage enfantin.

— Vous avez peut-être sur moi un postulat de base qui vous fait croire que j'ai envie de retourner sur ce vaisseau plein de lèche-bottes ?

— Je penserais plutôt que c'est par désir de revoir ta mère, répondit Gosseyn.

Tout en parlant, il rectifia l'analyse qu'il avait faite d'Enin. À cause de toutes ses récriminations enfantines, elle n'avait pas eu l'air fausse. Mais il devait aussi admettre qu'il avait cru que la Terre paraissait minable à Sa Majesté Impériale parce qu'il n'y avait là personne pour se prosterner devant elle. Si l'on disait qu'un lieu était minable, c'était que l'on n'avait pas envie d'y être...

— Avec vous, il se passe des choses, et on ne peut pas dire que vous soyez une poule mouillée ! expliqua Enin. Vous vous rendez compte ! Je vous vois là, ligoté, et hop ! vous vous débarrassez de ces gardes du corps...

Un silence. Puis les yeux du petit garçon s'écarrillèrent.

— Au fait... j'ai oublié de vous demander où vous les aviez

envoyés ?

Gosseyn eut un sourire sardonique.

— Sur ce monde glacé où nous étions.

— Mince alors ! (Un autre silence.) Vous ne croyez pas qu'ils vont geler ?

— Ils ont un bon uniforme, et il n'y a qu'un kilomètre et demi à parcourir jusqu'au bâtiment ; ne te fais pas de souci pour eux.

Il réfléchit un moment puis ajouta :

— C'est le prix que je leur fais payer pour n'avoir pas pris conscience des postulats à partir desquels ils agissent. Tu te souviens que je leur ai donné une chance de réfléchir et qu'aucun d'eux ne s'en est soucié ?

Une expression pensive se peignit sur le visage enfantin.

— Ouais, dit-il. Ouais. (Il ajouta :) Je n'arrive pas à nous imaginer assis là pendant qu'ils vont restaurer cet endroit. Ne va-t-il rien se passer d'autre ?

C'était une bonne question. Gosseyn avait plus que jamais l'impression intérieure que quelque chose essayait de le sonder. Et il était temps de déterminer la nature de ce qui provoquait, dans sa tête, une sensation aussi étrange.

Mais le téléphone sonna de nouveau.

— Ce doit être une autre entreprise qui veut aussi faire le travail, remarqua Enin.

Gosseyn, qui se dirigeait vers le téléphone, ne répondit rien. Mais il se dit qu'à un niveau gouvernemental aussi élevé, il ne devait pas y avoir d'enchères sur des projets de construction.

Tout appel au sujet de la rénovation concernerait donc un autre aspect de la tâche. Et il fallait reconnaître que ces aspects pouvaient être nombreux.

Mais lorsqu'il eut posé à son correspondant la même question qu'auparavant, il obtint une réponse bien différente. À l'autre bout de la ligne, la voix de l'homme se fit cassante.

— Que cela soit bien clair entre nous : si vous n'avez pas évacué les locaux d'ici à ce soir, il vous arrivera malheur. Cet Institut imbécile ne sera jamais restauré !

Gosseyn, qui avait noté que le message et la voix étaient automatiquement enregistrés par le poste téléphonique, surmonta assez vite le choc de cette menace inattendue.

— Alors, dans ce cas-là, vous feriez mieux de vous habiller chaudement !

Il y eut un silence. Puis la même voix reprit, sur un ton plus déconcerté que menaçant :

— Qu'est-ce que c'est que cette absurdité ?

Et il raccrocha.

— ... quant à cet appel, analysa Gosseyn quelques instants plus tard, je crois que nous le devons à notre gardien. Il a dû avertir la personne qui le paie pour être informée de tout ce qui se passe ici.

Enin fronça les sourcils.

— Je ne saisis pas le postulat, dit-il.

Gosseyn ne put retenir un sourire en l'entendant utiliser un terme de Sémantique générale dans un sens qui n'était pas le sien. Mais il répondit tout de même.

— Je pense que si des groupes ou des individus hostiles à une rééducation du public voulaient s'assurer une source d'informations peu coûteuse sur les destinées futures de ces locaux, ils soudoieraient le gardien.

— Ouais ! acquiesça le petit garçon d'un air de penser à autre chose.

Il resta là, les lèvres pincées, comme plongé dans de profondes réflexions. Puis il hocha la tête.

— Maintenant, qu'allons-nous faire ?

Mais Gosseyn ne pouvait répondre à cette question. Il avait, au sens figuré du terme, le vertige.

L'essentiel pour lui, à ce moment-là, c'était cette sensation que quelque chose était en train de sonder son système nerveux.

Un peu plus tard, Gosseyn Deux réussit enfin à attirer l'attention de son alter ego, par-delà d'incommensurables distances :

— J'ai partagé les sensations que tu perçois ; elles sont identiques à celles que nous avons reçues en provenance de ce vaisseau étranger lorsque nos défenses ont été momentanément percées... L'ennui, c'est que tu es là-bas, sans aucune protection.

Étant donné l'énorme barrière interstellaire qui se dressait entre l'ennemi et lui, c'était une explication plutôt surprenante. Mais dont la probabilité était assez élevée. Les tentatives de contrôle mental effectuées par le vaisseau étranger ne pouvaient traverser les défenses électroniques du navire dzan ni celles des unités de la flotte d'Enro.

Mais, d'une façon ou d'une autre, ces instruments incroyablement précis avaient gardé le contact avec Gosseyn Trois. Et bien qu'ils n'en soient probablement pas conscients, il était, pour eux, l'être humain le plus important, l'individu qui, par inadvertance, se trouvait responsable de la transmission de leur navire avec tout son équipage, de leur propre galaxie dans celle-ci.

Ils soupçonnaient sûrement quelque chose. Car, bien qu'il soit à de nombreuses années-lumière de là, ils restaient électroniquement conscients de sa localisation et tentaient de s'emparer de lui grâce à leurs instruments perfectionnés.

Il se dit aussitôt : « Pourquoi ne pas les laisser s'emparer de moi ? »

Il posa la question à Gosseyn Deux :

— Que pourrais-je faire, si j'étais à bord de leur navire ?

— Cela retarderait au moins une chose, la rénovation de l'Institut de Sémantique générale sur Terre.

Il y avait une solution, que Trois développa mentalement :

— Lorsque Dan Lyttle sort de son travail, il peut revenir ici pour dormir. Si je vais à bord du vaisseau étranger, je pense pouvoir lui laisser la responsabilité de l'Institut... et je crois que c'est ce que je vais faire, dès que je me serai débarrassé, ici sur Terre, d'un fauteur de troubles en puissance.

— Tu es plus brave que moi, acquiesça l'autre d'un air résigné. Et

l'enfant, que deviendra-t-il ?

Gosseyn s'était laissé absorber par ce dialogue. Il jeta alors un coup d'œil autour de lui et fut légèrement surpris de s'apercevoir qu'Enin avait disparu. Cette étrange expression sur son visage... il manigançait quelque chose...

— Je pense que je peux le laisser ici quelque temps avec Dan. Je doute qu'il soit raisonnable de le faire revenir à bord de son vaisseau en ce moment. (Il sourit.) Sa rééducation par la Sémantique générale n'est pas encore terminée. D'ailleurs, je ferais mieux de te dire au revoir et de chercher où il est...

... Un gros homme en manches de chemise. C'était de lui qu'émanait cette voix menaçante.

À la recherche d'Enin, Gosseyn avait parcouru le long couloir crasseux jusqu'à la loge du gardien. Cet être indigne était là, couché par terre, et il crachait des informations au petit garçon qui – c'était évident – l'avait « brûlé » plusieurs fois avant que l'homme comprenne que seule une confession sincère pourrait le sauver des capacités très spéciales de cet enfant démoniaque.

Ce nom qu'il finit par sortir – Gorrold – était sur la liste que Blayne lui avait donnée de ses deux cents plus importants partisans qui se réunissaient dans la fameuse arrière-salle.

Et Gosseyn, qui s'était aussitôt rendu au bureau de cet homme, regardait maintenant, légèrement déçu, le corps trapu et le visage insolent de Gorrold. Parce qu'il ne pouvait pas envoyer quelqu'un habillé si légèrement sur ce monde glacé...

Tout en envisageant d'autres éventualités, Gosseyn dit avec désinvolture :

— Le président Blayne m'a demandé de venir vous voir. Peut-être pourrions-nous aller quelque part pour déjeuner ou prendre un verre ?

Au moins, le fait de sortir obligerait Gorrold à mettre une veste.

Mais les yeux gris provocants de ce visage rébarbatif aux traits lourds se contentèrent de le regarder fixement.

— Nous pouvons aussi bien prendre ce verre ici.

— Comprenez-moi bien. Il s'agirait d'un entretien privé qui ne peut avoir lieu dans un bureau où l'on peut nous entendre.

— Si le président veut me donner des instructions confidentielles, il n'a qu'à décrocher le téléphone comme il l'a fait une centaine de fois ; et lorsque je reconnâtrai sa voix, je dirai : « Oui, monsieur le président. Considérez que la chose est faite. » (Son visage se fit encore plus menaçant.) Mais je ne recevrai pas d'ordre d'un messenger que je

n'ai jamais vu auparavant.

Gosseyn, qui le cherchait des yeux, aperçut enfin le veston. Il était posé sur ce qui devait être le bar, dans le coin le plus éloigné.

— De toute évidence, vous n'avez pas évalué à sa juste valeur ce que je viens de vous déclarer. Aussi je vais simplement retourner dire au président que vous préférez ne pas recevoir sa communication confidentielle. Vous êtes d'accord ?

Gorrold le précéda jusqu'à la porte de son bureau, qu'il ouvrit ; puis il appela sa secrétaire.

— Mademoiselle Drees, reconduisez ce monsieur.

Lorsque Gosseyn passa devant lui pour franchir le seuil, Gorrold dut reculer d'un pas et se trouva ainsi en partie dissimulé par le battant. À ce moment précis, Gosseyn le transmit jusqu'au monde glacé.

Puis il saisit le bec-de-cane et dit, comme s'il parlait à Gorrold : « À bientôt. » Presque simultanément, son regard se posa sur la veste abandonnée sur le bar. Son cerveau second en prit une photo mentale et la transmit aussi sur cette lointaine planète des glaces.

Sur ce, il referma doucement la porte du bureau derrière lui. Et quelques instants plus tard, il passait devant la secrétaire et sortait des locaux.

Tout en se dirigeant vers la sortie, il se dit, un peu tardivement, qu'il fallait espérer que Gorrold avait bien dressé son personnel, et que Mlle Drees n'oserait pas entrer dans le bureau de son patron sans y avoir été invitée.

Il valait mieux, pour la rénovation de l'Institut de Sémantique générale, qu'on ne puisse soupçonner aucun lien entre la visite de Gilbert Gosseyn et la disparition de Gorrold.

Une seconde d'inattention... et à ce moment exact, la sensation mentale qu'il éprouvait depuis quelque temps se transforma en un tourbillon de ténèbres.

Gosseyn ouvrit les yeux dans des ténèbres absolues.

Se souvenant de ce qui venait de lui arriver – cette sensation de vertige –, il demeura allongé, immobile. Il s'écoula à peu près une douzaine de secondes avant que l'idée lui vienne que... Cela se pouvait-il ? Était-ce possible ?

Il venait de se rendre compte que c'était exactement ainsi que le corps de Gosseyn Trois s'était réveillé après que sa capsule spatiale avait été ramenée à bord du navire de guerre dzan.

« ... Je suis couché, nu, recouvert d'un tissu léger (d'après mes données sensorielles)... »

Il remua un peu les bras et les mains. C'était bien un drap, tissé, pas très épais ; à part cela, il ne portait aucun vêtement. Ses doigts entrèrent en contact avec sa peau tiède.

Lentement, avec précaution, il ôta le drap et dégagea la partie supérieure de son corps. Et puis, tout aussi lentement, il leva les mains pour tâter.

Il toucha une surface plate. À moins de trente centimètres de sa poitrine, estima-t-il. Et lorsqu'il s'arc-bouta et poussa contre elle, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une substance lisse et robuste qui ne céda pas sous ses efforts.

... *Exactement comme quand il s'était réveillé dans la capsule...* il n'y avait pas plus de deux jours.

Il se laissa retomber de tout son long. « Est-ce qu'ici aussi, on observe ce que je fais ? Ou suis-je coupé de l'extérieur ? »

À cause de ce brusque sentiment d'incertitude, il décida qu'il était temps de se livrer à un essai.

— Alter ! Que penses-tu de ce qui vient de m'arriver ? Y a-t-il eu... (il hésita, troublé par cette éventualité)... un autre mort dans notre groupe ?

Le silence. Une impression de vide... là-bas. Puis, soudain, le contact, comme une porte qui s'ouvre.

— Depuis quelques secondes, répondit Gosseyn Deux, je n'avais plus qu'une vague conscience de ton existence. Même tes pensées ne m'arrivaient que faiblement. Il se peut que quelqu'un ait décidé de

laisser la communication s'établir, car tout est devenu brusquement plus clair.

Ce n'était sans doute pas le moment de chercher qui cela pouvait être. L'alter ego continua à répondre aux questions posées par Trois.

— Je ne pense pas que toi, Gosseyn Trois, tu sois mort. Donc ce n'est pas un autre Gosseyn qui est en train de se réveiller.

C'était un soulagement d'entendre cette affirmation, mais elle lui donna tout de même le frisson. Car cela voulait dire que l'être qui accomplissait ces étonnants miracles technologiques était au courant de son précédent réveil.

Parce qu'il se trouvait dans un type de capsule tout à fait similaire.

Ce qui éveilla en lui une idée nouvelle : la fois précédente... il y avait eu tous ces tuyaux...

Il n'éprouvait pas, comme lors de son premier réveil, la sensation physique d'avoir des tubes en caoutchouc ou des aiguilles plantés dans le corps. Et lorsque ses doigts explorèrent, avec précaution, son corps jusqu'aux extrémités, ils ne rencontrèrent que la peau nue.

Il appela mentalement Gosseyn Deux.

— On dirait que tu as raison. Ce n'est pas Gosseyn Quatre en train de se réveiller. Comme tu l'as correctement analysé, cela ressemble à un Gosseyn Trois capturé.

Cette constatation commença par le rassurer. Puis il se dit que s'il s'agissait bien du corps d'un Gosseyn capturé, ce n'était pas une raison pour que lui, le prisonnier, se sente soulagé.

De nouveau inquiet, il reprit sa conversation mentale avec le Gosseyn qui était en sécurité... là-bas.

— On dirait que ces étrangers ont réussi à m'atteindre, par-delà des dizaines de milliers d'années-lumière ; ils se sont emparés de moi et m'ont expédié quelque part.

— Souviens-toi qu'ils ont effectué électroniquement une sorte de prise sur toi, avant même que tu quittes le vaisseau dzan. Ils ont fini par résoudre le problème du contrôle à distance et sont passés à l'action.

Étendu là, dans les ténèbres, Gosseyn Trois fut obligé de reconnaître l'évidence de cette explication.

— Après tout, reprit Deux, rappelons-nous que le cerveau second des Gosseyn a fait la preuve qu'à un certain niveau de réalité la distance n'existe plus.

C'était vrai. Mais ce n'était pas réjouissant de reconnaître que quelqu'un d'autre avait utilisé une méthode semblable à la sienne pour capturer le corps d'un Gosseyn. Puisque le navire ennemi n'avait pas

hésité à attaquer le vaisseau de guerre dzan, on pouvait se demander : pourquoi ces étrangers n'avaient-ils pas tout simplement tué Gosseyn Trois ?

La réponse de Gosseyn Deux lui parvint alors, étrangement froide et détachée.

— Je pense que nous pouvons enfin analyser la situation. Ils sont sûrement en train de t'étudier. Ils aimeraient reconstituer ce qui leur est arrivé. Ici, ils sont dans une autre galaxie ; et ils ont maintenant entre les mains le scélérat responsable de ce désastre. Aussi attends-toi à passer en jugement pour crime de transport illégal.

Ce n'était pas un commentaire très rassurant.

Gosseyn Trois se souvint que, lorsqu'il était sur Terre, il avait exprimé le souhait de se rendre à bord du navire ennemi afin de rencontrer les semi-humains.

Cette confrontation allait se passer dans des conditions beaucoup moins favorables ; ils savaient où il était, mais lui l'ignorait.

Ce qui l'ennuyait peut-être le plus, c'était qu'il aurait dû se préparer à partir, et non pas rester ici à attendre dans l'espoir de découvrir ce que ces êtres mystérieux voulaient faire de lui.

Gosseyn Deux dut capter cette pensée qui ne lui était pas destinée, car il se manifesta soudain.

— Réfléchis bien avant de faire quoi que ce soit. Comme je te l'ai dit, tes ravisseurs sont peut-être en train de t'observer, donc d'étudier les capacités du cerveau second des Gosseyn. N'oublie pas tout ce que cela implique, surtout si, comme tu viens de le rappeler, tu essayais de trouver le moyen de revenir ici.

— Tu supposes donc que je suis à bord du vaisseau ennemi ?

— Étant donné ce qui s'est passé jusqu'à maintenant, c'est non seulement possible mais fortement probable.

— C'est vrai, reconnu Gosseyn Trois du sein de ses ténèbres. Alors, que me recommandes-tu de faire ?

— Attendre !

... L'attente s'éternisait.

Il se dit que ceux qui l'observaient devaient se demander ce que *lui* allait faire. Et l'une des choses possibles serait de retourner à bord du vaisseau de guerre dzan.

Cela le mettrait sous la protection des écrans du grand navire. Est-ce que ses ravisseurs étaient prêts à le laisser s'enfuir vers un lieu où ils ne pourraient plus le contrôler ?

Comme il en était arrivé là de son analyse, il s'aperçut que l'autre Gosseyn hochait mentalement la tête.

— C'est une bonne idée de venir ici, à condition que tu ramènes

d'abord Enin dans ses appartements. Sa mère pense qu'il est avec toi ; et tu ferais mieux de ne pas arriver sans lui.

— D'accord. Je vois maintenant où je dois me rendre en premier.

Sa décision était prise. Gosseyn rassembla ses forces ; son cerveau second se concentra pour accomplir la transmission par similarisation à vingt décimales...

À ce moment, une voix dit :

— Sortez-le ! Le... (un mot dénué de signification) veut lui parler !

Un silence ; puis le lointain Gosseyn Deux lui lança un avertissement :

— Attention, Trois ! Ils ont dû te laisser entendre cela à dessein. A priori, l'idée d'un entretien serait plutôt rassurante. Mais dès qu'ils sont arrivés dans ce secteur de l'espace, ils sont passés à l'attaque ; rappelle-toi qu'ils n'ont aucun sentiment amical. Aussi, je te conseille d'être prêt à sauter s'il ne s'agit que d'un simple stratagème.

Il sentit brusquement une partie de sa couche bouger. Comme la première fois – il y avait maintenant deux longs jours – le mouvement s'effectua dans la direction à laquelle il faisait face.

Gosseyn soupira intérieurement. Ce n'était pas un sentiment de soulagement qu'il venait d'exprimer ainsi... thalamiquement. C'était une tension nerveuse qui s'intensifia tandis que le mouvement régulier l'amenait plus près de... de quoi ?

Peut-être les Troogs essaieraient-ils aussi de se dissimuler tandis qu'à l'aide de leurs instruments ils l'étudieraient des pieds à la tête.

Devait-il les laisser faire ? Avec tristesse, il se reprit car la bonne question, c'était : *pouvait-il* les en empêcher ?

Il pensa à l'endroit où il essaierait de se rendre en premier et il fit ce qui était nécessaire pour « armer » son cerveau second en vue du saut par similarisation à vingt décimales jusqu'au lieu choisi.

Son indécision reposait sur une incertitude sous-jacente et fondamentale, particulière à la condition des Gosseyn.

Des événements arrivaient, sans interruption, au duo des Gilbert Gosseyn qui étaient en vie. Et sur un certain plan d'existence, celui où tous deux fonctionnaient en équipe, il importait peu que l'un des corps soit tué du moment qu'il en restait un autre pour continuer, équipé des capacités et des souvenirs du double. Sur ce plan-là, c'était une bonne idée d'affronter ces gens avant d'avoir vraiment compris ce qu'ils pouvaient faire.

« ... Mais d'autre part, si ce corps était tué... c'est *moi* qui disparaîtrais à jamais. »

Il se sentit aussitôt coupable. « Nous, les Gosseyn, nous avons un

pouvoir de similarisation grâce auquel mémoire égale identité... des corps semblables qui passent et se perpétuent. Il y a ce groupe de corps âgés de dix-huit ans qui attendent encore, là-bas, quelque part... »

« En dépit de cette réalité-là, je suis le seul, peut-être le premier, à me considérer comme une personne indépendante. »

Selon la Sémantique générale, il était un être distinct, bien sûr ; un ensemble complexe de particules et de flots d'énergie ayant la forme d'un être humain, différent de toutes les autres formes similaires existant dans l'univers, y compris Gosseyn Un et Gosseyn Deux.

Quelques-unes des implications de ce rapide raisonnement, mené dans cette situation de tension, atteignirent l'alter ego lointain, car brusquement il cria :

— Hé ! Attends une minute ! Il faut que nous en parlions !

Mais à cet instant même, une porte s'ouvrit. Gosseyn se retrouva en pleine lumière et il vit plusieurs êtres bipèdes, aux corps étrangement tordus, qui le regardaient fixement de leurs yeux noirs et ronds dépourvus de paupières.

Cette vision troublante suffit à déclencher une réaction.

Gosseyn Trois arriva nu, toujours allongé sur le dos.

Il demeura totalement immobile et s'aperçut qu'il se trouvait dans une pièce ensoleillée. Ce ne fut pas facile car ses sens étaient encore sous l'effet des images que les non-humains venaient d'imprimer dans son esprit.

Il se demanda aussitôt, avec inquiétude, ce qu'ils pouvaient faire et, en même temps, il s'efforça d'intégrer ses propres sensations corporelles.

... L'une d'entre elles pourrait-elle indiquer s'ils étaient restés en contact avec lui ?...

Plusieurs secondes s'écoulèrent donc avant qu'il se rende compte qu'il était étendu sur la moquette d'une chambre de l'Institut de Sémantique générale. Il constata avec soulagement que la porte était fermée et qu'il était seul. Et, finalement...

Il prit conscience d'une vague sensation qui tournoyait lentement. Au plus profond de lui.

Il s'y attendait, mais fut tout de même désappointé.

« D'accord, pensa-t-il tristement en se remettant sur ses pieds. Au moins, maintenant, je sais ce que c'est et à quoi cela peut m'amener. »

Après les quelques instants qu'il lui fallut pour s'adapter à la position debout, il se sentit soudain rempli d'espoir : peut-être ne feraient-ils que l'observer durant un peu de temps. Pour voir ce qu'il faisait. Découvrir pourquoi il était venu là.

Et pour un être humain, il y avait des choses essentielles à faire.

Blayne avait envoyé une demi-douzaine de costumes d'homme, avec tous les accessoires complémentaires, et cinq d'entre eux – découvrit Gosseyn avec soulagement – étaient encore dans sa garde-robe.

Tout en s'habillant à la hâte, il se demanda ce qui était arrivé aux vêtements qu'il portait lorsqu'il avait été transporté dans la copie de sa capsule spatiale, à bord du vaisseau ennemi.

Il avait du mal à croire que cette impression de tourbillonner, qui avait précédé le moment du transport, n'avait affecté que son corps. Lors des translations par similarisation à vingt décimales effectuées

par son cerveau second, ses vêtements ne l'accompagnaient que s'il en prenait aussi une photographie mentale...

Il cessa de s'intéresser à ce petit problème en s'apercevant que Gosseyn Deux cherchait à établir le contact avec lui.

— D'accord, cher alter ego, dit-il silencieusement, tu as des suggestions à me faire ?

— Non, répondit paisiblement Deux. C'est toi qui es là-bas. J'ai l'impression d'être étranger à tout ce qui t'arrive. Je suppose que tu vas t'occuper d'Enin avant qu'il ne se passe autre chose ?

C'était vrai. Quoique, maintenant qu'il se retrouvait ici, cela ne lui semblait plus aussi urgent qu'auparavant. Le commentaire de Deux venait de le lancer sur une autre piste de réflexion.

— Sommes-nous devenus assez dissemblables pour que tu n'aies pas éprouvé cette sensation de tourbillon ?

— Nous sommes apparemment devenus capables de nous différencier. Ou alors ces êtres utilisent un dispositif de focalisation qu'ils n'ont braqué que sur toi.

Cette seconde hypothèse lui parut la plus plausible.

— S'il en est ainsi, alors tu pourrais soit venir chercher Enin, soit le transmettre en te basant sur la photographie mentale que mon cerveau second garde de lui.

— Nous avons encore pas mal de déductions à faire, et peut-être même quelques tentatives. Mais, en ce qui concerne Enin et toi, tu devrais inclure à tes développements logiques l'effet produit sur la reine Strala. Si tu dois être le premier Gosseyn à faire l'amour avec une femme, tu ferais mieux de ne pas gâcher encore plus que tu ne l'as déjà fait les préliminaires sentimentaux.

Gosseyn Trois n'osa pas contester cette analyse.

Il découvrit qu'Enin était dans la salle de séjour en compagnie de Dan Lyttle. Le petit garçon l'aperçut.

— Ah ! je suis bien content que vous soyez revenu. Ce type est encore pire que... (Il prononça un nom inconnu.)

Gosseyn crut entendre quelque chose comme « Traada ! » et il se dit que ce devait être le nom du professeur de l'empereur, à bord du vaisseau de guerre dzan.

La situation exigeait que Gosseyn pose une question.

— Pourquoi ?

— Une histoire de... concepts. Il dit qu'une chaise n'est pas une chaise.

Gosseyn ne put se retenir de sourire. Bien sûr, Dan Lyttle avait poursuivi l'initiation du petit garçon à la Sémantique générale. Et voilà quel était le résultat de la dernière leçon !

Ce qui l'agaçait, c'était de se dire qu'il n'avait pas de temps à accorder à ce genre de choses. Son esprit logique lui soufflait que les Troogs, n'étant pas portés sur la Sémantique, s'impatientseraient rapidement s'il se laissait entraîner dans les détails domestiques de l'existence humaine.

Néanmoins, il avait encore beaucoup à apprendre, et peu de temps.

Il se tourna vers Dan.

— ... Vous n'avez eu aucun ennui pendant que j'étais...

Il hésita en se disant que Dan et Enin avaient dû croire qu'il était en train de parler avec les hommes d'affaires hostiles à la Sémantique générale ; ne trouvant aucun mot capable de décrire l'effroyable réalité de ce qui venait de lui arriver, il compléta sa phrase par le stéréotype :

— ... absent ?

Le téléphone sonna.

Dan Lyttle sourit.

— Je pense que voilà la réponse à votre question. C'est le quatrième appel depuis que je suis arrivé. Les trois premiers, c'étaient des hommes d'affaires outragés. Vous voulez que je réponde ?

— Non. Je vais le faire.

Tandis que Gosseyn s'avavançait en toute hâte vers le canapé, s'y laissait tomber et décrochait le combiné, Enin dit :

— Et il y a eu deux appels pendant que j'étais seul.

— Allô ! fit Gosseyn de sa belle voix de baryton.

À l'autre bout du fil, il y eut d'abord un long silence. Puis le bruit d'une respiration. Et enfin une voix familière dit :

— Ici Gorrold. Si vous ne vous souvenez pas de moi, cela vous aidera peut-être à retrouver la mémoire d'apprendre que je vous téléphone d'un observatoire dans les Andes. Et il y a ici quatre gardes du président Blayney. Nous serons de retour ce soir. Trois d'entre nous ont prévu quelque chose de spécial à votre intention.

Alors, c'était bien la Terre.

Gosseyn éprouva des sentiments mitigés. Du soulagement d'abord, car il n'avait jamais eu l'intention de causer grand mal à ces hommes. Et c'était logique que son cerveau second ait, dans un moment de confusion, choisi un endroit connu. Des interactions s'étaient produites en une fraction de seconde. Et à cette vitesse, on synchronisait beaucoup plus rapidement un lieu familier.

Ces pensées défilèrent comme l'éclair dans son esprit pendant qu'il prenait une décision.

— J'ai l'impression, répondit-il, que nous devrions avoir une

conversation en tête-à-tête. Et maintenant que vous avez expérimenté le néant fondamental de l'univers, peut-être pourrions-nous nous rencontrer... tout de suite.

À l'autre bout du fil, l'homme émit une exclamation qui semblait exprimer de la stupéfaction. Et un certain nombre de points d'interrogation.

Gosseyn ne fit aucun effort pour l'interpréter. Son cerveau second était en train de prendre une photographie d'une portion du plancher à quatre mètres de là ; simultanément, il évoqua la photographie mentale qu'il avait prise de Gorrold.

Au même instant, il y eut un bruit sourd et un halètement. Celui de l'homme d'affaires qu'il avait vu si brièvement – était-ce la veille ? – et qui était étendu sur le plancher, à l'autre bout de la pièce.

Gosseyn reposa le combiné et dit de sa voix la plus calme :

— Nos relations avec les autres sont souvent difficiles car ils ont une idée globale simpliste des choses, à jamais imprimée dans leur esprit. Pour la plupart des gens, le monde est une série d'images mentales fixes. Ils regardent ce que nous appelons une chaise et pensent que c'est exactement cela... pas plus, pas moins.

Son sang-froid était contagieux. Car Enin, après avoir jeté un regard très surpris sur le corps qui se tortillait sur le plancher, parut se reprendre. Il demanda d'un ton de défi :

— Eh bien, ce n'est pas cela ? Les chaises sont faites pour que l'on s'assoie dessus. (Le petit garçon haussa les épaules.) Je commence à penser que je suis peut-être du côté des autres gens.

— Chaque chaise est différente de toutes les autres chaises, expliqua Gosseyn. Même dans une usine où l'on fabrique un seul modèle de chaise à des milliers d'exemplaires, le grain du bois, par exemple, est différent pour chacune. Mais ce n'est qu'un aspect superficiel de ce dont nous voulons parler, en Sémantique générale. Ce qui est important, c'est d'être tout le temps fondamentalement conscient que *tout* objet est une structure complexe sur le plan physique et chimique. Nous donnons à une structure un nom, « chaise » par exemple, et nous nous en servons pour nous asseoir, comme tu viens de le dire. Mais je l'ai souvent vue utilisée pour empêcher une porte de se refermer. Que les choses aient des noms, d'accord. Mais il faut rester conscient des particules sous-jacentes, des molécules, des atomes, des flots d'énergie, etc. (Il sourit.) Tu as compris ?

Sa Majesté Impériale des Dzans ne répondit pas. Gosseyn s'aperçut que Dan Lyttle souriait légèrement. Le jeune homme lui jeta un coup d'œil puis, sans un mot, s'avança vers Gorrold qui était en

train de se remettre debout.

L'homme d'affaires semblait hésitant. Puis, finalement, il demanda d'un ton maussade :

— Où diable est mon veston ?

Gosseyn ne fut pas surpris par cette question. Il n'avait pas remarqué que l'homme était arrivé sans sa veste. Il s'en était pourtant vaguement aperçu mais il y avait tant d'autres choses dans le champ d'observation de son cerveau second – qui intégrait la totalité de la réalité – que la signification de ce petit fait ne l'avait pas touché.

Un peu tardivement, il se souvint que, lorsqu'il avait expédié Gorrold dans les montagnes enneigées, il avait aussi transmis son veston au même endroit... par pure bonté d'âme car il ne voulait pas que cet homme souffre plus qu'il n'était nécessaire.

Probablement le vêtement était-il maintenant par terre, à côté du téléphone, dans un observatoire d'Amérique du Sud.

Dans ces conditions, ce n'était rien pour son cerveau second de le transférer. Aussi, quelques secondes après, Gosseyn passa devant Enin et Dan. Il se baissa et ramassa le veston. Et le tendit à son propriétaire.

Tous demeurèrent silencieux pendant que le quinquagénaire trapu l'enfilait. Son visage reflétait toute une gamme de réactions émotionnelles.

— Je dois admettre... commença-t-il.

Début prometteur, pensa Gosseyn.

— ... que, continua l'homme, quelle que soit la méthode que vous avez employée pour faire cela...

Cette phrase alambiquée révélait que la prudence restait présente derrière toute cette colère et cet air outragé.

— ... je ferais peut-être mieux de réfléchir avant de passer à l'action !

Pour Gosseyn, c'était indéniablement le meilleur dénouement auquel il pouvait s'attendre. Pour le moment.

Dan Lyttle s'avança et ouvrit la porte qui donnait sur le couloir. L'homme d'affaires franchit le seuil, tourna et disparut à leur vue.

Durant la demi-minute qui suivit, Gosseyn resta les yeux fermés et transporta un par un les quatre gardes du président Blayney dans une rue que le précédent Gosseyn avait déjà utilisée pour une similarisation.

Enin demanda :

— Vous allez faire quelque chose au sujet de ces types qui ont téléphoné ?

Gosseyn poussa un long soupir.

— Non, dit-il.

Une étrange pensée venait de traverser son esprit... étrange pour lui. Se distraire, se changer les idées, voilà ce qu'il désirait. Il fallait une pause dans cette existence tendue et agitée qu'avait menée ce corps de Gosseyn depuis la première seconde de son réveil dans la capsule spatiale, à bord du navire de guerre d'zan.

Il avait dormi dans la petite maison de Dan Lyttle. Il est certes nécessaire de s'abandonner au sommeil lorsqu'on est épuisé, mais ce n'était pas de cela dont il avait besoin.

Ce qu'il lui fallait, c'était se changer les idées.

— Écoute, Enin ! Écoutez, Dan ! Le président Blayney a mis un portefeuille avec de l'argent dans chacun des costumes qu'il m'a fait envoyer. Alors, sortons et allons dans le restaurant le plus proche. Et bavardons.

En voyant le billet, un flash d'information traversa la mémoire de Gosseyn. L'inflation avait été telle durant les derniers siècles qu'il avait fallu échanger les billets de 1 000 dollars contre de nouvelles coupures de 1 dollar. Il soupira.

C'était un de ces restaurants dont la salle est plongée dans la pénombre ; mais il y avait une pièce avec un jeu vidéo, dont il fallut arracher deux fois Enin ; à chaque fois, il suivit docilement Gosseyn venu le prévenir qu'ils étaient servis. Il mangea sa part et repartit en toute hâte.

Devant un sandwich et une salade, Gosseyn et Dan Lyttle parlèrent de... Dan Lyttle lui-même.

— Pourquoi, bien que votre formation en Sémantique générale ait été jugée satisfaisante par la Machine des Jeux, n'êtes-vous pas parti pour Vénus ? demanda d'abord Gosseyn.

Le jeune homme répondit avec franchise.

— Comme vous le savez, je suis veilleur de nuit dans un bon hôtel. En dépit des progrès de l'informatique, on a toujours besoin d'êtres humains pour ce genre de service ; et j'ai trouvé cette place à une époque où le travail était rare. J'ai tout de suite découvert que cette profession me tenait à l'écart des conditions de vie normales d'un être humain.

« Travailler toute la nuit et dormir huit heures pendant la journée a rapidement mis fin aux quelques relations que j'avais nouées, à mon arrivée de la côte Est, dans la Cité de la Machine des Jeux. J'y réfléchis longuement et, après être sorti avec deux jeunes filles pendant mes jours de congé – séparément bien sûr –, je décidai qu'il était impossible de proposer à une femme de m'épouser. La Sémantique générale, comme vous le savez et comme je l'ai découvert plus tard, ne fournit que les grandes lignes qui permettent de survivre

dans le cadre de n'importe quelle situation existentielle.

« Avant de suivre des cours de Sémantique générale, j'ai eu une liaison avec une femme qui m'a remarqué un soir qu'elle rendait visite à une amie et qui, n'habitant pas la ville, avait pris une chambre à l'hôtel. Bien sûr, je n'ai appris cela que plus tard. Voici ce qui s'est passé : elle est arrivée à l'hôtel un soir et m'a appelé à 3 heures du matin en me demandant de monter dans sa chambre et de lui faire l'amour. J'étais très jeune et je n'avais encore pris aucune décision en ce domaine. Son mari était mort et elle avait choisi de lui rester fidèle à jamais et de ne pas se remarier. Mais elle m'a vu, elle m'a appelé et je suis monté. Et par la suite, une fois par mois, elle suppliait son mari de lui pardonner, réservait une chambre à l'hôtel et me faisait venir.

« Comme je vous l'ai dit, je m'étais embarqué dans cette histoire avant de suivre des cours de Sémantique générale. Plus tard, lorsque j'ai discuté de cette liaison avec la Machine des Jeux, j'ai découvert qu'elle était incapable de porter un jugement sur les activités sexuelles humaines. Croyez-le ou non, après avoir découvert que j'étais éveillé toute la nuit, la Machine des Jeux s'est mise à me téléphoner au petit matin pour bavarder.

Gosseyn attendit. C'était une information mineure mais non dépourvue d'intérêt, qui sous-entendait que la Machine n'arrêtait jamais de penser, même pendant les heures de fermeture des cabines.

— Peut-être téléphonait-elle aussi aux autres veilleurs de nuit, poursuivit Dan Lyttle, mais je ne le crois pas. Car, après que vous êtes venu participer aux Jeux et qu'elle a commencé à évaluer votre situation et la signification de ces immenses armées qui arrivaient dans le voisinage de la Terre, la Machine m'a demandé d'être son allié extérieur en cas de crise. Aussi, un jour, elle m'a convoqué et m'a donné ce double d'elle-même qu'elle venait de fabriquer.

— C'était la petite plaquette transistorisée que vous m'avez montrée ? demanda Gosseyn.

— C'est cela. Croyez-le ou non, jusqu'à ce que vous arriviez et que vous lui en inspiriez l'idée, elle n'avait jamais pensé à faire une copie d'elle-même.

— Mais cela n'explique toujours pas le fait que vous ne soyez pas parti pour Vénus, dit pensivement Gosseyn.

— Je suis devenu son agent spécial. Vous admettez que c'était un statut qui en valait la peine. Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à la Sémantique générale, j'ai poussé ma maîtresse à suivre les cours. Elle l'a fait, et au bout d'un moment j'ai découvert qu'elle commençait à se résigner, intérieurement, à la mort de son mari ; un homme de son entourage s'est brusquement intéressé à elle et lui a demandé de sortir

avec lui. Peu après, elle a cessé de me voir. D'ailleurs, elle avait changé. Je ne sais pas pourquoi, mais elle se tenait d'une manière différente.

Gosseyn n'avait pas d'autre question à poser ni de commentaire à faire. Ce qu'il avait entendu lui apportait une vision nouvelle de l'ex-grande Machine des Jeux. Quant à cette femme et à sa liaison avec un veilleur de nuit... il y avait toujours eu des problèmes humains de ce type à résoudre.

On avait observé que les hommes préfèrent généralement les femmes qui présentent une bonne apparence extérieure et qui en tirent une espèce de force intérieure. Gosseyn se dit que, peut-être, seule la force intérieure était vraiment nécessaire pour séduire.

Il s'arrêta. Parce que, en lui, ce drôle de tiraillement avait brusquement repris.

Il se leva en toute hâte.

— Ramenez vite Enin à l'Institut, dit-il. (Puis il sortit le portefeuille de Blayney et le jeta sur la table.) Vous paierez le dîner avec cela.

Il se dit : « Cette fois, je n'ai pas eu cette impression de tourner, mais... »

Un tiraillement... vers quoi ?

Sur la planète d'un soleil de la Voie Lactée, un homme appelé Neggen contemplait un appareil... un petit vaisseau de l'espace en forme de cigare.

Le navire était en contrebas, dans un vallon naturel, mi-jardin, mi-falaises de marbre. Celui-ci avait été poli et le jardin cultivé par l'homme, ce qui fournissait un cadre très décoratif à la petite nef.

« Ce vaisseau a reposé là pendant des millénaires, pensa l'homme avec regret, et nous n'avions pas compris ce que c'était. »

Et il y a peu de temps, un message était arrivé, d'un certain Gilbert Gosseyn, en provenance de la lointaine Terre. Il était mandaté par la Ligue galactique et spécifiait que l'on devrait trouver beaucoup de navires semblables à celui-ci, au moins un sur chacune des milliers et des milliers de planètes. Le message décrivait exactement ce qu'il était en train de regarder.

La photographie qui l'accompagnait montrait l'intérieur du navire, avec ses quatre nacelles. Deux étaient assez grandes pour contenir un adulte mâle. Les deux autres, légèrement plus petites, semblaient conçues pour une femme.

Ces détails étaient fournis par le message signé Gosseyn qui concluait : « Dites-nous si un vaisseau de ce type a été découvert sur votre planète, et où il est maintenant ! »

Alors il avait envoyé l'information demandée, et maintenant l'homme dont la photo accompagnait ce message était ici en personne ; il gravissait les marches de marbre pour rejoindre Neggen.

Ce qui gênait Gosseyn, tandis qu'il contemplait toutes ces photographies, c'était de se sentir si accablé. Et plus le temps passait, plus il se disait qu'il aurait dû avoir un but personnel.

Mais lequel ?

Bien sûr, un être humain avait toujours un but, dans n'importe quelle situation : *survivre* ! Cependant, en regard de la situation spécifique qui était la sienne, c'était là un objectif dépourvu de sens.

Ce qui le tracassait le plus, c'était la précision des connaissances que les Troogs affichaient. On ne savait comment, ils avaient appris qu'à l'origine l'humanité était venue de cette autre galaxie, il y avait

peut-être un million d'années.

Et ils s'étaient servis de la Ligue et de son nom pour essayer de localiser l'un de ces vaisseaux à quatre passagers. Et lorsque la réponse de Neggen leur était parvenue, ils avaient utilisé leur propre méthode de similarisation à vingt décimales pour transporter Gilbert Gosseyn jusqu'à cet endroit où ni lui ni aucun autre Gosseyn n'étaient jamais venus. Ils l'avaient transféré d'un restaurant près de l'Institut de Sémantique générale, sur la Terre, à une vitesse de vingt décimales.

Et le fait qu'il soit arrivé habillé de pied en cap indiquait qu'ils avaient remarqué son transfert du veston de Gorrold et l'avaient copié avec une précision qui n'était pas seulement puisée dans le propre cerveau de Gosseyn. Car lui-même n'avait pas encore pris de photographie de son nouveau costume.

Lorsqu'il arriva au niveau de cet homme revêtu d'une toge à la romaine et qui se tenait en haut des marches, Gosseyn pensa : « Le seul objectif qui me reste en ce moment, c'est peut-être de remarquer combien ils sont habiles. »

Tous les détails pouvaient être riches d'enseignements.

Neggen dit... en français :

— Qu'espérez-vous gagner à découvrir des appareils comme celui-ci ?

En entendant cette langue familière, Gosseyn sentit un embryon de projet naître en lui. Pour plus tard. Ces Troogs devaient maintenant savoir comment *ils* avaient appris le français puisqu'ils avaient trouvé le moyen de le transmettre à quelqu'un d'autre.

Au cours d'une confrontation ultérieure, il pourrait peut-être découvrir comment cent soixante-dix-huit mille Dzans s'étaient automatiquement mis à parler français, le langage du Gosseyn endormi dans la capsule spatiale qu'ils venaient de trouver dans l'espace, après que leur vaisseau avait été mystérieusement arraché, à une vitesse de similarisation à vingt décimales, de leur propre galaxie, située à un million d'années-lumière.

« Dois-je partir ? Dois-je retourner chercher Enin ? Et foncer vers le navire de guerre dzan et la protection qu'il pourrait nous procurer ? »

— Qu'en penses-tu, Alter ?...

Cette question avait jailli spontanément ; simplement dans l'espoir d'obtenir un conseil. Ce qui l'alarma, ce fut l'absence de réponse ; pire encore, le fait de ne plus sentir l'esprit de l'autre Gosseyn... là-bas.

Il se demanda pourquoi les Troogs se donnaient la peine de séparer mentalement les deux Gosseyn. Si c'était, encore une fois, pour

démontrer leurs capacités, ils en avaient déjà fait la preuve auparavant ; quoique... peut-être pas pendant aussi longtemps.

Il fut interrompu dans ses réflexions par un bruit de pas. Il se retourna, en même temps que Neggen. Et vit arriver une femme, vêtue aussi d'une toge. Sans doute était-elle sortie de ce long bâtiment bas que l'on apercevait à travers les épais taillis. Comme Neggen, elle semblait âgée d'une quarantaine d'années terrestres.

Elle s'arrêta à trois mètres environ, un peu plus haut qu'eux sur les marches, et dit à peu près :

— ... *N'ya dru hara tai*, Neggen ?

Sa voix, interrogative, était chargée d'inquiétude.

L'homme écarquilla les yeux.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il. Rubri, quel baragouin parles-tu là ?

Les ondes de choc émotionnel de cet échange atteignirent Gosseyn de plein fouet. Il lui fallut quelques instants pour reconnaître qu'il était responsable de ce qui venait d'arriver à ces gens.

S'adressant à Neggen, il demanda :

— C'est votre femme ?

L'homme hocha la tête, mais son visage avait toujours la même expression mécontente.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

Gosseyn s'était remis de sa consternation. Il désigna du doigt les photographies et le message.

— Allons avec elle jusqu'à votre ordinateur, dit-il. S'il accepte le message que je dois transmettre avant que... euh... j'aie appris votre langage, alors il pourra traduire ce que dit votre femme. En réalité, s'empressa-t-il d'ajouter, tous les ordinateurs de transmission interstellaire peuvent traduire environ cent mille langues... m'a-t-on dit.

— M-mais-mais...

— C'est une longue histoire, dit Gosseyn, et je ne sais pas comment on pourra redresser la situation. Mais faites vite ! Avant qu'autre chose n'arrive !

S'il s'exprima avec une telle insistance, c'est qu'il éprouvait de nouveau cette sensation de tiraillement.

L'idée lui vint que peut-être les Troogs l'avaient transféré ici pour jeter, *eux*, un coup d'œil sur l'un des petits vaisseaux qui, il y a très, très longtemps, avaient amené deux hommes et deux femmes de leur galaxie à celle-ci.

À cette époque infiniment reculée, des centaines de milliers de véhicules minuscules avaient franchi de colossales distances dans l'espace intergalactique. Et, de toute évidence, ils avaient voulu en

voir un...

C'est dans l'un des plus modestes lieux de l'univers, dans un restaurant, que Gosseyn se retrouva transporté.

Mais en fait, ce n'est qu'après être sorti, avec circonspection, du petit vestibule dans lequel il était arrivé, que Gosseyn vit qu'il était dans un restaurant de type terrestre, plutôt chic d'ailleurs.

Tandis qu'il embrassait du regard, si l'on peut dire, la silhouette élégante du maître d'hôtel, il se souvint qu'il avait emmené Enin et Dan Lyttle dans un restaurant. Dans quel but les Troogs avaient-ils répété cette situation ?

Ce souvenir continua à le hanter tandis que le maître d'hôtel s'avavançait vers lui et lui disait en français :

— Par ici, monsieur Gosseyn. On vous attendait.

« Par ici » l'amena à la porte d'un cabinet particulier. Ce n'est qu'au moment où il franchissait le seuil qu'il aperçut une douzaine de personnes assises autour d'une longue table.

Dans cette pièce faiblement éclairée, une tête aux cheveux roux attira son attention, et le premier individu que reconnut Gosseyn fut – quelle surprise ! – Enro le Rouge, souverain de la planète Gorgzid et conquérant de l'immense empire dont cette planète était la capitale. Le président Blayney était assis à côté de lui. Puis venaient les Prescott, Eldred et Patricia Crang, Leej, Breemeg, le Draydart – en uniforme –, et trois autres hommes que Gosseyn mit plus de temps à reconnaître. C'étaient les trois savants qu'il avait surnommés Voix Un, Deux et Trois. C'étaient eux qui l'avaient sorti de la capsule spatiale.

Il y avait sûrement une raison au fait que c'étaient tous les individus avec lesquels il avait été en contact verbal à bord du navire de guerre dzan, plus le président Blayney, de la Terre...

Strala n'était pas là. Ni Enin, ni Dan Lyttle, ni – absence riche de sens – Gosseyn Deux.

Une pensée lui traversa l'esprit à la vitesse de l'éclair. Les étrangers n'étaient donc pas encore capables de venir à bout de deux Gosseyn à la fois...

Gosseyn Trois avait l'impression qu'avant son arrivée ces gens n'avaient échangé, à voix basse, que des propos de peu d'importance.

Ils devaient tous être fort surpris par ce qui venait de leur arriver. Quelle maîtrise technique il avait fallu pour les faire venir ici... Et le fait qu'ils soient vivants, qu'ils n'aient pas été exécutés sommairement, était aussi très significatif.

Gosseyn avait déjà remarqué, en bout de table, une chaise vide. Il ne fut donc pas étonné que le maître d'hôtel le conduise jusqu'à elle.

Durant la demi-minute qu'il lui fallut pour gagner sa place, ceux qui étaient déjà assis restèrent silencieux.

Gosseyn ne s'assit pas. Il attendit que le maître d'hôtel soit sorti, tout en regardant ses hôtes assemblés, et il vit qu'ils lui rendaient son regard comme s'ils espéraient quelque chose de lui.

Ils croyaient peut-être que Gosseyn allait expliquer leur présence en ce lieu et leur proposer un objectif immédiat.

Il eut un petit serrement de cœur. Car lui-même n'avait toujours pas de but précis.

Mais il savait qu'il avait besoin d'informations. Et puisque à cause des Troogs son temps était compté, il prit la parole... pour poser une question.

— Ce sont probablement les ennemis de l'autre galaxie qui nous ont transportés ici. Est-ce que quelqu'un a quelque chose à dire là-dessus ?

Enro leva la main et s'exprima... en français.

— Je crois qu'ils savent que s'ils me causeraient préjudice, ma flotte détruirait leur unique vaisseau. (Il ajouta :) En ce moment même, l'amiral Paleol est en contact permanent avec moi.

Gosseyn se demanda si Enro avait remarqué un fait étrange. Depuis son arrivée à bord du navire de guerre d'Zan, il avait eu besoin de sa sœur pour traduire la langue de Gorgzid en français ; mais là, non seulement il avait compris la question de Gosseyn, mais encore il lui avait répondu en français.

Aussi sourit-il en lui posant cette question pertinente :

— En français ?

Un silence. Puis le grand empereur expliqua avec un sourire sardonique :

— La traduction est instantanée sur les lignes de communication interstellaire ; et les principaux langages de la Terre ont été intégrés aux mémoires lorsque ma chère sœur... (il s'arrêta et jeta un regard sur Patricia Crang)... est venue ici et... euh... s'est trouvé un mari.

La jeune femme haussa les sourcils mais ne dit rien. Quant à Gosseyn, il s'abstint de tout commentaire personnel. Toujours debout, il continua son rôle de président de séance.

— Vous nous avez donné l'assurance que vous, au moins, n'étiez pas en danger. Est-ce que quelqu'un d'autre va, également, nous tranquilliser ?

Eldred Crang leva la main.

— Ce que j'ai à dire ne va pas être réconfortant. Mais j'ai remarqué que vous aussi semblez croire que les Troogs sont le moteur principal de cette situation ?

Gosseyn hochâ la tête.

— Je pense que les Troogs se sont servis de la connaissance qu'ils ont tirée de mon cerveau second pour vous transférer ici. Il semblerait donc... (il utilisa la formule restrictive préconisée par la Sémantique générale)... qu'ils aient un plan.

Il leur décrivit ce qui lui était arrivé depuis qu'il s'était brusquement retrouvé dans la capsule spatiale, à bord du vaisseau étranger.

— Peut-être aurais-je dû rester à cet interrogatoire, conclut-il, mais j'ai choisi de n'y pas participer.

Personne ne dit rien. Les visages se firent seulement plus graves.

Mais quelque chose dans l'attitude de Leej attira l'attention de Gosseyn. Son regard fuyait le sien. Il se dit qu'il était temps d'utiliser son don particulier.

— Leej, combien de temps avons-nous ?

— Environ quatre minutes, dit-elle, puis c'est le noir.

Quelques secondes après les paroles de la prédictrice, une autre porte que celle par laquelle Gosseyn était venu s'ouvrir, et trois serveurs entrèrent avec des carafes d'eau. Il leur fallut à peu près une minute pour la verser dans les verres. Lorsqu'ils sortirent, celui qui semblait les diriger se retourna :

— Voulez-vous que l'on serve le repas tout de suite ?

— Plus tard, dit Gosseyn.

Le président Blayney prit la parole pour la première fois et dit d'une voix ferme :

— Nous vous sonnerons.

Le garçon sortit et Gosseyn resta silencieux.

Tous ceux qui étaient autour de la table, y compris les deux chefs de gouvernement, Enro et Blayney, le regardaient, et Gosseyn ne put s'empêcher d'évoquer le spectacle qu'il devait leur présenter.

Lui, debout ! Vigoureux, le visage maigre et bronzé, assez grand – juste un mètre quatre-vingt-dix –, un homme déterminé, calme et compétent ; et tout ce qu'il faisait – la manière dont il se tenait, le moindre de ses mouvements – révélait la puissance de son cerveau second et rayonnait... La Sémantique générale.

Quant à son bronzage, il ne pouvait qu'émettre des hypothèses. Peut-être l'équipement de survie qui avait veillé à tous ses besoins comportait-il une source de radiations douces.

Durant ces quelques secondes où il prit conscience de l'image qu'il offrait aux autres, il se dit qu'il ne pouvait rien faire d'autre que de continuer son interrogatoire. Aussi se contenta-t-il de dire :

— Pas d'autres commentaires ?

Prescott, qui comme le président Blayney semblait avoir la quarantaine et était donc l'un des deux aînés de cette assemblée, demanda la parole.

— À votre avis, quel but poursuivent ces créatures ?

— Je crois qu'ils veulent retourner dans leur galaxie ; et je pense qu'ils m'étudient pour voir comment je pourrais éventuellement les aider à accomplir cet objectif.

Prescott fit un petit geste de la main pour désigner les autres personnes assises autour de la table.

— S'ils sont assez habiles, techniquement, pour nous amener ici, pourquoi ne peuvent-ils pas retourner tout seuls chez eux ?

Gosseyn expliqua qu'une connexion défectueuse avait endommagé des terminaisons nerveuses de son cerveau.

— Ils m'étudient soigneusement à cause de cela. Ce que je crains, c'est que lorsqu'ils seront prêts à partir, ils ne tuent tous ceux qu'ils pourront atteindre... c'est-à-dire nous. À moins de les convaincre que la flotte d'Enro ripostera avant qu'ils ne puissent s'enfuir.

Un long silence régna dans le cabinet particulier. Puis Gosseyn reprit :

— Nous avons besoin des réactions de tous. Aussi, je vais faire un tour de table et lorsque je vous nommerai ou vous désignerai du geste, faites-moi une observation ou une suggestion touchant notre situation.

Il y avait évidemment une personne en tête de liste et Gosseyn, après un petit gémissement intérieur en pensant à cette perte de temps, la nomma.

— Monsieur le président ?

Le chef élu de l'Amérique du Nord répondit :

— J'étais malheureusement seul dans mon bureau lorsque j'ai éprouvé une sensation bizarre. Et l'instant d'après, je me suis retrouvé, sans mes gardes, dans le vestibule de ce restaurant. Dès que j'eus pénétré plus avant, un maître d'hôtel, sans doute averti de mon arrivée, m'a dit : « Par ici, monsieur le président. »

« Je lui ai demandé de prévenir mes services de sécurité. Aussi une petite armée sera-t-elle là dans peu de temps. Si cela peut servir à quelque chose...

« Mes agents vont questionner le personnel du restaurant afin d'apprendre comment ils ont reçu l'ordre de préparer ce repas, conclut-il.

Gosseyn dit très poliment :

— Merci, monsieur le président.

Et puisque le moment se rapprochait où le délai de quatre minutes serait écoulé, son regard se reporta rapidement sur une autre

personne.

— Patricia, dit-il.

La sœur d'Enro et l'épouse d'Eldred Crang parut momentanément déconcertée de s'entendre nommer. Mais après un silence, elle répondit :

— Vous pourriez me dire que j'ai été mêlée, dès le début, à toute cette histoire. Mais je suis obligée de reconnaître que l'arrivée des Troogs m'a déroutée.

Elle se laissa aller en arrière sur son siège et haussa les épaules.

Puisque Crang avait déjà parlé, Gosseyn fit signe à Mme Prescott qui était assise à côté de Patricia.

Elle soupira.

— J'ai déjà été pratiquement tuée une fois au cours de ce cauchemar, aussi je sais que la mort ressemble à un évanouissement, et je pense donc pouvoir la supporter s'il le faut, en espérant ne pas trop souffrir avant.

Elle prononça ces mots calmement, mais avec un accent lugubre qui ébranla Gosseyn. Il se reprit en toute hâte, et désigna le savant qui était assis de l'autre côté de Mme Prescott : Voix Trois.

— Je pense que vous ne devriez pas continuer à perdre votre temps ici, dit le savant d'zan. Allez vous remettre sous la protection de l'écran d'énergie de notre navire de guerre et laissez l'autre Gosseyn nous délivrer. Je...

S'il prononça d'autres paroles, Gosseyn ne les entendit pas. Il sentit quelque chose le tirer intérieurement...

Ils sont probablement en train de t'étudier... avait dit Gosseyn Deux.

Cette hypothèse lui parut plus plausible que jamais lorsqu'il observa l'endroit dans lequel il venait d'être transféré. Selon leur mémoire commune, aucun Gosseyn n'était jamais venu en ces lieux.

Une jeune femme, qui lui était totalement inconnue, levait son visage vers lui. Les étrangers l'avaient sans doute fait venir ici pour voir comment il réagirait à sa présence. Mais pourquoi ?

Elle dit d'un ton hésitant... en français :

— Je viens de recevoir votre photo.

Elle avait des traits délicats et réguliers, des cheveux et des yeux noirs. Il y avait il ne savait quoi, dans ce visage, qui n'était pas de la Terre. Il estima qu'elle devait mesurer environ un mètre soixante-cinq. Son vêtement consistait en un morceau d'étoffe beige clair, enroulé autour de son corps comme une série d'écharpes. Elle portait aux pieds des sandales marron et, autour du cou, un mince collier qui semblait être en cuir.

Son corps était mince et agréablement féminin, mais elle n'était pas une beauté selon les critères de la Terre. Et il ne put, à la voir, deviner dans quel but les étrangers avaient organisé cette rencontre.

Il était là, debout, à côté de cette séduisante jeune femme, sans doute âgée de vingt-deux ou vingt-trois années terriennes. Derrière elle, il apercevait une rue – du moins supposa-t-il que ce ruban lisse et grisâtre était une rue – large de cent vingt mètres et qui s'étirait, toute droite, sur plusieurs kilomètres. À son extrémité, il vit se profiler une cité, faite de volumes solides d'un brun jaunâtre : des immeubles, pensa-t-il.

Cette bande de terrain, plate et grise, était bordée de grands arbres. Et derrière eux, un rideau d'arbustes dissimulait en partie des structures basses qui pouvaient être des habitations.

Tout semblait... différent. Ce n'était pas la Terre, ce n'était pas Vénus, ni Gorgzid, ni aucun lieu familier aux Gosseyn. Trois se dit qu'il devait s'agir d'une autre planète habitée par les hommes, quelque part dans sa galaxie, la Voie Lactée.

Il se souvint que durant les derniers instants passés dans le

restaurant, lorsqu'il avait ressenti ce tiraillement, il avait brusquement décidé de s'abandonner encore une fois à une transmission troog. En dépit du fait que sa raison le poussait à suivre le bon conseil que venait de lui donner Voix Trois de retourner au navire de guerre dzan.

Malheureusement, il avait l'impression que cette rencontre dénuée de sens n'était que de peu d'importance. Et le plus triste, c'était que cette jeune femme serait maintenant incapable de communiquer dans sa langue natale.

Gosseyn soupira. Et s'aperçut qu'à laisser ainsi errer ses pensées, une minute au moins s'était écoulée depuis son arrivée. Un peu tardivement, il se rappela ce que la jeune femme venait de dire. Et il répéta :

— Une photo ?

— Oui.

Elle fouilla dans un repli de sa robe insolite et en tira une petite éprouve en deux dimensions. Qu'elle lui tendit d'un air presque anxieux.

Il étudia ce portrait qui le représentait debout, contre un mur, et il se dit que le cliché avait dû être pris dans le restaurant où il était quelques minutes auparavant. En temps subjectif.

Qu'est-ce que les Troogs avaient dans l'idée en organisant une rencontre entre Gilbert Gosseyn et cette jeune femme d'une autre planète ?

Tout déconcerté, il pensa à une question qu'il posa cette fois à voix haute.

— Il me semble que vous ne demandiez pas mieux que de recevoir cette photo. Pourquoi ?

— Lorsque j'ai entendu parler de tous ces autres mondes, là-bas... (elle fit un geste vague pour désigner le ciel)... j'ai décidé très jeune que je ne passerais pas ma vie sur Veerd. Et... (sa voix se fit brusquement plus tendue)... le message disait que vous vous intéresseriez peut-être à moi. (Elle conclut avec inquiétude :) Cela fait deux ans que je suis membre et personne n'était encore venu.

Tout cela était absurde. À moins – l'idée lui vint brusquement – qu'elle ne fût inscrite à une agence matrimoniale interstellaire.

La jeune femme levait les yeux vers lui d'un air implorant.

— Je suis censée vous dire mon nom et tout ira bien entre nous. On m'a dit... que vous êtes un passionné de la signification des mots et que mon nom aura pour vous une signification particulière.

— La signification des mots ? répéta Gosseyn en écho.

Il se sentait presque couler dans les profondeurs du point de vue analytique des Troogs. Se pouvait-il que les coups d'œil qu'ils avaient

jeté sur son intérêt pour la Sémantique générale aient plongé les étrangers dans une telle perplexité ? Et cette rencontre, sur cette planète, avait-elle pour but de prendre avantage d'une faiblesse qu'ils avaient cru déceler dans son esprit ?

Il sentit la tension monter en lui. Il écarta légèrement les pieds, comme pour se donner un meilleur équilibre et une position plus stable. Il se dit qu'il pourrait peut-être bien rester ici plus longtemps que les autres fois où les Troogs avaient contrôlé ses mouvements.

Mais tout ce qu'il pouvait faire, pour le moment, c'était poser la question clef.

— D'accord, alors dites-moi votre nom.

— Strella, dit-elle sur un ton interrogatif.

Il aurait dû y penser depuis longtemps. À cause « des mots ». Et d'un concept de Sémantique générale. Strella et Strala étaient des mots presque identiques... « J'ai fait un commentaire, là-bas... j'ai dit que Strala était un nom qui me plaisait bien... » Et peut-être que pour ces étrangers, le mot *était* la chose ; ce qui était exactement le contraire du concept de base de la Sémantique générale : « Le concept n'est pas la chose. » Dans ce cas, ce n'était pas la femme.

Il se redit que cette jeune femme avait peut-être subi un préjudice permanent par rapport à sa planète natale. Puis, de nouveau, il s'étonna que les Troogs puissent croire que n'importe quelle femme portant un nom semblable serait tout aussi attirante pour lui.

Alors il agit sur-le-champ. Le cerveau second de Gosseyn prit une photographie mentale de Strella et la transmet à l'Institut de Sémantique générale, sur Terre, là où il avait transféré l'homme d'affaires Gorrold depuis les Andes d'Amérique du Sud.

C'était un endroit où, du moins, elle pourrait se faire comprendre... jusqu'à un certain point.

Comme il achevait d'accomplir l'acte le plus secourable auquel il ait pu penser, quelque chose remua dans son esprit.

Enfin, il reprit conscience de la présence de Gosseyn Deux... tout là-bas.

Cela dut se passer simultanément dans les deux sens, car son alter ego lui adressa aussitôt un message mental pressant.

— J'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre. Dès ta disparition du restaurant, tout le monde a été transporté à bord du navire de guerre troog.

Le sentiment de culpabilité s'évanouit aussi vite qu'il était venu. Car même s'il était resté pour les secourir, les étrangers auraient pu s'emparer de la plupart d'entre eux. Jusqu'à maintenant, il n'avait pu opérer à la fois qu'un seul transfert de similarisation à vingt

décimales.

Toutes ces pensées avaient dû franchir les années-lumière car Gosseyn Deux remarqua, d'une voix mentale pleine de résignation :

— La vérité, c'est que toi seul comptes réellement à leurs yeux. Si quelqu'un peut les aider à retourner dans leur galaxie... le moyen en repose, quelque part, dans l'enchevêtrement des nerfs de ton cerveau.

« Bonne chance, mon frère, conclut-il. Je suppose que c'est ce que nous sommes maintenant : des frères jumeaux.

— ... pas tout à fait jumeaux, pensa Gosseyn Trois.

Il ne s'arrêta pas pour discuter des détails de cette différence, mais il se transmit aussitôt au laboratoire du navire de guerre troog.

La bataille finale allait commencer.

C'est ce que pensa Gosseyn en se retrouvant *couché* sur le sol, à plat ventre.

Ainsi, quelques dixièmes de seconde avant que la transmission s'effectue, les Troogs avaient réussi, grâce à leur science toute-puissante, à modifier l'un des éléments de ce moyen de transport par similarisation à vingt décimales, grâce auquel il arrivait toujours dans la position physico-musculaire où il était au moment du départ. Sur Veerd, il avait été debout. Ici...

Gosseyn resta comme il était. Il ne tourna même pas la tête.

« On pourrait me tuer, couché comme je suis », pensa-t-il. Mais il se dit que les étrangers avaient encore besoin de lui. Ils l'avaient prouvé les trois fois où ils l'avaient manipulé à leur gré ; ils avaient eu l'occasion de le tuer et ils ne l'avaient pas fait.

Il était étalé sur le ventre. Le nez écrasé sur un sol doux et moelleux. Les yeux fixés sur cette surface plate, d'un blanc-gris et qui luisait faiblement. Il supposa qu'il s'agissait du plancher du laboratoire qu'il avait visé, depuis ce système solaire éloigné que la jeune femme, Strella, avait appelé Veerd.

Il était temps de montrer qu'il avait repris conscience et de remuer avec précaution. Ce qu'il fit en se relevant sur les genoux.

Et il vit que c'était bien la pièce qu'il n'avait fait qu'apercevoir en émergeant de la capsule et qu'il supposait être un laboratoire.

Cette identification par reconnaissance provoqua en lui un grand soulagement.

« Je suis où je voulais être. »

Il continua à se relever, avec la même prudence ; il pensait que tout mouvement rapide pourrait amener une réaction désagréable.

Une fois debout, il fit des yeux le tour de cette grande pièce très éclairée qui abritait de nombreuses machines étincelantes ; des tableaux de commande émergeaient des murs et du plancher.

Cependant, il ne vit aucun signe de la capsule spatiale où son corps avait reposé tandis que les Troogs reconstituaient exactement son premier réveil, tel qu'il avait eu lieu plus tôt sur le navire dzan.

Non qu'il se soit attendu à la trouver encore là. Mais elle avait dû être amenée à bord par quelque ouverture. Sans doute par ce mur qui comportait moins d'instruments encastrés et présentait une longue balafre sombre, en son milieu, du plafond au plancher, à l'endroit où il devait se séparer en deux et coulisser. C'était par cette ouverture que l'on introduisait dans le laboratoire des objets de grande taille. Ou qu'on les en sortait.

Gosseyn s'impatia. C'était une honte de gâcher un temps si précieux. Car il était là, l'homme qui pouvait répondre à toutes les questions.

Ils devaient sûrement savoir qu'il était ici...

Il vaudrait mieux qu'il fasse quelque chose en attendant leur réaction. Plus il découvrirait d'éléments maintenant, plus il se sentirait sûr de lui au moment où la crise éclaterait.

Il fallait peut-être contacter Gosseyn Deux ?

Ce fut une impulsion passagère. Car il avait remarqué que l'éther restait silencieux. Il n'avait plus aucune conscience mentale de son alter ego. Ils étaient complètement coupés l'un de l'autre. Une fois de plus.

Peut-être devrait-il essayer de savoir ce que les Troogs voulaient faire des autres ? Dans ce cas, il fallait quitter cette pièce et chercher à localiser Crang, Patricia, les Prescott, Enro...

Ce fut en voyant quelque chose qui ressemblait à une porte, sur sa droite, que cette idée lui vint. Sans hésitation, il se dirigea vers elle.

Quoi que ce fût, la surface qui ressemblait à une porte avait plusieurs mécanismes. Gosseyn poussa, tira, tourna chacune des pièces. Deux d'entre elles cliquetèrent lorsqu'il les manipula ; mais si c'était une porte, elle ne céda pas.

Il recula, plus déterminé que jamais. Peut-être que s'il établissait une liaison à vingt décimales entre l'énergie utilisée par l'un des tableaux de commande et le mécanisme de la porte...

Les Troogs ne semblaient pas s'apercevoir de sa présence, et cela l'irritait un peu. C'était une perte de temps.

Et pour ce qu'il avait à dire, il lui fallait un auditoire attentif.

Cette pensée désabusée occupait encore son esprit lorsque, peu après, une voix de ténor, qui s'exprimait en français, jaillit du plafond.

— Gilbert Gosseyn, vous êtes totalement en notre pouvoir. Ici, vous ne pouvez même pas utiliser votre cerveau second pour vous échapper.

Bien qu'il ait déjà pensé à cette éventualité, l'entendre dire suscita une autre association d'idées : « C'est à cela qu'ils s'exerçaient pendant les trois dernières transmissions... »

Plus de doute, toute cette folie allait entrer dans sa phase décisive.

En dépit de cet espoir, il était encore là, une minute plus tard, à attendre que l'ennemi veuille bien lui fournir l'occasion d'agir.

Durant ce temps, son environnement demeura le même : cette pièce au revêtement métallique et au plancher grisâtre, et tous ces instruments qui émergeaient des murs et du plancher.

Il s'était dit que les Troogs pouvaient, dans une certaine mesure, lire dans son esprit. Mais puisqu'un aspect essentiel de son adhésion à la Sémantique générale leur échappait, ils ne pouvaient étudier que le cerveau lui-même, plus quelques pensées de temps en temps.

Quinze secondes au moins s'écoulèrent. « Ils attendent et j'attends. Quoi ? »

Après quelques instants de réflexion, il s'avança et manipula encore une fois le mécanisme de la porte. Cette fois, lorsque résonnèrent les deux cliquetis, elle s'ouvrit.

Gosseyn ne perdit pas de temps. Sans même jeter un coup d'œil en arrière, il franchit le seuil et se retrouva dans un large corridor haut de plafond.

Une certaine tristesse l'envahit momentanément : « D'accord, d'accord, pensa-t-il, je raisonne à la manière humaine et ils ont leur propre logique troog... »

Ils avaient dû croire qu'après un échange verbal, amical ou non, un être humain qui avait déjà essayé une porte pour voir si elle s'ouvrait, l'essaierait de nouveau sans attendre qu'on lui en donne l'ordre.

L'être humain – du moins la version Gosseyn d'un être humain – avait attendu des instructions complémentaires, une fois le contact établi. Il l'avait fait par politesse.

Conclusion : l'ennemi avait compté sur un comportement agressif... ou, au moins, une action résolue.

Tout en se livrant à ces pensées, Gosseyn prit sur la droite et parcourut le large couloir faiblement éclairé. Il vit qu'il se terminait en cul-de-sac, à environ quarante-cinq mètres de là ; le moment de vérité approchait.

Ce fut une porte qui ne voulut pas s'ouvrir. Fidèle à sa nouvelle théorie, Gosseyn fit demi-tour et marcha rapidement dans la direction opposée. De ce côté, le corridor se terminait à cent vingt mètres de là. Et encore une porte, qui présentait les mécanismes qui lui étaient maintenant familiers. Deux d'entre eux cliquetèrent, l'un après l'autre ; et la porte s'ouvrit.

Ce qu'il vit alors, ce fut un autre couloir, à angle droit par rapport

à celui qu'il venait de parcourir. Il décida de prendre de nouveau sur la droite. Et une fois de plus, ce fut le mauvais choix. Mais il fit demi-tour et repartit dans l'autre direction ; et cette porte-là s'ouvrit sur un autre corridor perpendiculaire au précédent. Et il choisit de le prendre sur sa gauche ; et cette fois, c'était ça le mauvais choix.

Il parcourut ainsi plus d'une douzaine de couloirs silencieux. Et au bout, il y avait toujours une porte qui s'ouvrait ou ne s'ouvrait pas. C'était un bon test pour voir s'il avait un don de prédiction, à la manière de Leej. Conclusion : il en était dénué, ou presque. Il fit le bon choix quatre fois seulement ; et onze fois le mauvais. Et ces fois-là, il fut obligé de revenir sur ses pas et de parcourir une autre partie du couloir désert où ne retentissait que le son étouffé de ses souliers sur le revêtement moelleux.

Il ne vit pas un seul Troog. Ce vaisseau semblait vide, silencieux, immense, et bien protégé contre les intrus. Si des portes s'ouvraient, c'était probablement pour le guider vers l'endroit où quelqu'un voulait qu'il aille.

Il eut tout de même quelques occasions de distraction. Le long de chaque couloir, à intervalles réguliers, il y avait des... portes, supposait-il, qui menaient à des pièces semblables au laboratoire, point de départ de ce fatigant parcours.

Tout d'abord, il passa devant sans s'arrêter, puis il essaya de faire fonctionner le mécanisme de chacune d'elles.

Elles étaient toutes fermées et refusèrent de s'ouvrir.

Au bout d'un moment, il se dit : « Je suppose que c'est fait pour m'épuiser physiquement... »

Et il ne se décidait toujours pas à tester ses possibilités d'évasion par similarisation à vingt décimales.

En se prolongeant, cette épreuve provoqua en lui une réaction inattendue : il se sentait de moins en moins disposé à coopérer. Comme les minutes et les kilomètres s'accumulaient, un réflexe thalamique s'amorça. Lorsqu'il s'était engagé dans le premier couloir, il avait accepté l'idée qu'une fois confronté à ses ravisseurs il ferait de son mieux pour les aider à retourner dans leur propre galaxie. Maintenant, il se souvenait que la Sémantique générale rejetait la plupart des consentements non réfléchis.

Bien sûr, il s'était dit que les étrangers avaient le droit de retourner dans la galaxie dont ils étaient venus. Mais ce n'était pas forcément vrai. Et, curieusement, c'étaient la fatigue et l'irritation qui l'amenaient à découvrir qu'il ferait peut-être mieux d'examiner plus attentivement cette décision instinctive.

Heureusement, il reconnut ces spéculations négatives pour ce

qu'elles étaient ; et ainsi, son irritation ne se transforma pas en une rage incontrôlée, semblable à celle qui aurait couvé dans un homme d'autrefois.

Ce long harcèlement prit brusquement fin. Au moment où il s'attendait à un autre corridor insensé, il vit une tache de lumière à sept ou huit mètres de là, sur sa gauche.

Cela ressemblait à une porte. Ouverte. Et après avoir marché rapidement vers elle, il ralentit, s'avança petit à petit et s'arrêta pour regarder prudemment à l'intérieur. Il vit une copie exacte du cabinet particulier, sauf qu'au lieu d'êtres humains reconnaissables... c'étaient une douzaine de Troogs qui étaient assis autour de la table, dans cette pièce faiblement éclairée.

Gosseyn s'aperçut qu'ils l'avaient vu. Alors, son hésitation prit fin. Et, se souvenant qu'ils s'attendaient à de l'agressivité, il entra. Il avait déjà remarqué, au premier coup d'œil, qu'il y avait une place inoccupée. À l'autre extrémité de la table.

Il passa derrière une demi-douzaine de Troogs et atteignit la chaise vide. Ce n'était pas la même assemblée que dans le restaurant et, par politesse, au lieu de rester debout comme s'il était un personnage important, il s'assit.

Mais il se dit : « À combien de la fin es-tu ?... C'est invraisemblable qu'ils aient conçu cette rencontre sous forme de dîner ! »

Gosseyn se réprimanda : « Il faut que tu aies des pensées positives ! »

En dépit des sentiments négatifs provoqués par sa longue marche dans les couloirs déserts, et qui ne s'étaient pas encore effacés, il était ici pour résoudre les problèmes des Troogs... s'ils voulaient bien le laisser faire.

Personne ne dit rien ; mais la pièce mal éclairée, comme tant de restaurants terriens, était assez sombre pour que les convives se tiennent à distance les uns des autres.

Aussi put-il contempler à loisir ces êtres étranges qui s'étaient appliqués à causer tant d'ennuis depuis leur arrivée.

L'approche positive lui parut encore plus difficile. Ils étaient vraiment affreux. Il éprouva la même réaction que lors du premier coup d'œil qu'il avait jeté sur eux, dans le laboratoire.

Gosseyn combattit en silence contre cette tendance qu'ont les êtres humains à juger l'apparence de tous les êtres selon leurs propres critères. La beauté est dans l'œil de celui qui regarde, disait un vieil adage.

Après tout, c'étaient des humanoïdes. Mais leur visage était rond et violacé ; et leur cou presque squelettique. Pourtant leur corps, revêtu d'un uniforme qui scintillait comme une cotte de mailles, semblait assez corpulent.

Leur tête aussi était ronde ; et presque chauve. Avec quelque chose de fort laid ressemblant à des cheveux... une touffe de poils qui se dressaient au sommet du crâne.

Mais ce visage ! Une petite bouche presque sans lèvres, un étrange petit nez et, au-dessus, primant sur tout le reste, d'immenses yeux ronds aux pupilles noires, dépourvus de sourcils. Il semblait y avoir plusieurs replis de peau autour du globe oculaire. Gosseyn se dit qu'ils devaient pouvoir fermer les yeux.

Avant qu'il puisse pousser plus loin cet examen, une porte s'ouvrit sur sa droite ; cinq Troogs et un être humain entrèrent, portant des plats. L'humain, un jeune mâle, vint vers Gosseyn et posa devant lui quelque chose qui semblait être une omelette ; et les autres servirent à

ses onze compagnons de table quelque ragoût noirâtre.

Au moment où ils s'en allaient, le regard de Gosseyn croisa celui du jeune homme. Ses yeux étaient hagards, comme si son âme avait été plongée dans les ténèbres du désespoir. Ils disparurent tous les six, mais l'impression terrible que lui fit ce regard ne s'effaça pas de l'esprit de Gosseyn.

Tous se mirent à manger. Il n'y eut plus d'autre bruit que le raclement de sa fourchette et des instruments, légèrement différents, de ses hôtes.

Puisqu'il y avait un être humain à bord, Gosseyn ne s'étonna pas du goût de l'omelette qui paraissait faite avec de vrais œufs produits par d'authentiques poules de la Terre.

Mais il fut stupéfait de découvrir combien il était affamé. Est-ce que, dans ses déplacements, le temps s'était écoulé plus vite pour son corps que pour son esprit ?

Il faudrait qu'il y réfléchisse plus tard.

Gosseyn Trois posa sa fourchette et s'appuya contre le dossier de sa chaise. Ses compagnons terminèrent leur repas, et se laissèrent aller, eux aussi, en arrière sur leur siège.

Ils étaient donc tous là, dans cette copie faiblement éclairée d'un restaurant de la Terre. Ils avaient fait l'effort de lui fournir des aliments de sa planète, se répéta-t-il... Donc ils avaient observé ces millions de poules, là-bas, qui survivaient toujours, bien qu'on eût dérobé la plus grande partie de leurs œufs, jour après jour, depuis les temps les plus reculés.

« Je me demande... si j'allais un jour sur une planète troog, est-ce que je prendrais la peine de remarquer d'où vient cette tambouille qu'ils ont mangée aujourd'hui ? »

En revenant sur leur passé commun, il se dit que Gosseyn Un et Deux ne s'étaient jamais inquiétés de la provenance de la nourriture qu'ils avaient consommée sur les planètes où ils s'étaient rendus ; puisque les autres êtres humains la consommaient, ils avaient fait de même.

Ces réflexions, bien que rapides, avaient duré encore trop de temps. Aussi éprouva-t-il une forte impression de soulagement lorsque, à l'autre extrémité de la table, l'un des Troogs les plus corpulents se leva. Cet individu – sans doute leur chef – contempla Gosseyn pendant un long moment. Puis la minuscule bouche, sous le minuscule nez fendu, dit d'une voix de ténor étonnamment normale :

— Comme vous devez le savoir, quelque chose de regrettable s'est produit. Un plein vaisseau d'Êtres Supérieurs est arrivé dans cette galaxie ; ils ont perdu la capacité de s'exprimer dans leur propre

langue et ont acquis celle de parler le français, l'un des nombreux langages de la planète Terre ; et qui est, comme par hasard, le vôtre.

Une seule phrase avait apporté à Gosseyn une information qu'il n'avait pas encore... *des êtres supérieurs...*

Ils pensaient automatiquement qu'ils étaient mieux que les autres. Tout au long de l'histoire de l'humanité, des groupes et des individus avaient ainsi chanté leurs propres louanges, obligeant les autres à croire qu'ils leur étaient supérieurs.

C'était vraiment bizarre qu'avec tous ces cerveaux « supérieurs », les Troogs aient été obligés de monter un projet aussi colossal en vue d'obtenir le secours d'une personne qui possédait, quelque part dans sa tête, le moyen de les aider à retourner chez eux.

Dès que possible, il leur dirait qu'il était prêt à le faire de bon cœur. Mais au moment même où il se le répétait, l'idée lui vint que cette approche positive se heurterait à des difficultés. Mais lesquelles ?

Plus que tous les autres, ces gens-là pouvaient nier la valeur de ce qu'essaierait de faire le membre d'une autre race.

Heureusement qu'il y avait encore des éléments stables.

La pièce, la table, les assiettes et ceux qui avaient mangé, y compris lui-même, demeuraient tels qu'ils avaient été. La source cachée de lumière continuait à déverser le même éclairage insuffisant. Celui qui avait parlé était toujours debout ; il n'avait donc pas fini son exposé.

Juste au moment où Gosseyn pensait cela, l'humanoïde reprit :

— Beaucoup de ces faits nouveaux n'avaient jamais été observés auparavant. Nous en avons conclu que notre théorie de la nature de l'univers devait être revue et nous cherchons à y inclure ces nouvelles données.

« Notre étude de la partie exceptionnelle de votre cerveau n'a pas encore livré toutes les informations nécessaires. Heureusement que vous avez finalement compris que vous ne pouviez pas nous échapper ; donc vous êtes venu ici, avec un de ces projets tortueux comme en font les membres de votre espèce, dont nous avons observé les activités quotidiennes. Je vous avertis qu'il n'est pas facile de nous duper et qu'il vous faudra coopérer sans aucune restriction mentale ou autre.

Et il se livra alors à une prouesse physique que Gosseyn estima fort dangereuse. Avec pour seul soutien ce cou d'une minceur extrême, il hocha sa grosse tête et la redressa jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau en équilibre par rapport au reste de son corps ; puis il s'assit.

Gosseyn ne bougea pas. Il avait l'impression d'être submergé par ce flot de paroles déversées sur lui ; il éprouva le besoin de riposter,

de se défendre, de contre-attaquer et de s'informer, entre autres, sur le comportement agressif des Troogs.

Il lui fallut un bon moment pour triompher de ces nombreuses impulsions. Mais il finit par exercer sur lui-même suffisamment de contrôle pour se contenter de dire :

— Messieurs, vous pouvez entièrement compter sur moi.

Le silence qui accueillit ces paroles fut rompu par un bruit de pieds remuant sous la table. Cela ressemblait étrangement à une réaction bien humaine...

Le porte-parole des Troogs se pencha en avant. Il ne se leva pas, mais dit sur un ton accusateur :

— Ne croyez pas nous berner en prétendant coopérer avec nous. Nous savons parfaitement que vous êtes incapable de réparer le dommage causé à cette partie spéciale de votre cerveau, et que c'est cela qui a provoqué l'espèce d'inversion qui nous a amenés ici.

Son offre n'avait pas reçu un accueil favorable. Et Gosseyn refusa cette analyse négative de la situation. Lui, si prudent, avait certainement pu contrôler les errances des terminaisons nerveuses lésées ; la preuve : lorsqu'il avait décidé de venir, il était bien arrivé sain et sauf à bord de ce navire. Sans la moindre déviation.

Cela, il pouvait le leur expliquer. Mais ce qui le troublait le plus, c'était que ce discours du Troog semblait ne s'adresser qu'en partie à lui.

« Pour une raison que j'ignore, il veut que les spectateurs croient qu'il est à la hauteur de la situation... qu'il est en train de manœuvrer habilement un de ces petits malins de Terriens... »

La tension monta dans la salle. Gosseyn luttait contre l'impulsion de remuer les pieds avant de parler à nouveau.

— Je suis certain qu'il existe un moyen de nous convaincre mutuellement de la nécessité où nous sommes de coopérer pour notre bénéfice mutuel, dit-il. Pourquoi ne pas élaborer un programme détaillé ? Nous pourrions en exécuter les étapes à tour de rôle et nous assurer ainsi progressivement que tout se déroule bien.

Silence. Le porte-parole le regardait fixement. À l'expression bizarre qu'il lisait dans ses yeux immenses, Gosseyn devina qu'il était complètement dérouté. Se pouvait-il que cet individu ne représentât pas la plus haute autorité de ce navire ?

Il avait cru rencontrer les officiers d'état-major. Est-ce qu'un Troog d'un échelon supérieur était à l'écoute et se préparait à intervenir ? Autour de cette table, n'y avait-il que des laquais qui attendaient une approbation ou un ordre les autorisant à poursuivre la réunion ?

Le silence se prolongeait et Gosseyn attendait. Avec un profond malaise, car la situation lui semblait plus mauvaise qu'auparavant.

« À moins que je ne trouve un moyen d'enfoncer ces portes, se dit-il, cela peut continuer ainsi longtemps. »

Un souvenir lui revint, qui se rattachait à la Sémantique générale :

« Cette idée de croire que je vais m'intéresser à une femme appelée Strella parce que j'aime le nom de Strala... »

Tout valait mieux que de rester assis dans cette pièce faiblement éclairée, en face de ces Êtres Supérieurs. Aussi se redressa-t-il un peu en remuant les pieds.

— Avez-vous un nom qui vous distingue de ces... (il fit un geste vague englobant les autres Troogs, et il termina sa question)... de vos compagnons ?

Les grands yeux le regardaient toujours fixement. La petite bouche s'ouvrit pour répondre :

— Nous avons tous des noms.

Mais le porte-parole ne révéla pas le sien ; il se contenta de rester assis là, variante peu ragoûtante de la race humaine.

— J'ai l'impression que vos amis ne sont pas vos égaux.

— Nous sommes tous des Troogs.

Sa voix était soudain empreinte d'autorité. Ce qui poussa Gosseyn à poser une autre question :

— Êtes-vous... (il hésita)... l'empereur des Troogs ?

Un lourd silence. Tous les yeux restaient fixés sur Gosseyn. Enfin, presque à contrecœur semblait-il, l'étranger dit :

— Nous, les Troogs, nous n'avons pas d'empereur. (Un silence.) Je suis le capitaine de ce navire.

— Et qui vous a désigné pour ce poste ?

Si une telle chose était possible, les yeux immenses s'arrondirent encore plus. Puis, avec impatience :

— Je me suis désigné moi-même, dit-il. (L'irritation provoquée par cette question l'incita à conclure :) Vous n'avez pas à vous mêler de notre système hiérarchique.

Gosseyn rejeta cette objection en secouant doucement la tête.

— Monsieur, dit-il poliment, c'est vous qui m'avez mêlé à cette situation en me poursuivant sans répit et en essayant de me contrôler mentalement. Je dirai donc que je trouve votre système de gouvernement très révélateur. Voulez-vous dire que personne d'autre n'a eu l'idée de *se désigner lui-même* comme capitaine de ce vaisseau ?

Silence. Puis :

— Plusieurs en ont eu l'idée.

Les grands yeux le regardaient fixement.

— Que leur est-il arrivé ?

La petite bouche se tordit légèrement.

— Ils n'ont jamais atteint la phase de nomination. Lorsqu'ils ont exprimé leur ambition, personne ne les a écoutés. Aussi n'ont-ils pas insisté.

— J'en conclus que vous, vous avez su vous faire entendre ?

Gosseyn émit ce commentaire sur un ton interrogatif.

— Monsieur Gosseyn, dit le capitaine avec le même accent d'impatience, vous avez vous aussi manifesté de nombreuses qualités de chef. Je suis certain que parmi les autres êtres humains qui sont à bord, pas un seul, étant donné la situation particulièrement fâcheuse où ils se trouvent, n'hésiterait à exécuter vos ordres sur-le-champ.

La situation particulièrement fâcheuse... !

C'était une formulation objective, dans le style de raisonnement de la Sémantique générale.

Il y avait autre chose de révélateur dans ces paroles prononcées avec désinvolture... « Les autres êtres humains qui sont à bord... »

Mis à part le pauvre garçon hagard qui lui avait servi l'omelette, ces mots ne pouvaient désigner qu'Eldred et Patricia Crang, les Prescott, Leej, Enro et les autres. Ils étaient toujours vivants. Prisonniers, mais sains et saufs.

Brusquement, Gosseyn se sentit déprimé. Des chefs qui se désignaient eux-mêmes... Ces humanoïdes avaient développé un système de vie sociale qui laissait place à l'imprévu. En dépit de leur difformité physique, ils avaient aussi atteint un niveau scientifique très élevé.

Un gouvernement qui se désignait lui-même, cela pouvait marcher. Il y avait là-dedans un pragmatisme qui, dans un certain nombre de situations, aurait une chance de succès presque sensationnelle.

Quelqu'un qui s'est attribué le poste de chef et qui se trouve, dans l'exécution de son plan, de son programme de recherche, acculé à l'impuissance, et qui n'offrirait pas de résistance à un assistant revendiquant sa place sous prétexte que son projet à lui, par exemple, est meilleur...

Ce système ne serait pas dépourvu d'efficacité. On aurait la certitude partielle que rien ne peut venir ralentir le mouvement ; car un individu ne pourrait jamais berner longtemps ses collègues. On verrait toujours si le projet sur lequel il travaille progresse ou non.

C'est dans le champ de la physique et de la chimie que ce système serait le plus efficace. Les résultats y étaient toujours observables ; et

si un chef de projet traînait dans son travail, il y aurait toujours des candidats aux aguets, attendant le moindre signe de ralentissement de sa créativité pour se manifester.

En fait, cela pouvait même expliquer d'une part la supériorité scientifique des Troogs, et de l'autre le mauvais usage qu'ils en faisaient.

Parce que la psychologie et les prétendues sciences sociales, aussi bien que les idéaux humanitaires, ne pouvaient jamais être qualifiés de vrais. Dans ces domaines-là, il devait y avoir, comme sur Terre, des écoles avec leurs divergences habituelles. C'est là que la Sémantique générale offrait aux individus le moyen d'éviter *le besoin* de certitude.

Rien de semblable chez les Troogs, pensa-t-il intuitivement.

Il aurait poursuivi ces intéressantes réflexions si la porte, sur sa droite, ne s'était pas rouverte. Les cinq serveurs troogs et le jeune humain entrèrent.

Les Troogs portaient de grands verres contenant un liquide ; et le garçon tenait une tasse dans une soucoupe, ainsi qu'un pot de crème. Du café ? se demanda Gosseyn.

C'était bien du café.

Fait curieux, le jeune humain évita le regard de Gosseyn tandis qu'il se retirait avec ses compagnons étrangers.

C'est un Gosseyn quelque peu époustouflé qui versa un petit peu de crème dans sa tasse, tourna et but une première gorgée qui avait incontestablement le goût du vrai café.

En soulevant la tasse, il vit qu'il y avait une demi-douzaine de morceaux de sucre posés sur le bord de la soucoupe ; mais les Gosseyn ne mettaient pas de sucre dans leur café ; aussi les morceaux restèrent-ils là où ils étaient.

Le Troog qui s'était désigné pour étudier les besoins des humains avait découvert l'importance du café. Cette espèce d'application minutieuse le protégeait contre tout autre Troog, d'un échelon inférieur, qui aurait essayé de lui prendre son travail.

Il avait dû faire venir le jeune humain pour cette même raison ; pour l'aider à raffiner sur les détails.

Ce système avait du bon en ce qui concernait les sciences ; ainsi que pour des bagatelles de ce genre. Mais à part cela...

Il reposa sa tasse et regarda le capitaine qui buvait à petites gorgées le liquide contenu dans le verre que l'on avait posé devant lui. Gosseyn secoua la tête en lui disant :

— Comment pouvez-vous résoudre des affaires importantes avec un tel système ? J'ai des difficultés à le concevoir. Là-bas, dans votre galaxie, le Troog qui s'est désigné comme le chef suprême vous maintient en état de conflit permanent avec les humains dzans, n'est-ce pas ?

Encore un autre silence. Les yeux de tous les Troogs restaient fixés, pleins d'espoir, sur leur capitaine.

Gosseyn attendit, et l'une des épaules du gros corps fit un mouvement qui pouvait passer pour un haussement. La petite bouche s'ouvrit pour dire :

— Notre Éminent a ordonné à la race inférieure de se soumettre à ses ordres.

— Quand a-t-il lancé cet ultimatum ? demanda Gosseyn.

Les yeux immenses restèrent fixés sur lui et, d'une voix légèrement surprise, le Troog répondit :

— Personne n'a jamais posé cette question.

La réponse était si riche d'implications que Gosseyn dut exercer un contrôle serré sur le foisonnement d'idées qu'elle provoqua. Pour finir, après avoir dégluti, il dit :

— Cet ultimatum a-t-il été envoyé avant votre naissance ?

— Ou... oui !

Cette hésitation éveilla une réaction bruyante de la part des autres Troogs.

Comme Gosseyn obtenait des réponses, il décida de passer à l'attaque.

— Ici, dans la Voie Lactée, ce fut une grande surprise pour nous de découvrir, lorsque nous sommes allés dans l'espace, que des êtres humains, dont la peau était parfois de différentes couleurs, étaient installés sur toutes les planètes habitables... partout !

« Récemment, poursuivit-il, nous avons appris que nous étions les descendants d'immigrés venus, il y a très longtemps, d'une autre galaxie. Il paraît qu'à cette époque un champ d'énergie malfaisant s'avançait vers ce secteur de l'espace. On construisit donc des millions de petits vaisseaux spatiaux. Chacun emporta deux hommes et deux femmes en état d'animation suspendue, avec des équipements capables de les garder en vie pendant le long voyage de votre galaxie à celle-ci.

« À l'arrivée du navire de guerre dzan et du vôtre, nous avons pensé que les gens qui étaient restés derrière, parce qu'il n'y avait pas assez d'astronefs pour emmener tout le monde, que ces gens, dis-je, n'avaient pas été anéantis comme on l'avait d'abord supposé.

Il prit une profonde inspiration et conclut :

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi deux races humaines, les Troogs et les Dzans, ont survécu à cette effroyable catastrophe ?

Silence. Ils avaient tous les yeux fixés sur lui.

Ce n'était pas le moment de s'arrêter, aussi Gosseyn poursuivit-il :

— Lorsque je vous regarde, capitaine, ainsi que vos collègues réunis dans cette pièce, je vois un humanoïde résultant de la transformation d'un être initial semblable à moi. Vous êtes des mutants. Vos ancêtres auraient donc été soumis à ce nuage d'énergie malfaisante.

« Et, grâce à des mécanismes de défense bien connus en psychologie, vous en avez conclu que ce qui vous était arrivé vous avait rendus supérieurs ; et c'est le nom que vous vous êtes donné : les Êtres Supérieurs.

Le capitaine regardait maintenant par-dessus la tête de Gosseyn. Et les autres Troogs fixaient leur chef.

Soudain... un Troog, dont le corps était nettement le plus gros de

tous, se leva d'un bond – sa chaise racla bruyamment le sol – et dit, presque en hurlant :

— Veen, vous n'êtes plus qualifié pour le poste de capitaine. Aussi moi, Yona, je me désigne pour prendre votre place.

Pas un mot de l'étranger qui venait d'être ainsi brusquement identifié par son nom. Il parut s'affaïsser sur son siège ; et, chose curieuse, il ne discuta pas l'évaluation que son compagnon venait de faire de lui. Il était apparemment dangereux de se laisser prendre au dépourvu, dans cette société où régnait la compétition.

Ainsi, Gilbert Gosseyn Trois avait-il contribué à renverser un dirigeant troog. Dans une société où la logique primait, il serait intéressant de voir quelles répercussions cet événement allait entraîner.

Gosseyn eut un brusque élan d'espoir. Il s'adressa aussitôt au nouveau capitaine, pendant que celui-ci était encore debout, en plein triomphe.

— Je suppose que le dîner, et tout ce qui vient de se passer, a été retransmis à l'équipage et aux officiers. Aussi savent-ils maintenant que... (un bref moment d'hésitation)... Yona s'est désigné comme capitaine de ce navire de guerre.

La petite bouche de l'énorme personnage se pinça, comme se durcit la mâchoire d'un être humain qui se prépare à lutter.

— C'est vrai.

Sa voix avait l'accent de quelqu'un qui met les autres au défi de le critiquer.

Gosseyn se laissa, une fois de plus, aller contre le dossier de sa chaise. Mais ce n'était pas un geste de détente, il s'en rendit bien compte. L'idée qu'éveillait en lui cette confirmation du nouveau capitaine était trop étonnante.

À cet instant, tous les Troogs qui avaient le commandement, et leurs assistants prêts à sauter dessus, devaient penser qu'il allait *leur falloir* s'adapter à cette nouvelle situation.

Chose étonnante, Gosseyn était tellement occupé à analyser ce qui allait peut-être se passer que d'autres pensées, qui essayaient de s'imposer à lui, ne purent pénétrer son champ de conscience que lorsque le message atteignit l'intensité d'un hurlement mental.

— Gosseyn Trois... (c'était la voix de Gosseyn Deux)... je capte tes pensées depuis au moins trente secondes ; et tu te concentres tellement sur ta propre situation que tu ne reçois pas les miennes... *Réveille-toi ! Nous sommes de nouveau en contact !*

Dans cette salle à manger à la terrienne, faiblement éclairée, Gosseyn Trois se redressa sur son siège. Il éprouva une merveilleuse impression de soulagement, mais en même temps, il ne perdit rien de ce qui se passait autour de lui.

Il renvoya un bref message mental à son alter ego.

— Encore un peu de patience, mon frère !

Puis il s'adressa à Yona qui se tenait toujours debout.

— J'espère que vous allez accepter la proposition que j'ai faite de vous aider.

Le gros homme le regarda d'un air inexorable.

— Est-ce que vous nous promettez de faire tout ce qu'il vous sera possible pour nous aider à regagner notre galaxie ?

— Je vous promets une coopération à cent pour cent.

— Avez-vous une explication de ce qui s'est passé à nous proposer ?

Il avait parlé d'un ton accusateur et il était évident que le nouveau capitaine essayait, par son agressivité, de maintenir l'élan acquis lors de sa prise de pouvoir.

Gosseyn le laissa faire. Il n'y avait rien à gagner à s'opposer à lui.

— Monsieur, quoi que je puisse faire, c'est vous qui donnez les ordres.

« Je lui lèche vraiment les bottes », pensa-t-il. Mais il avait porté toutes les attaques nécessaires au capitaine Veen ; maintenant, il lui fallait bénéficier du transfert de poste que s'était attribué Yona.

Il se demanda, en même temps, si quelque chose d'autre avait été fait en sa faveur, quelque part le long de la chaîne hiérarchique des Troogs ; ce qui en résulterait ne serait sans doute pas tout de suite apparent.

Yona parut se raidir. Son ton se fit encore plus inflexible.

— Une coopération implique la confiance mutuelle des deux parties. Qu'espérez-vous donc gagner à cette situation ?

Il avait de nouveau posé sa question sur un ton accusateur.

Gosseyn était ennuyé car toutes ces questions semblaient former une parade qui n'avait pour but que de gagner du temps. Comme si le nouveau capitaine ne savait pas quoi faire d'autre... comment répondre... quel programme proposer.

Et le système de pouvoir des Troogs ne permettait ni délai ni médiocrité. Yona avait bien besoin de son aide.

— À longue échéance, dit Gosseyn avec désinvolture, j'espère retrouver ma liberté, grâce à votre bonne volonté, et rester en communication avec vous.

« Mais pour l'instant, j'aimerais que vous convoquiez une assemblée extraordinaire à laquelle je puisse m'adresser. Puisque je désire expliquer exactement la situation, comme vous me l'avez demandé il y a quelques minutes, l'auditoire devrait inclure vos officiers supérieurs et vos meilleurs savants. Et j'aimerais aussi que soient présents mes associés, que vous avez amenés à bord.

« Bien entendu, vous pourrez prendre, pour cette conférence, toutes les mesures de sécurité nécessaires afin que personne ne

s'expose à un danger quelconque.

« Et je suis sûr, conclut-il avec optimisme, que lorsque vous aurez entendu mes explications, nous serons capables de prendre des décisions et de passer aux actes.

Tout en se laissant aller contre le dossier de sa chaise, il se dit qu'il semblait avoir au moins sauvé la situation... pour Yona, pour lui-même, pour les prisonniers humains et pour tous les commandants en second si dévoués.

Est-ce qu'un adepte de la Sémantique générale pourrait survivre dans cet incroyable environnement psychologique de la compétition troog ?

Jamais aucun Terrien n'avait dû assister à une conférence aussi étrange que celle-ci : dix-huit participants dont huit Troogs. Et les dix autres étaient des êtres humains qui avaient joué un rôle important dans toute cette histoire de transfert intergalactique : Enro, Leej, les Crang, les Prescott, plus Breemeg et les trois savants du navire de guerre dzan.

Même ceux qui connaissaient bien la Sémantique générale s'attendaient à entendre des informations ou une analyse qui transcenderaient ce qu'ils auraient normalement considéré comme une connaissance adéquate du sujet.

Et Gosseyn, qui se tenait debout sur l'estrade de ce petit auditorium, se dit avec un certain étonnement que leur attente était justifiée.

Il n'avait pas vraiment de nouvelles données à leur proposer, mais une nouvelle prise de conscience...

— La Sémantique générale ne se soucie pas des réalités qui sous-tendent l'existence ou la non-existence, expliqua-t-il.

« Elle commence par l'acceptation des perceptions et opère dans le cadre de ce que tout être humain normal, tout animal ou tout insecte peut percevoir par le système sensoriel dont il est équipé.

« Mais mon cerveau second semble fonctionner au niveau du néant sous-jacent à l'être. Pour le cerveau second opérant une similarisation à vingt décimales, il n'y a ni distance, ni temps, ni univers...

« L'univers pourrait ne pas exister, vous êtes d'accord là-dessus. On ne peut donner aucune explication de l'univers.

« Cependant il est là, autour de nous, et il s'étend, disent les savants, dans toutes les directions, sur des distances immenses mais finies.

« Ce serait d'ailleurs fort intéressant de percevoir où cette « distance finie » « se termine ».

« On ne définit pas le « néant » par rapport au vide. Ce n'est pas un espace vide, petit ou grand. Ce n'est même pas un point mathématique.

« Le néant... c'est rien.

« C'est la non-existence, le non-être, sans espace ni temps... rien.

« On a estimé à environ trois mille le nombre de langues parlées rien que sur Terre. Dans toutes ces têtes, observables au niveau de conscience où opère la perception, il y a une structure neurale qui permet à chaque individu, s'il a reçu une certaine instruction, d'exprimer toutes les nuances possibles de l'observation et du raisonnement philosophique, disponibles dans ce langage.

« La similarisation normale, à vingt décimales, d'un Gosseyn déplace simplement l'individu d'un lieu à un autre. Une transmission de ce type l'expédie tel qu'il est. Il n'y a aucune transformation de ses structures internes.

« Cependant, le vaisseau de guerre dzan et tout son équipage n'ont pas simplement été déplacés d'un lieu mémorisé par mon cerveau second à un autre, également mémorisé.

« Ils sont venus tout droit vers moi, comme si je constituais un lieu d'arrivée. Et s'il n'y a pas eu collision entre l'énorme vaisseau et la petite capsule qui contenait mon corps, c'est tout simplement parce que le navire de guerre possédait des écrans énergétiques qui l'empêchaient, automatiquement, d'entrer en contact avec des objets flottant dans l'espace.

« Néanmoins, le processus de similarisation n'a pas été annulé. Mon cerveau second, qui a fonctionné dans le néant de l'univers, était la force d'activation et non l'un des éléments de la similarisation neurale d'une partie de mon cerveau « normal ».

« Alors, dès son arrivée, le cerveau de chaque Dzan a été transformé aux niveaux les plus intimement reliés à mon cerveau. Y compris les structures neurales concernant le langage... puisqu'elles venaient de recevoir mes messages. Messages qui étaient enregistrés dans une autre partie de mon cerveau normal.

« Si bien que les complexes neuraux des cerveaux des Dzans, puis des Troogs, impliqués dans l'acquisition du langage, ont été légèrement altérés. Les combinaisons nerveuses de stockage du langage dzan ou troog se sont déplacées vers les modèles équivalents du français.

« À une vitesse de similarisation à vingt décimales ; c'est-à-dire, instantanément...

« Ni la personnalité, ni l'éducation, ni aucune information d'aucune sorte ne sont entrées en ligne de compte.

« Simplement, mon langage était... le français !

« Et maintenant, conclut Gosseyn, avez-vous des questions à poser ?

Tous les êtres humains, sauf Enro, se retrouvèrent sur la Terre du XXVI^e siècle.

Gosseyn, qui avait effectué leur transmission par similarisation à vingt décimales, fut le dernier à apparaître. Comme il se redressait après l'impact de l'arrivée, il vit que les autres l'attendaient ; les femmes s'étaient déjà assises dans les fauteuils et sur le canapé, et les hommes étaient restés debout.

Il leur avait dit de nouveau de quitter rapidement l'endroit où ils arriveraient ; et ils avaient tous obéi.

Il s'aperçut que Blayney était en train de téléphoner et disait :

— ... Venez ici rapidement !

Lorsque le président raccrocha, il se retourna vers Gosseyn.

— Il est 12 h 15 et j'ai été absent trois jours. Mes gardes seront ici dans quelques minutes.

— Très bien, monsieur, dit Gosseyn.

Il se demanda combien de temps s'était écoulé depuis qu'ils étaient arrivés sur Terre, Enin et lui. Mais c'était d'importance secondaire.

Rapidement mais calmement, il alla jeter un coup d'œil sur la chambre qu'il avait partagée avec le jeune empereur. Elle était vide. Mais le lit était défait.

Puis il s'assura que l'autre chambre aussi était inoccupée.

Il retraversa le vestibule et ouvrit la porte donnant sur la salle de séjour. Il s'adressa à Eldred Crang qui se tenait debout à côté de sa femme, l'ex-Patricia Hardie, assise dans un fauteuil.

— Je vais questionner le gardien. Je reviens tout de suite.

Crang comprit quelle était la source de son inquiétude.

— Je suppose qu'ils vont bien. Il n'y a ici aucun signe de violence. Je pense qu'ils sont partis à votre recherche, ajouta-t-il.

— Merci, dit Gosseyn.

Et il sortit dans le grand couloir de cette coquille vide qu'était devenu l'Institut de Sémantique générale.

Une minute plus tard, après avoir appuyé plusieurs fois sur la sonnette du gardien, il vit apparaître son visage ridé et ses yeux

sournois levés vers lui.

— Ils sont partis déjeuner. (Sa bouche se tordit.) Cet ami à vous a dû ramener une femme ici ; parce que lui et le gamin, je les ai vus sortir avec elle. (Il termina, sur un ton désapprobateur :) Drôlement habillée, cette femme.

Gosseyn, se souvenant de Strella, la jeune femme de l'agence matrimoniale interstellaire et de sa robe drapée, dit, rassuré par cette information :

— C'est sûrement une nouvelle mode. (Puis il l'avertit :) Vous feriez mieux de vous organiser. La garde personnelle du président arrivera ici d'un moment à l'autre.

— Ah ?

Durant les quelques secondes qu'il fallut au gardien pour surmonter sa surprise, les yeux de Gosseyn se détournèrent légèrement de lui et localisèrent une partie du sol recouvert de moquette, à trois ou quatre mètres de lui.

Son cerveau second prit une photographie mentale de cet endroit de la loge, sans s'occuper de la pièce qui se trouvait au-delà qui devait être la salle de séjour de l'appartement du gardien.

— Merci, dit-il poliment.

Puis il recula ; la porte se referma avec un déclic. Gosseyn fit demi-tour et s'éloigna. Au cas où le concierge épierait ses mouvements par le judas.

Il compta jusqu'à trente parce qu'il fallait environ une minute au vieil homme pour aller jusqu'au téléphone. Il prit une image mentale du sol du couloir, juste à cet endroit. Puis il fit un bond de similarisation à vingt décimales et se retrouva dans la loge.

Il entendit la voix du gardien. « Prévenez M. Gorrold que ce type... Gosseyn, est de retour. »

Il parut écouter une remarque de son interlocuteur, puis quelques secondes après, il répondit : « D'accord, d'accord. »

Alors, Gosseyn revint d'un bond de l'autre côté de la porte, dans le couloir, et retourna à son appartement.

Au moment où il entrait, Blayne était en train de serrer la main aux hommes et de s'incliner devant les femmes. Il tournait le dos à Gosseyn.

— Si vous avez besoin de quelque chose, dit-il, sachez que je resterai en contact avec M. Gosseyn.

Comme il finissait de parler, il se retourna et vit Gosseyn arriver.

— Vous pouvez me joindre n'importe quand. Et je suppose que... (son ton se fit soudain menaçant)... tant que nous n'aurons pas fichu ces gens hors de notre galaxie, il vaut mieux rester en contact et

ouvrir l'œil.

— M. Crang et moi, nous vous accompagnons jusqu'à la porte de l'Institut.

Une fois dans le couloir, il fit un seul commentaire sur cet avertissement de Blayney.

— En ce moment, personne ne peut dire comment tout cela va tourner. Mais chacun s'inquiète d'abord de sa propre situation.

Tandis qu'ils marchaient vers la sortie, il posa la question dont Gosseyn Deux, là-bas à bord du navire d'zan, désirait connaître la réponse.

Blayney trouva cela amusant.

— Nous avons recueilli et mis de côté tous les bijoux et les métaux précieux, dit-il. Il ne reste plus que ce plancher raboteux et les murs mis à nu.

— J'espère encore qu'il sera reconstruit, dit Gosseyn. Personnellement, je n'ai jamais vu aucun de ces objets de valeur. Je crois comprendre qu'ils n'ont pas été vendus, ni aux enchères ni à des collectionneurs particuliers ?

— Ils sont dans les coffres du gouvernement.

— Mon frère, qui est là-bas dans l'espace, aimerait qu'ils soient rendus à leur propriétaire légal, l'Institut, lorsqu'il sera reconstruit.

Le lourd visage de Blayney s'éclaira d'un sourire.

— Tout cela est très compliqué, dit-il. Je réfléchirai à la meilleure solution... de *mon* point de vue.

Une minute plus tard, lorsque Crang ouvrit la porte d'entrée, une robomobile se posait sur la chaussée, à une quinzaine de mètres de l'Institut. Dès qu'elle eut touché le sol, une portière s'ouvrit et une douzaine d'hommes en uniforme descendirent en courant. En quelques bonds, ils prirent position de chaque côté de la porte. Chacun d'eux claqua des talons et salua, le bras levé.

Blayney, souriant, répondit à leur salut, puis resta avec Gosseyn et Crang pendant encore quatre minutes, jusqu'à ce que cinq limousines étincelantes arrivent à toute allure dans la rue et franchissent les grilles de l'Institut. D'autres hommes jaillirent en courant des véhicules.

Le temps était venu de se séparer.

Blayney se tourna vers Gosseyn.

— Voulez-vous que je vous envoie le Dr Kair ?

Devant un aussi grand nombre d'observateurs, Gosseyn fit une réponse protocolaire.

— Non, monsieur le Président. Je vais me rendre à son cabinet. C'est là où se trouvent les premières photos du cerveau second et les

appareils qui pourront résoudre notre problème.

— Très bien. Mais ne perdez pas de temps.

— J'ai compris, monsieur. Il ne faut plus d'incidents, et surtout plus d'absence du président.

— C'est cela même.

Tout en regardant les belles automobiles s'éloigner, Gosseyn se dit que tout cela s'était déroulé trop aisément.

Tous ces gens violents avaient été réduits à l'impuissance par cette espèce de piège psychologique dans lequel ils étaient tombés. Il avait laissé Enro à bord du navire troog car, s'il avait été libre, il aurait lancé son énorme flotte contre n'importe qui.

Alors il était là-bas, apparemment prisonnier, mais toujours en contact avec son amiral. S'il arrivait quelque chose à l'empereur, ce dernier le saurait immédiatement. Et dans ce cas, la grande flotte spatiale attaquerait et détruirait le vaisseau des mutants.

On croyait donc que les Troogs, à un contre mille, auraient la sagesse de ne rien commettre de maléfaisant. Ils avaient du reste conclu un traité dans ce sens.

Ici, sur Terre, Gosseyn et ses amis pensaient pouvoir compter sur le soutien du président Blayney et de ses forces armées. Il y avait peu de chances pour que les gens des grands consortiums, qui étaient opposés à la reconstruction de l'Institut et de la Machine des Jeux, commettent un acte de violence durant les deux heures à venir.

« Je vais aller voir le Dr Kair... »

Yona avait été d'accord là-dessus ; et comme aucun Troog ne l'avait désapprouvé assez ouvertement pour tenter le gambit d'une prise de pouvoir, il y avait eu consentement tacite tout le long de cette curieuse chaîne hiérarchique.

Breemeg et le trio de savants du navire de guerre dzan étaient aussi sur Terre. Ils devaient encore mitonner quelque complot et attendaient le bon moment pour agir.

Tandis que tous deux revenaient vers l'appartement, Gosseyn répéta au détective vénusien les paroles qu'il avait surprises tandis que le gardien parlait, au téléphone, avec un employé de l'entreprise de Gorrold.

— J'en ai conclu, dit-il d'un air malheureux, que Gorrold, après avoir bien réfléchi, comme il avait dit qu'il le ferait, a finalement décidé de s'opposer de nouveau à la restauration de l'Institut.

Crang secoua la tête.

— Nous ne pouvons pas encore en être sûrs. Ce sont peut-être les dernières retombées de son ancienne prise de position. Le gardien, que l'on payait pour faire régulièrement des rapports, a simplement

continué à accomplir sa mission. Lorsque le message que vous avez entendu sera transmis à Gorrold, ce dernier va peut-être rappeler notre espion et lui dire que, dorénavant, il n'a plus besoin de lui.

C'était fort possible. Mais Gosseyn se dit que Gorrold, qui n'avait peut-être pas encore pris de décision, pouvait fort bien garder encore des indicateurs en activité.

— Nous ne pouvons rien faire à ce sujet tant qu'il ne se sera pas produit un événement nouveau. Seulement, ce serait vraiment dommage, conclut-il à regret, qu'il s'agisse d'une balle ou d'un faisceau d'énergie dirigés contre l'un d'entre nous. Et je me fais surtout du souci pour Enin, Dan Lyttle et cette jeune femme, qui sont partis déjeuner ensemble.

— Nous allons rejoindre nos amis. Dès que nous les aurons avertis de l'endroit où nous avons l'intention de nous rendre, nous nous occuperons d'eux. Nous irons au restaurant et nous les ramènerons dans la sécurité relative qu'offre l'appartement jadis occupé par le mystérieux M. X, qui pourtant n'était autre qu'un Gosseyn d'une génération ultérieure, bien camouflé.

Ce qui n'était qu'en partie exact.

Le plan de Crang fut bien accueilli par ceux qui les attendaient ; personne n'éleva d'objection. Patricia dit à Crang :

— Dépêche-toi de revenir !

Il sourit et hocha la tête. Et cela mit fin à la conversation.

Quelques minutes plus tard, tous deux se retrouvèrent sur le seuil de la porte extérieure ; là d'où ils avaient vu partir Blayney. Ils s'arrêtèrent pour inspecter les environs. Ces précautions montraient bien qu'ils étaient revenus sur Terre.

Cet environnement leur était maintenant familier. De petits parcs entouraient l'Institut dévasté. De l'endroit où ils se tenaient, ils pouvaient voir l'un de ces jardins et, plus loin, une rue commerçante.

C'était une série de bâtiments d'un étage, en matière plastique, avec une vitrine au rez-de-chaussée pour exposer la marchandise. À cette distance, il était impossible d'identifier les articles. Parmi ces deux rangées de boutiques, il n'y avait qu'un seul immeuble de deux étages.

Gosseyn et Crang, qui se tenaient encore à l'intérieur de l'Institut, fouillèrent du regard la rue et les magasins. Il y avait un homme sur le toit de la maison de deux étages. Et ce qui les inquiéta, c'est qu'il ne portait pas de vêtements de travail mais un complet veston gris foncé.

Il n'avait pas l'air de réparer la toiture mais se tenait au bord et regardait attentivement la rue, au-dessous de lui.

— Où est le restaurant ? demanda Crang.

Il n'y avait pas à hésiter. Le seul de la rue, c'était celui où il avait emmené Enin et Dan Lyttle et où, supposait-il, ces derniers déjeunaient en compagnie de Strella.

Il était situé sur le même trottoir et à deux boutiques du bâtiment le plus élevé. Lorsque Gosseyn eut fourni tous ces détails à Crang, celui-ci se contenta de faire remarquer :

— Regardons les choses en face. Si ce type prépare un sale coup, soit contre nous lorsque nous allons passer devant lui, soit contre eux quand ils vont sortir du restaurant, que pouvons-nous faire ?

Gosseyn secoua la tête.

— Il est trop loin pour que mon cerveau second prenne une photographie mentale de lui ; et puis, je ne le vois même pas entièrement. Il faudra donc que j'utilise contre lui l'énergie de cette grosse prise de courant électrique qui est là, juste à l'extérieur de la porte.

Crang, notant qu'il disait cela à contrecœur, lui demanda :

— Qu'est-ce qui vous ennuie ?

— Le courant pourra le brûler gravement.

— Jusqu'à le tuer ?

— Non. Pas où je vais essayer de l'atteindre.

— Bon. (Il secoua la tête.) S'il est là-haut pour tuer, nous n'avons pas de gants à prendre avec lui. Mais nous ferons simplement tout ce que nous pourrons pour lui s'il est blessé.

Il poussa la porte et tous deux sortirent.

Depuis qu'il avait quitté l'appartement, Gosseyn était resté conscient de la présence de son alter ego là-bas, dans les profondeurs de l'espace, à bord du navire de guerre dzan. Et à cause de ce qui allait se passer, il s'adressa à lui.

— Jusqu'à maintenant, je n'ai encore tué personne.

— Tu as bien de la chance ! On voit que tu n'as pas eu à lutter contre l'invasion d'Enro, sur Vénus.

— Il est là-haut maintenant, à bord du vaisseau troog. Il n'a pas dit un mot lorsqu'il a appris qu'il serait notre otage.

La réponse mentale de Gosseyn Deux ressembla à un haussement d'épaules :

— Je m'en fiche pas mal !

Gosseyn Trois, qui s'était arrêté pour prendre une photographie mentale de la prise de courant électrique, se hâta de rejoindre Crang et s'adressa de nouveau à Gosseyn Deux.

— Es-tu sûr que cette attitude soit raisonnable ? Il est du genre à se venger et doit savoir attendre son heure avant de frapper. Il faut que nous trouvions un moyen de l'apaiser.

Il sentit l'autre Gosseyn sourire d'un air sinistre.

— Dis à Eldred de prendre garde lorsque vous aurez relâché Enro. Je suis certain qu'il pense toujours à épouser sa sœur Patricia comme il est de tradition dans la famille royale de Gorgzid. Et bien qu'elle soit devenue Mme Crang.

Ce fut au tour de Gosseyn Trois de sourire.

— Cette analyse implique que tu as bon espoir en ce qui nous concerne. Tu penses que je peux réaliser ce que tout le monde attend de moi ?

— Nous croyons tous que la solution repose quelque part dans les terminaisons nerveuses lésées de ton cerveau second. Nous espérons que le Dr Kair pourra utiliser les photos qu'il a prises de mon cerveau pour guérir le tien. Ou, du moins, qu'il sera capable de te dire en quoi consiste exactement le problème. Quant à ce qui se passera ensuite, nous y ferons face le moment venu.

À ce point de la conversation silencieuse entre les deux Gosseyn,

se produisit une interruption.

— Le type nous a aperçus, dit Crang, et il vient de se cacher.

Gosseyn soupira.

— Quel dommage ! C'est donc bien un homme de main, et la crise va éclater.

— Et pour tout arranger, ajouta Crang d'un air mécontent, un homme, une femme et un enfant viennent de sortir du restaurant et se dirigent vers nous.

Gosseyn ne dit rien et ne jeta pas un regard vers ses amis qui approchaient. Son attention restait fixée sur le toit du bâtiment à deux étages où l'homme était maintenant accroupi derrière le petit fronton qui dominait la rue ; quel que soit cet individu, il regardait attentivement en dessous de lui.

Puisqu'il tendait tranquillement le cou, c'est qu'il pensait que personne ne soupçonnait la raison pour laquelle il était là. Et comme sa présence, bien que louche, ne laissait encore rien présager de précis, il faudrait attendre qu'il fasse un geste significatif avant de tenter quelque chose contre lui.

— Cela vous intéressera peut-être de savoir que si le lieu dont nos amis viennent de sortir n'a pas d'autre nom que « restaurant », c'est que son propriétaire envisage ainsi la pratique de la Sémantique générale : parler sans équivoque, dire les choses comme elles sont.

C'était le genre de remarque que les hommes font dans des moments de tension extrême. Gosseyn n'eut aucune peine à rester en éveil et à répondre simultanément.

— *Restaurant ?*

Il sourit légèrement mais ne quitta pas une seconde des yeux l'homme qui était sur le toit.

— Il possédait, continua Crang, le seul restaurant près du fameux Institut de Sémantique générale, un lieu où l'on s'occupe de la signification du sens ; aussi a-t-il réfléchi avant de le baptiser et s'en est-il sorti par une simplification excessive.

Au moment où Crang prononçait ces derniers mots, ils avaient traversé le jardin et arrivaient devant une boutique portant ces mots : ACHETEZ ICI VOS CAHIERS DE SÉMANTIQUE.

C'est alors qu'Enin les aperçut et leva le bras pour leur dire bonjour.

Sur le toit, l'homme fit un geste qui permit de voir sa main. Il tenait un objet métallique de forme ronde qu'il leva au-dessus de sa tête.

Gosseyn prit, grâce à son cerveau second, une photographie mentale de cet objet et se dit : « Il a l'intention de le jeter lorsque nous

serons tous près les uns des autres. »

Il ne pouvait pas prendre de mesure défensive avant que l'homme ait fait le geste de lancer.

— Et cette boutique-là, poursuivit Crang, propose des jeux vidéo qui enseignent la Sémantique générale.

— Je me demande ce qui est arrivé à ces commerçants. Nous ferions mieux d'acheter tout ce qu'il y a de disponible et de l'emmener avec nous sur le vaisseau dzan, pour Enin. Ainsi que tous les jeux vidéo pédagogiques que nous pourrions trouver, parce que...

Sur le toit, le bras de l'homme se détendit ; il n'était plus temps d'attendre. Tout en agissant, Gosseyn regretta que l'électricité soit aussi visible. Elle sortit de la prise, à cinquante mètres de là, sous la forme d'un éclair ; et il n'y avait aucun moyen de contrôler son impact.

Même Gosseyn ne vit pas clairement les détails de l'action ; pourtant, il en fut le seul témoin et il observa tout attentivement.

La boule de métal était déjà en mouvement lorsque l'éclair vint l'illuminer. Elle explosa à un mètre de celui qui l'avait jetée. Bien trop près.

L'homme cria et tomba derrière le fronton.

Au même moment, Enin, qui courait en avant, prit Gosseyn par la taille et hurla :

— Ce que je suis content de vous voir, monsieur Gosseyn !

Dan Lyttle leva la tête vers le toit de la maison de deux étages.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il d'un air perplexe.

Strella dit, en même temps, à Gosseyn :

— Je vous remercie de m'avoir envoyée ici. (Elle prit le bras de Dan Lyttle d'un geste possessif.) Cela va marcher.

Crang entra en courant dans l'immeuble. Il en ressortit aussitôt.

— J'ai dit au gardien d'appeler une ambulance.

Gosseyn souhaita de tout son cœur que les secours arrivent rapidement.

Il avait aussi, parmi les nombreuses intégrations de sa perception totale, remarqué une boutique de souliers et de vêtements de grande taille. Avec ces mots, gravés en caractères laqués dans le mur de plastique transparent, à côté de la porte : HABITS ET CHAUSSURES POUR LES DISCIPLES DE KORZYBSKI.

C'était ridicule ; mais cela concordait tout à fait, hélas, avec la nature humaine telle qu'on la retrouve partout.

... Allez à bord du navire de guerre dzan ; et vous trouverez que l'on y trame une rébellion contre un empereur-enfant qui trouve normal de se comporter comme son père ; à son âge, il n'avait pas

songé que ce père avait peut-être été assassiné à cause du comportement qu'il imitait maintenant...

... Allez à bord du navire de guerre troog, et vous trouverez une situation tendue par les prises de pouvoir successives des autonominations...

... Et maintenant, ici sur Terre, d'un côté, des présidents de grands consortiums outragés par une philosophie qui avait fait monter leurs frais en les privant d'une main-d'œuvre à bon marché ; et de l'autre, des individus comme les commerçants de cette rue, qui tentaient d'exploiter les aspects « vendables » de la Sémantique générale.

Les problèmes que posait la vie étaient complexes et comptaient plus d'une solution. Parmi celles-ci, il y avait sûrement : « Reste constamment conscient ! »

De retour à l'Institut, Crang téléphona au Dr Kair qui était là et voulut bien annuler les autres rendez-vous...

— Venez tout de suite ! dit-il.

On décida que Prescott et Crang accompagneraient Gosseyn. Tandis qu'ils attendaient l'arrivée de l'automobile envoyée par le président Blayney, Dan Lyttle lui fit signe de le suivre.

Il entra dans la plus grande des chambres à coucher et ferma la porte. Son visage maigre arborait un sourire emprunté.

— J'ai pensé qu'il fallait que je vous parle. Au sujet de cette jeune femme, Strella...

Pendant des années, Dan Lyttle n'avait pas osé proposer à une jeune fille de devenir l'épouse d'un veilleur de nuit d'hôtel. Mais, voyant la situation fâcheuse où était plongée la jeune femme, il changea d'avis. Ne parlant que français, personne ne la comprendrait plus sur sa planète natale. Il se pourrait même que ses compatriotes la croient atteinte d'une maladie mentale.

Étant étrangère sur Terre, sans personne vers qui se tourner, sans aucun moyen de revenir chez elle, elle accepterait peut-être d'épouser un travailleur de nuit. Et, au fur et à mesure que les années passeraient, elle comprendrait quel mariage exceptionnel elle avait fait.

— Et en plus, je pourrais trouver un travail de jour. Mais ce ne sera pas pour tout de suite.

Tout en écoutant Dan Lyttle, Gosseyn Trois menait une conversation silencieuse avec Gosseyn Deux.

— On dirait que les gens s'attendent automatiquement à ce que les pauvres supportent des conditions de vie plus dures que les riches...

— Cher frère idéaliste, espérons que le temps ne viendra jamais où nous réagirons tous de la même manière. Un jour prochain, tout comportement criminel aura disparu de cette terre ; mais les êtres humains continueront probablement à vivre des expériences différentes. Ils auront tendance à choisir des amis et un travail en harmonie avec les dizaines de milliers de souvenirs personnels gravés

dans leur tête ; des souvenirs que – je tiens à te le faire remarquer – la Sémantique générale n'a pas l'intention d'éliminer, même si dans l'avenir la science réussit à effacer la mémoire.

« Dès que tu te seras occupé de Gorrold et des gens comme lui, et que tu auras découvert pourquoi l'entreprise Daynbar, qui a appelé dès le premier jour, n'a toujours envoyé personne pour estimer à combien s'élèveraient les travaux, je te conseille d'engager Dan pour surveiller la reconstruction de l'Institut et de la Machine des Jeux. Tu n'auras pas envie de t'occuper toi-même de tous les détails ; et il a maintenant des raisons d'accepter un travail de jour.

— Je vois que le propriétaire d'un certain hôtel de la ville va être obligé de chercher un autre veilleur de nuit. (Il conclut en souriant :) Je pense te voir bientôt dans le cabinet du Dr Kair.

La réponse de Gosseyn Deux parut lourde d'appréhension.

— Je suppose que c'est ce qui va, enfin, arriver. Toi et moi, face à face...

— Il faudra que je te quitte dans quelques minutes.

Assis sur la banquette arrière de la limousine qu'il partageait avec Crang et Prescott, Gosseyn Trois se préparait en silence à affronter... quoi ?

« Vais-je accomplir tout ce que l'on attend de moi ? »

C'était, sans aucun doute, une question essentielle. Mais, en termes de Sémantique générale, il y avait un autre facteur encore plus fondamental. Lorsqu'il faisait appel à leur mémoire commune et considérait le comportement passé des Gosseyn, il se sentait automatiquement obligé d'aider les Dzans et les Troogs à retourner dans leur galaxie.

Mais pourquoi devraient-ils y retourner ?

C'était, semblait-il, une question raisonnable. Avec leurs instruments et leurs grands vaisseaux, ils pourraient s'installer aisément sur beaucoup de planètes. Et les colons éprouvaient rarement le besoin de retourner sur leur monde natal. Les gens qui avaient émigré en Amérique du Nord, dans les temps anciens, n'étaient pour la plupart jamais retournés en Europe. Certains de leurs descendants avaient parfois éprouvé l'envie de visiter la terre de leurs ancêtres. Mais c'était une curiosité de vacanciers, dépourvue de tout instinct de retour au nid.

« S'ils restaient, je cesserais d'être un personnage de premier plan et une cible pour ceux qui jettent des bombes. »

Il pourrait peut-être s'acheter une petite ferme, sur Terre, et vivre là avec Enin et la reine Strala ?

Gosseyn se surprit en train de sourire, à l'évocation de cette impossible issue de l'étrange situation dans laquelle il se trouvait. Ce n'était pas facile d'imaginer Gosseyn Un arrivant dans la Cité de la Machine des Jeux et croyant, à cause des faux souvenirs implantés par hypnose dans son cerveau, qu'il était un fermier d'une petite ville appelée Crest City et qu'il avait été marié à Patricia Hardie.

Quelle confusion... qui n'avait guère duré.

Ces idées l'incitèrent à entrer de nouveau en communication avec son alter ego :

— Comment va la reine Strala ?

Aussitôt, il sentit Deux sourire.

— Elle attend le retour d'Enin. Elle ne pense qu'à ça. Je crois qu'elle est toujours amoureuse folle de toi.

Il n'avait pas le temps de réfléchir à cela. La belle automobile était en train de se ranger au bord du trottoir, devant un grand pavillon blanc qu'il reconnut aussitôt.

Le Dr Lester Kair se détourna du viseur de son appareil, s'avança vers son fauteuil et s'assit.

Tous attendaient en silence ce qu'il allait dire. Bien qu'il semblât, aujourd'hui, en proie à une excitation intérieure inhabituelle, il n'avait pas changé par rapport au souvenir qu'en avaient gardé les Gosseyn : un long corps robuste, un visage sans rides, l'air d'un homme intelligent qui a dépassé de peu les cinquante ans.

Il reprit brusquement conscience de la présence des trois hommes. Alors, il déglutit et prit la parole :

— Le tissu nerveux endommagé semble ne s'être qu'en partie déconnecté, ce qui fait qu'il a reçu un apport minimal de la source d'énergie à laquelle il aurait dû être fermement fixé. Le résultat de cette liaison partielle semble purement fantastique.

— Que voulez-vous dire ? demanda Eldred Crang surpris. Une terminaison nerveuse lésée, telle que je me l' imagine, n'est qu'un minuscule raccord grisâtre que seul un expert peut qualifier d'anormal ; mais le mot « fantastique » est bien trop dramatique.

Un long silence. L'homme en blouse blanche se remit sur ses pieds.

— Messieurs, je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit. Je croyais avoir accepté avec philosophie le cerveau second de Gilbert Gosseyn ; mais ce que je découvre aujourd'hui m'oblige à reconnaître que nous avons ici un cerveau en interconnexion neurale avec un élément fondamental de l'univers. Et, je ne sais pourquoi, le tissu nerveux est en état d'hyperstimulation. (Il déglutit et conclut :) Si nous pouvions

ouvrir la tête de M. Gosseyn, une lumière éclatante s'en déverserait à flots.

Il fit signe à Crang de s'approcher.

— Venez jeter un coup d'œil.

Gosseyn était solidement attaché dans un fauteuil spécial, la tête pratiquement enchâssée dans un appareil. Crang s'avança et disparut de son champ de vision. Il supposa que le détective vénusien allait regarder dans le viseur.

Silence. Puis il y eut un bruit, comme si quelqu'un reculait soigneusement. Le Dr Kair dit :

— Monsieur Prescott, voulez-vous aussi voir le phénomène ?

Prescott répondit de sa voix la plus douce :

— Je n'ai aucune qualification médicale ; aussi je pense qu'il suffit que l'un de nous ait regardé dans l'appareil pour que votre affirmation soit entérinée.

Crang revint se mettre dans le champ d'observation de Gosseyn.

— Eh bien, docteur, comment allons-nous venir à bout de ce problème ?

Le psychiatre, auquel ils avaient, dès leur arrivée, fourni une relation détaillée de tout ce qui s'était passé, dit :

— Je pense que nous devrions faire venir ici toutes les autres personnes impliquées, y compris Gosseyn Deux.

Tandis que Crang téléphonait à Leej et que Prescott envoyait la limousine la chercher, Gosseyn dit au Dr Kair :

— Je suppose que par « personnes impliquées », vous entendez tous ceux qui ont participé à notre tentative de transfert dans l'autre galaxie. Je dois donc faire venir Enro ici ?

— Oui.

Comme Yona, le capitaine des Troogs, avait donné son accord sur ce point, Gosseyn prit, grâce à son cerveau second, une photographie d'un endroit du plancher, dans un coin du laboratoire, et opéra la transmission. Quelques secondes après, la gigantesque silhouette était couchée là. Enro le Rouge se leva, regarda autour de lui et ne dit rien ; mais on lui fit un résumé de ce qui allait se passer.

— Vous allez renvoyer ces Troogs chez eux ?

En dépit des arguments qu'il s'était servis à lui-même, Gosseyn Trois dit :

— Je suis sûr que vous pensez comme moi que c'est la meilleure solution : les faire sortir, le plus vite possible, de la Voie Lactée.

— Oui, mais comment ?

Gosseyn lui dit que, d'abord, il fallait que les corps des deux Gosseyn se rejoignent.

Le visage du Seigneur de la Guerre se rembrunit.

— Vous êtes certain que le laboratoire ne va pas sauter ?

— Nous sommes déjà différents à de nombreux points de vue.

— Mais vous êtes toujours reliés l'un à l'autre ?

— Oui. Mentalement. Mais je pense que s'il doit y avoir un jour télépathie entre les peuples de l'univers, ce sera lorsque chaque individu aura accepté qu'une partie de son cerveau soit scientifiquement similarisée.

Enro haussa les épaules.

— Je crois que je préfère tout de même me tenir dans la pièce d'à côté.

Gosseyn remarqua que les autres aussi se retiraient dans la salle d'attente. Lorsqu'ils furent tous sortis, Gosseyn Trois s'adressa immédiatement à Gosseyn Deux.

— Eh bien, cher alter ego, on dirait que le grand moment est venu.

— Mais oui.

— As-tu besoin d'aide ?

— Non. Mon cerveau second a l'empreinte exacte du lieu où Enro est arrivé. Ne bouge plus ! Garde tes pensées au point mort !

Gosseyn Trois ferma les yeux et s'appliqua à faire le vide dans son cerveau second. Quelques instants plus tard, il entendit un léger bruit ; puis la porte s'ouvrit et Leej déclara, avant d'entrer dans la pièce :

— Tout va bien. Je ne vois aucun trouble pendant au moins un quart d'heure.

Gosseyn ouvrit les yeux. L'homme qui venait d'arriver lui tournait le dos. Il était habillé, et lorsqu'il pivota lentement sur ses talons, Trois vit un homme robuste, de trente-cinq ans environ, au maigre visage bronzé : lui-même, vêtu autrement.

Le Dr Kair entra et, sans un mot, le détacha de son fauteuil d'examen. Il y demeura assis, car garder une position différente pouvait avoir son importance.

Ils se regardèrent, l'un debout, l'autre assis. Deux êtres humains qui étaient le double l'un de l'autre.

Des jumeaux ? Non.

Bien sûr, il y a une certaine similitude entre des jumeaux. Mais la divergence commence immédiatement après la conception ; et les expériences spécifiques que chacun connaît, après la naissance, créent rapidement d'innombrables différences. Deux jumeaux ont seulement l'air d'être semblables, vus de l'extérieur, mais ils ont chacun leur propre personnalité.

Les similarités entre Gilbert Gosseyn Deux et Gilbert Gosseyn

Trois, qui se faisaient face et se contemplaient dans le cabinet du Dr Lester Kair, comprenaient toute une série de flots d'énergie qui réagissaient les uns sur les autres. De cerveau à cerveau, de corps à corps.

Ils n'étaient pas des jumeaux, au sens ordinaire du terme. C'était la même personne de dix mille fois dix mille manières.

Gosseyn Trois s'aperçut qu'il était en train de lutter inconsciemment contre un interflux qui essayait de l'arracher à son siège et de le précipiter vers l'autre corps.

Gosseyn Deux avait l'air de mener une lutte semblable ; il s'avança de quelques pas en direction de Trois avant de bander ses forces et de s'arrêter. Un léger sourire sardonique détendit les traits forts mais réguliers de son visage. Il avait l'air tout à fait maître de lui lorsqu'il dit :

— On dirait que cela va bien se passer et que nous allons pouvoir collaborer, de près ou autrement.

Gosseyn Trois éprouva un terrible besoin de se lever, et son visage s'éclaira du même sourire. Il se demanda si Deux devait aussi combattre l'envie de s'asseoir.

Et comme s'il avait parlé tout haut, l'autre homme dit :

— Oui, je résiste à cette impulsion ; et j'en déduis que, si pour une raison quelconque, nous devons demeurer ensemble pendant longtemps, il faudrait que nous mettions un système au point.

Gosseyn Trois dut se résigner au fait que, bien qu'il n'émît aucun son, ses lèvres remuaient et prononçaient les mêmes mots, mais en silence.

« C'est vraiment un cas de dédoublement de la mémoire », pensa-t-il.

... La même pensée, le même sentiment quant à cette pensée. La même expérience. Le souvenir très net d'avoir marché le long d'une rue, ou sur une planète... leurs deux esprits se souvenaient de la même sensation musculaire... exactement la même.

Pendant toutes ces années où les images mentales de Gosseyn Un et de Gosseyn Deux avaient été enregistrées par le cerveau endormi de Gosseyn Trois, il se pouvait même que des réactions nerveuses et des mécanismes musculaires aient opéré à l'unisson, d'une manière affaiblie ; peut-être par un léger mouvement convulsif.

C'est pourquoi, lorsque les yeux du troisième Gosseyn s'étaient ouverts pour la première fois, il s'était pris pour Gosseyn Deux s'éveillant un matin ; convaincu que c'était lui qui avait vécu tous ces événements et qui se réveillait après une bonne nuit de sommeil.

À la demande du Dr Kair, Gosseyn reprit place dans le fauteuil. Cette fois, il n'était pas attaché par des sangles ; il avait simplement promis de ne pas bouger au moment crucial. Il sentit que l'on ajustait le viseur sur l'un des côtés de sa tête, un peu en arrière.

Il ne bougea pas et ne dit rien lorsque la brune Leej passa devant lui et prit position afin de regarder, par cet instrument, les nerfs lésés de son cerveau.

Enro était assis à la droite de Gosseyn Trois, dans un fauteuil capitonné, et il fixait le mur en face de lui. Il se préparait à mettre à leur service sa capacité de voir à distance.

Gosseyn Deux était assis au bureau du Dr Kair. Sa tâche consistait à tenir à la disposition du groupe toutes les zones mémorisées par Gosseyn Trois et soigneusement cataloguées dans son propre cerveau second.

Ce fut lui qui rompit le silence :

— Lorsque s'est produite l'inversion qui a transmis le navire dzan dans notre galaxie, Leej avait prédit un endroit dans l'autre galaxie. Maintenant, tout en regardant dans le viseur, elle va prédire de nouveau où se trouve cet endroit et à quoi il ressemble.

« Enro utilisera son don particulier pour apercevoir l'endroit prédit. Ensuite, je me joindrai à mon frère pour mettre en œuvre le moyen que tous deux estimons le moins dangereux pour lui.

« Je dois admettre, conclut-il, que je ne sais pas encore ce qui arrivera dans cette pièce au moment où Enro percevra la zone prédite par Leej dans cette autre galaxie.

Comme il terminait son exposé, Enro leva l'une de ses mains puissantes et agita les doigts pour attirer l'attention.

— Je devrais peut-être vous exposer ce qui se passe lorsque j'utilise ma perception à distance. J'ai l'impression de regarder un écran disposé en face de moi ; et s'il s'agit d'un être vivant, je le vois debout sur le plancher.

« Jusqu'à maintenant, j'avais toujours cru que c'était une image projetée dans ma tête. Mais s'il s'agit de quelque chose de tangible, je suppose qu'en cette circonstance exceptionnelle il vaut mieux que

personne ne passe entre moi et la partie du plancher et du mur que je regarde.

Gosseyn Trois s'aperçut que cette explication de dernière minute semblait provoquer chez tous un sentiment de soulagement ; comme s'ils pouvaient mieux appréhender un phénomène qui manquait de réalité tangible.

Curieux qu'Enro, bien que toujours sardonique, ait été poussé par la tentation croissante à révéler un aspect de ses capacités particulières resté jusqu'ici insoupçonné... lui qui, habituellement, gardait toujours ses intentions et ses réflexions pour lui.

— Pas d'autre commentaire ou d'information nouvelle ? demanda Gosseyn Deux.

Silence.

— Alors, dit-il, faites de votre mieux, Leej.

Silence. Puis un faible sifflement.

Et une tache de lumière apparut. Sur le plancher, près du mur qu'Enro regardait fixement. Gosseyn Trois, qui demeurait immobile, vit que la zone brillante n'était ni ovale, ni ronde, ni carrée, mais que sa forme était constituée d'un mélange des trois. Son cerveau second réagit aussitôt et en fit l'évaluation : quelque chose... une forme irrégulière d'un mètre cinquante... connectée à un espace et un objet équivalents... séparés par l'énorme distance qui s'étend entre les deux galaxies. Connectée avec une similarité presque totale.

La voix de Gosseyn Deux vint troubler ses pensées.

— Trois, c'est à toi.

Il se pencha en avant et dit dans le micro :

— Yona, à vous de jouer !

... Il était couché sur le dos, dans les ténèbres.

Tout en sachant que cette fois il était venu volontairement et qu'avec l'aide des Troogs il était arrivé dans la bonne position, Gosseyn éprouva une petite réaction thalamique.

Lorsqu'il eut surmonté cette anxiété passagère, il effectua les mêmes investigations que lors de ses deux premières prises de conscience à bord des vaisseaux étrangers.

Cette fois, son but était de s'assurer qu'il était bien dans la capsule spatiale. Apparemment, oui. Car lorsqu'il leva les mains, il rencontra le plafond, dur comme l'acier, à trente centimètres au-dessus de lui, et il sentit qu'il était étendu sur la même matière rembourrée que celle dont il se souvenait.

Il y avait, bien sûr, des différences entre ses deux premiers réveils et celui-ci ; il était chaudement vêtu et non pas nu ; aucun fil soyeux,

aucun tuyau caoutchouteux ne reliait sa tête ou son corps à quelque appareil.

Ayant vérifié aussi bien que possible sa situation physique, il se permit encore quelques réflexions ; à condition qu'elles ne s'égarent pas et ne le distraient pas au moment crucial.

... L'homme qui pouvait les envoyer tous à des années-lumière de là, c'était lui, Gilbert Gosseyn, qui possédait la capacité de résoudre une énigme vieille de deux millions d'années.

Des êtres humains avaient parcouru les espaces infinis pour fuir une galaxie condamnée. Mais, étant donné la nature de cette catastrophe, ils avaient fait le projet de revenir *si jamais* ils parvenaient à découvrir le moyen d'inverser le processus de destruction. Une prédictrice et un cerveau second, quelqu'un capable de « voir » à distance ; un système logique pour les empêcher de se détruire les uns les autres. Peut-être des groupes semblables existaient-ils, éparpillés sur un millier de planètes, cherchant aveuglément à se rassembler. Et lorsque chacun accomplissait sa fonction, le tout devenait une unité capable d'agir.

La vérité fondamentale, c'était que le néant se réaffirmait.

Matière et masse n'avaient aucun « droit » d'exister, mais elles étaient maintenues ensemble et se perpétuaient grâce à la conscience.

L'Esprit règne sur la Matière.

Il fallait qu'ils retournent dans la deuxième galaxie à cause d'une pensée erronée qui persistait indéfiniment : cet incroyable système de gouvernement troog qui faisait qu'aucun d'eux n'aurait jamais l'idée de mettre fin à la guerre. Alors les Troogs attaquaient sans cesse, et sans cesse les êtres humains étaient obligés de se défendre.

... Et c'était comme cela depuis deux millions d'années !

Il allait soutenir l'autorité de Yona à condition que celui-ci mette fin à la guerre dès son retour. Et l'empiètement du néant sur l'existence prendrait fin.

Cela allait prendre du temps ; mais l'important, c'était qu'en ce moment précis, le processus commençât. Rassuré par ces quelques réflexions, Gosseyn prononça les mots qui déclenchèrent tout.

— Je suis aussi prêt qu'on peut l'être.

La réponse lui parvint aussitôt. Une voix lui parla tout près, presque à l'oreille.

— Votre capsule est en train de flotter dans l'espace, à côté du vaisseau des Troogs. C'est à vous de faire le reste.

Gosseyn prit une profonde inspiration.

— Je vais commencer par me transférer, à l'intérieur de cette capsule, dans votre galaxie.

Les yeux fermés, il se remémora la tache brillante d'un mètre cinquante que Leej et Enro avaient mise au point grâce à ses terminaisons nerveuses lésées et à *leurs* connexions.

Tout en déployant la complexité de son cerveau second, il se dit :
« Ça va marcher ! »

Le navire troog disparut le premier ; puis, lorsque le vaisseau de guerre dzan se fut rapproché de sa capsule, il se retrouva instantanément à l'endroit d'où il était parti.

À deux millions d'années-lumière de là, dans une autre galaxie.

Ainsi fut vaincue la distance qui séparait cent mille millions de milliards d'étoiles. À l'avenir, on pourrait utiliser cette méthode à volonté.

— Je ne sais pas, dit la reine Strala. Toute cette histoire de Gosseyn est trop étrange pour moi.

Ils étaient installés dans une pièce fabuleusement meublée du palais impérial de la planète Zéro, dans la Galaxie Un. Dehors il faisait jour. Gosseyn était venu là après avoir tout accompli. Mais lorsqu'il avait rendu aux Dzans la connaissance de leur propre langue, il ne leur avait pas ôté la capacité de parler français.

Assis là, en face de la belle Strala, Gosseyn Trois reconnut tranquillement qu'elle avait raison. C'était bizarre, oui, vraiment bizarre.

Elle trônait dans un fauteuil doré ; lui, sur un canapé rembourré, là où elle lui avait fait signe de s'asseoir.

Les yeux de la reine avaient une expression absente. Dévoilant sa pensée, elle dit en posant les yeux sur lui :

— J'ai cru comprendre que votre alter ego resterait dans la Voie Lactée, et vous, ici.

Il lui trouva soudain un air un peu égaré.

— Êtes-vous toujours... euh... en contact avec votre alter ego ? demanda-t-elle.

— J'ai constamment conscience de sa présence, et je peux savoir ce qu'il pense ou ce qu'il fait si je me concentre sur lui.

— À deux *millions* d'années-lumière ?

— La distance ne signifie rien dans un univers de néant.

— Il va veiller sur votre galaxie d'origine ?

Cette formule malheureuse provoqua en lui une réaction thalamique. Il sentit qu'il avait laissé sa ville natale, son pays d'origine, et qu'il ne les reverrait jamais.

Il se reprit rapidement. Car, se rappela-t-il, il n'avait jamais eu de patrie. Il avait grandi dans une capsule spatiale et ne se connaissait ni planète ni famille, au sens propre de ces termes.

Sa gorge se serra... mais il surmonta son émotion tandis que la jeune femme, qui avait maintenant détourné les yeux de lui, disait :

— Il va falloir que je réfléchisse à tout cela.

Gosseyn ne pouvait que compatir. Il n'était pas qualifié pour

évaluer les comportements féminins ; mais comme c'était elle qui un jour lui avait proposé de partager sa couche, il se sentait le maître de la situation... vu ce qu'il savait d'autre.

Il lui dit donc, avec douceur :

— Ma chérie, vous ne pouvez vous échapper. Vous êtes ma fiancée à partir de maintenant, ma future femme, avec tout ce que cela implique. Vous êtes destinée à passer le reste de votre vie avec moi.

Les yeux de ce visage si parfait revinrent se fixer sur lui.

— Je suppose, dit-elle presque sèchement, qu'il doit y avoir une explication à votre approche si catégorique. Mais quant à moi, j'estime que vous avez eu votre chance et que vous l'avez rejetée... à jamais. (Elle précisa aussitôt sa pensée.) Rejetée d'une telle manière que je ne pourrai jamais vous pardonner.

Gosseyn prit une profonde inspiration.

— Je suis obligé de vous faire remarquer que vous êtes mère.

— Mère d'Enin, oui.

Elle hocha la tête d'un air perplexe.

— Sait-il que je suis ici ?

— Non.

— Faites-le venir.

Elle le regarda d'un air inquisiteur. Puis, brusquement, elle se leva et se dirigea vers une porte d'où s'étaient échappés, durant toute leur conversation, des bruits significatifs.

La reine s'arrêta dans l'embrasure de la porte ouverte et appela :

— Enin, pourrais-tu venir ici un instant ?

La voix de l'enfant résonna, assourdie mais tout à fait claire :

— Ah bon ! d'accord, maman... Mais laisse-moi tirer encore une fois... Je l'ai eu ! Voilà, maintenant j'arrive.

La jeune femme rejoignit son fauteuil et s'assit sans dire un mot. Elle semblait tendue et ne jeta pas un regard autour d'elle. Gosseyn, qui la contemplait, entendit un joyeux cri d'enfant.

Heureusement qu'il se tourna à temps. Car quelques fractions de seconde plus tard, un garçon de douze ans lui sauta sur les genoux et le prit par le cou.

— Monsieur Gosseyn, monsieur Gosseyn, où étiez-vous ? Oh ! maman, maman ! c'est monsieur Gosseyn !

Gosseyn regardait avec douceur le petit garçon tout excité.

— Tu n'as pas eu d'ennuis avec les... euh... les lèche-bottes ?

— Non, pas du tout. Lorsque je suis arrivé à bord, j'ai convoqué une commission, et puis encore une autre ici, sur cette planète où se tient le gouvernement. Et je leur ai dit ce que nous avons décidé

ensemble.

— Si une difficulté surgit, cette commission réexaminera chaque point de... la discussion que nous avons eue ? demanda Gosseyn.

— Ouais. (Le visage malicieux sourit.) J'ai promis de ne pas décider seul, comme le faisait mon père, et de ne plus brûler ceux qui ne seront pas d'accord avec moi.

« S'il existe de grands moments, dans l'histoire, en voilà un », pensa Gosseyn, en entendant ces paroles proférées par un petit garçon qui avait hérité de l'un des plus grands empires qui aient jamais existé.

Modifier le cœur même d'un système absolutiste pour y introduire des procédures démocratiques.

Une fois de plus, Enin tendit fougueusement les bras vers Gosseyn et le serra sur son cœur.

— Ça va être merveilleux de vous avoir ici. Vous ne nous quitterez plus, hein ?

— Cela dépend de la décision que va prendre ta mère, dit Gosseyn. (Il se tourna vers la belle femme à l'air froid assise dans le fauteuil doré.) Dois-je rester ? demanda-t-il d'une voix innocente.

— Va jouer, mon chéri, pendant que M. Gosseyn et moi allons discuter de son avenir, dit-elle d'une voix quelque peu résignée.

Gosseyn prit Enin dans ses bras et le porta jusqu'à l'autre pièce, dans laquelle il jeta un coup d'œil. Il ne fut pas surpris d'y découvrir un jeu vidéo arrêté dont l'écran scintillait.

— J'espère que tu t'amuses aussi avec les jeux de Sémantique générale, dit-il.

Un silence, puis il sourit.

— Tel que je te connais et tel que je me connais, il se peut que je joue bientôt à ces jeux-là aussi souvent que tu en auras envie.

Il se redressa.

— Ta mère et moi, nous avons besoin de nous entretenir de choses importantes. Alors, mon garçon, nous nous retrouverons un peu plus tard.

— D'accord !

Il regarda l'enfant se précipiter vers son jeu, puis il fit demi-tour et revint se mettre en face de la jeune femme.

— Avez-vous compris que je suis le seul père qu'il acceptera ?

Sans un mot, la belle reine vêtue de soie se leva, s'approcha de lui et, comme devait le faire une mère qui n'avait pas suivi de cours de Sémantique générale, elle l'étreignit. Le baiser qu'il lui donna, elle le lui rendit d'une manière qui ne laissait aucun doute sur sa réponse.

« C'est le triomphe d'un niveau de réalité sur un autre... » se dit

Gosseyn en passant avec elle dans une chambre à coucher d'une élégance fabuleuse.

Ce n'était pas le moment de parler des études de Sémantique générale qu'il désirait lui voir suivre. La liberté qu'ils allaient en tirer tous deux, ce serait pour plus tard.

Pour le moment...

— Monsieur Gosseyn, je vous prie de bien vouloir reporter votre attention sur autre chose ! dit-il mentalement à son alter ego.

Sur l'un des plans du réel, la réponse lui parvint d'une distance de deux millions d'années-lumière. Mais relativement à la réalité où opérait son cerveau second, elle fut comme chuchotée à l'intérieur de sa tête.

— Tous mes souhaits de bonheur à vous deux... mon frère.

FIN



[1] Inédit en français.